Desbois
134
v.2
SMR3

PQ
2345
.M4
M27
1645
v.2

MARCEL.

PARIS IMPRIMÉ PAR PLON FRÈRES, 36, RUE DE VAUGIRARD.

MARCEL

PAR

F. MALLEFILLE.

II

PARIS.
GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS,
PALAIS-ROYAL, GALERIE D'ORLÉANS, 215 *bis*,
ET RUE RICHELIEU, 10.

1845

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/marcelma02mall

MARCEL.

DEUXIÈME PARTIE.

(SUITE.)

III.

(Suite.)

Ma vie à Paris fut un mélange d'ivresse et de désespoir.

Agathe habitait un des plus beaux hôtels du faubourg Saint-Germain. La cour donnait sur une rue; le jardin s'ouvrait sur une autre par une petite porte dérobée dont j'avais la clef. Je m'introduisais furtivement la nuit, comme voleur.

Le jour, je le passais à travailler et à attendre dans un petit appartement que j'avais loué près de là. Mais ma continuelle préoccupation rendait mon travail fiévreux et stérile. J'avais perdu à la fois la paix du cœur et l'énergie d'une bonne conscience. J'oubliais tout près d'Agathe; mais, une fois seul, je retombais en proie au remords et au souci. Je comptais avec épouvante les jours qui s'écoulaient, emportant nos ressources sans apporter autre chose que de vagues espérances.

Le baron continuait à me faire bon accueil, et tenait la promesse que m'avait faite sa fille de me recommander aux personnes de sa connaissance. Mais tous ceux auxquels j'étais présenté me payaient de bonnes paroles, et, après avoir ainsi rempli vis-à-vis de mon patron leurs devoirs de politesse, ne s'inquiétaient plus de moi. Je ne faisais pas une visite, je ne donnais pas une consultation.

Lorsqu'au bout de deux mois je fis part à Agathe de mon chagrin et de mon inquiétude, elle me reprocha doucement mon manque de patience, et m'encouragea à persévérer, répondant de tout si je voulais m'en rapporter à son amour. J'eus honte de ce qu'elle appelait ma faiblesse, je lui demandai pardon de mes doutes, et je me remis à attendre.

Un mois après, comme aucun événement nouveau n'était venu améliorer ma position, je perdis tout à fait courage, et j'annonçai à Agathe que j'allais retourner auprès de ma mère, qui devait avoir épuisé ses derniers moyens d'existence. Malgré tout mon amour pour elle, je ne pouvais lui sacrifier la vie de celle qui m'avait donné le jour.

— Faites ce que vous voudrez, me répondit-elle ; mais rappelez-vous que je ne puis concilier l'amour avec la séparation. Si vous partez, tout est à jamais fini entre nous.

Et elle me quitta brusquement. Je m'en

allai désespéré, mais décidé à faire mon devoir, dussé-je en mourir.

Un incident inattendu vint changer ma résolution. En me déshabillant, je trouvai dans la poche de mon habit une petite bourse qui contenait mille francs en or.

J'aurais dû la rendre. Mais, comme le vent du midi qui dessèche les fleurs, cet ardent amour, en soufflant sur mon âme, y avait détruit les sentiments délicats et fiers. J'envoyai les mille francs à ma mère, sans lui dire d'où ils venaient.

Elle ne s'était pas plainte une fois de la pénurie dans laquelle je l'avais laissée. Elle ne me remercia pas de l'aisance momentanée que je lui procurais. J'aurais dû comprendre sa réserve; j'aurais dû lire sa pensée dans son silence; mais je portais sur les yeux le bandeau de la passion. Je crus faire assez en n'employant rien pour mon compte personnel de la somme que j'avais acceptée, comme si ma mère n'eût pas fait partie de moi-même, comme si le devoir que j'avais

à accomplir envers elle n'eût pas été le premier de mes besoins. Grâce à ce misérable subterfuge, je réussis à conclure avec ma conscience une sorte de trêve, et je trouvai moyen de me soutenir dans ma propre estime, en me soumettant, pour gagner ma vie, à d'humbles et pénibles travaux. J'allais faire, à tant par jour, des recherches dans les bibliothèques publiques pour le compte d'écrivains dont je méprisais l'intelligence, et je copiais des ouvrages que je n'aurais pas voulu composer.

Quoique affranchi pour quelque temps de la préoccupation des nécessités matérielles, je n'en devins ni plus heureux ni plus tranquille : je n'avais fait que changer de tourments. L'inquiète violence de mon organisation se fixa tout entière sur un autre objet, qui ne l'avait jusqu'alors sollicitée qu'à de longs intervalles : je devins jaloux.

O mon enfant ! que Dieu vous préserve à jamais de cet horrible mal de la jalousie !

La vie d'Agathe s'écoulait au milieu des

plaisirs. Quand la journée était belle, elle allait, à de certaines heures, se promener en compagnie de son père ou de sa tante. Couchée au fond d'un brillant équipage qu'entraînaient des chevaux fringants, elle parcourait rapidement les allées des Champs-Elysées et du bois de Boulogne, pendant que d'élégants cavaliers caracolaient autour d'elle. Et moi, humble piéton, perdu dans la poussière que soulevait le passage des riches, je la voyais de loin apparaître et disparaître en même temps comme un songe. Puis je retournais m'enfermer dans mon étroit et sombre réduit, rêvant à la différence de nos conditions, désespéré de mon obscurité, presque honteux de mon indigence, rongé par l'envie, savourant à loisir l'amertume de mes pensées.

Le soir nous amenait, à elle de nouveaux amusements, à moi de nouvelles douleurs. Caché dans une encoignure, après avoir quelquefois durant une heure reçu la neige et la pluie, j'entendais les portes de l'hôtel

s'ouvrir avec fracas, et je voyais un autre équipage aussi splendide et plus chaud que celui du matin s'élancer avec une avide impétuosité vers quelque fête dont l'infériorité de ma condition m'interdisait l'accès ou vers quelque théâtre dont ma pauvreté me fermait l'entrée; puis je regagnais encore les murs délabrés où m'attendaient, hôtes infatigables, la tristesse et la solitude.

Ce qui m'affligeait, vous le pensez bien, ce n'était pas le regret de voir Agathe jouir de biens que je ne partageais pas : — j'aurais voulu pouvoir, en bêchant la terre toute ma vie, lui donner non pas seulement un luxe semblable au sien, mais toutes les magnificences d'une reine; — c'était la pensée des comparaisons qu'elle pouvait faire à mon désavantage. Je redoutais cette frivolité des femmes qui se laisse séduire à la beauté des apparences; cette faiblesse qui ne sait pas défendre contre l'assaut des impressions extérieures et la pression des habitudes la secrète religion du cœur. Je

craignais qu'Agathe, à la longue, éblouie de l'éclat qui l'environnait, ne finît par me perdre de vue au milieu de l'ombre où j'étais enseveli.

Pendant toutes ces soirées qu'elle passait loin de moi, mille pensées, mille images plus irritantes les unes que les autres venaient assiéger mon cerveau en délire. — En ce moment, me disais-je, en ce moment où je ne songe qu'à elle, où je m'absorbe dans son souvenir, elle m'oublie. Tandis qu'elle vit en moi tout entier, moi je suis mort en elle. Endormi dans l'ivresse du plaisir, son amour ne la défend plus des indignités de la coquetterie. Elle laisse sans rougir des regards profanes sonder effrontément les mystères de sa beauté; elle danse, elle tourbillonne, elle palpite au bras d'un inconnu; ou bien, après avoir passé de main en main comme un jouet curieux, elle se repose en écoutant les propos d'un fat, et peut-être lui sourit-elle!

J'étais d'autant plus inquiet que j'avais

l'occasion de mesurer moi-même la grandeur et l'imminence du danger.

Le baron recevait régulièrement toutes les semaines et donnait de temps en temps de grands bals. Il avait la bonté de m'inviter à toutes les réunions. Quoique je me reprochasse vivement de tromper la confiance de cet homme vénérable, encouragé par ma folle confiance dans l'avenir, poussé d'ailleurs par un sentiment plus fort que toutes les réclamations de ma conscience, je profitais assidument de sa bienveillante hospitalité. Je voyais rassemblée dans ses salons une foule de jeunes gens qui joignaient à l'illustration de la naissance et aux faveurs de la fortune une parfaite élégance et une distinction inimitable. L'habitude de la richesse et de la supériorité sociale donne à certains individus une sorte d'aristocratie naturelle qu'il est impossible aux autres hommes d'acquérir. J'aurais trouvé un trésor la veille que je n'aurais pu me procurer, vis-à-vis de ces jeunes gens, l'égalité de l'ap-

parence; et ce n'était qu'au prix d'un travail fastidieux et d'une sordide économie que je trouvais le moyen de me composer, le jour de mes rencontres avec eux, un extérieur convenable! Et puis mon pauvre nom roturier, qui passait si mal sonnant au milieu des noms les plus retentissants de France, comme le bruit ridicule d'un grelot parmi les fanfares des trompettes! Quelle effrayante inégalité! Eussé-je été certain de la supériorité intellectuelle et morale que, dans l'exaltation de mon orgueil, je m'attribuais sur mes rivaux, que de chances incontestables de triomphe ne leur restait-il pas!

Une jalousie étrange et désordonnée s'emparait de mon âme, et l'agitait avec d'autant plus de violence qu'elle ne savait où se fixer. Ce n'était pas d'un de ces hommes seulement que j'étais jaloux, mais de tous; tous me paraissaient susceptibles de préférence, sans qu'aucun m'en parût digne. Il me semblait qu'Agathe ne devait rester in-

sensible aux séductions de nul d'entre eux, et je m'indignais à l'idée qu'elle en pût remarquer un seul. Une sourde colère grondait au fond de moi, toujours prête à éclater; sombre, inquiet et mécontent, je promenais autour de moi des regards pleins de haine et de menaces. J'aurais voulu pouvoir défier à haute voix tous ceux qui entouraient ma maîtresse, ou lui voir choisir un favori dont je pusse me faire une victime. Mais aucun acte significatif ne venait donner de prétexte à mon besoin de violence; personne ne paraissait seulement s'apercevoir de mon agitation, et ma rage impuissante ne trouvait que moi-même à dévorer.

Quand je faisais part à Agathe de mes tourments, elle ne faisait qu'en rire. — Quelle folie! disait-elle; puis-je à moi seule réformer le monde? S'il ne fallait que ma volonté, vous seriez prince; mais je ne puis faire qu'une chose, vous aimer! N'est-ce pas assez? ne voulez-vous plus espérer et atten-

dre avec moi? Eh bien! dites un mot, j'obéirai. Voulez-vous un scandale pour preuve de mon affection? voulez-vous que je me perde? Je me perdrai. Je vous l'ai déjà offert, et j'y suis encore prête; mais après, que deviendrons-nous?

Il n'y avait rien à répondre; il était malheureusement prouvé pour elle comme pour moi que je ne pouvais subvenir aux besoins de personne : à peine réussissais-je à me procurer à moi-même une chétive et misérable existence.

O misère, tu jettes une chaîne sur tous les désirs, une impossibilité sur toutes les audaces, une ombre sur toutes les lumières! tu mêles l'inquiétude à tous les sourires et le fiel à toutes les larmes!

Au milieu de mes préoccupations, je n'oubliais pas ma mère, et son souvenir ne faisait qu'aggraver mes peines; je la voyais assise seule au coin de son feu et pleurant mon absence; je brûlais de me trouver près d'elle, ne fût-ce que le temps

de l'embrasser et de lui dire : « Espère! » Mais Agathe s'était toujours si fortement opposée à mon départ, elle avait repoussé avec tant de vivacité l'idée d'une séparation, si courte qu'elle pût être, que je n'osais plus lui en parler.

Un soir qu'elle me voyait triste :

— Je sais la cause de votre chagrin, me dit-elle en souriant, et je veux la faire disparaître : je vous permets d'aller voir votre mère.

Je la regardai avec étonnement. Elle ajouta :

— C'était de ma part une folie et une cruauté de vous en empêcher. Que voulez-vous? l'amour est plein de caprices et de tyrannies; il faut me pardonner la faute en faveur du motif : je voulais régner sans partage sur votre âme; je voulais être sûre que vous me préfériez à tout : maintenant, que vous m'avez donné cette irrécusable preuve de votre attachement, je suis contente, et je vous rends votre liberté.

— Tout entière? m'écriai-je avec effroi.

— Non, répondit-elle d'un air caressant, seulement ce que vous en voudrez prendre.

Je la remerciai avec effusion, et je lui fis mes adieux en annonçant mon départ pour le lendemain.

Le lendemain je ne partis pas. Tant qu'Agathe m'avait défendu de m'éloigner, je l'avais ardemment désiré; quand elle me l'eut permis, je ne le voulus plus. L'heure de la séparation avait réveillé ma défiance et ma jalousie; assailli de pressentiments sinistres, je sentais ma joie se changer en inquiétude et ma reconnaissance en soupçon : je craignais que cette complaisance inattendue ne cachât une trahison.

— Sans cela, me disais-je, comment expliquer ce changement dans la conduite d'Agathe? Si l'amour est, comme elle l'affirme elle-même, capricieux et tyrannique, peut-elle, sans cesser de m'aimer, devenir vis-à-vis de moi juste et sensée? non : la

passion étant une folie, la raison ne saurait marcher sans l'indifférence.

Le soir même, décidé à éclaircir mes doutes, je pénétrai chez elle à l'improviste. Je voulais juger de ses sentiments par l'effet que ma présence inattendue produirait sur elle ; mais je cherchai vainement sur sa physionomie le moindre indice d'embarras ou de dépit. Elle me fit le plus tendre accueil, et sa surprise parut toute joyeuse ; elle ne s'informa seulement pas de la raison qui m'avait déterminé à rester. Voyant qu'elle ne m'adressait pas une question, je fus obligé de prendre l'initiative par un mensonge : je lui dis que j'avais reçu dans la journée une lettre de ma mère, qui se portait à merveille et m'engageait à ne pas quitter Paris tant que mes intérêts m'y retiendraient.

— Tant mieux pour tout le monde, s'écria Agathe d'un air enchanté.

Ces témoignages d'affection ne me rassurèrent qu'à moitié ; et, sourd à la voix du

devoir et de la nature qui m'appelaient vers ma mère, je ne pus, pendant tout un mois encore, me résoudre à partir.

Mais un jour, je reçus une lettre du vieux médecin, notre ami, qui ne contenait que ces mots : — Accourez ; votre mère est bien malade.

Frappé de cette nouvelle comme d'un coup de foudre, je tombai dans une sorte d'anéantissement, mais bientôt la douleur me rendit mes forces. Je courus chez le baron ; je lui fis part, ainsi qu'aux siens, du malheur qui m'arrivait ; j'échangeai avec Agathe un regard d'adieu, et je me mis en route.

Le printemps était revenu. Les blés commençaient à verdir, et les bourgeons s'entr'ouvraient aux rayons d'un soleil plus chaud.

Le jour de mon arrivée, le temps était magnifique, les champs avaient un air de fête : cela me rendit l'espérance. A l'aspect de cette vie qui éclatait dans la nature en-

tière, je cessai de croire que ma mère pût mourir. Cependant, en approchant de la maison, il me sembla remarquer dans la tenue du jardin un air de négligence et d'abandon ; mais je m'expliquai cela par la maladie même de ma mère.

On arrive devant la maison, dont les volets étaient fermés. Avant que la voiture s'arrêtât, j'étais descendu. Je cours à la porte ; je frappe doucement par prudence. Pas de réponse. Je frappe une seconde fois, mais en vain, comme la première ; je frappe plus fort encore, toujours plus fort : rien. J'appelle, je crie : rien. Alors une terreur désespérée s'empare de moi. Je me mets à courir comme un insensé autour de la maison, en poussant des hurlements plaintifs ; puis, je m'arrête, gardant un morne silence. Un vague espoir vient me ranimer. Je pense que ma mère peut s'être endormie et la garde-malade avoir profité de son sommeil pour s'absenter. Je franchis la haie d'un bond ; je saisis une forte bêche, je soulève la

porte qui donnait sur le jardin, et je la jette en dedans. J'entre : partout le silence et l'obscurité. Je cours à tâtons vers la chambre de ma mère ; j'ouvre la porte : toujours l'obscurité. J'appelle ma mère. — C'est moi, moi, ton fils, lui dis-je. — Toujours le silence. J'ouvre la fenêtre, je pousse les volets. Ma mère n'était pas là. Les rideaux et les draps de lit étaient enlevés. Je ne puis vous dire l'effet que me produisirent ces matelas dépouillés. Je parcours toute la maison, toujours appelant, toujours cherchant, toujours en vain.

Oh! qu'il faut de temps à l'espérance pour mourir!

Je m'imaginai que notre ami pouvait avoir fait transporter ma mère chez lui, pour la mieux soigner. Sans prendre soin de rien refermer derrière moi, je me mis à courir vers le milieu de la ville. En passant devant le cimetière, je rencontrai un fossoyeur que je connaissais. Je ne voulais pas l'interroger ; mais je ne pus m'empêcher de le re-

garder. Il me salua d'un air triste, et me montra le cimetière de la main. Je compris : ma mère était morte.

Morte par ma faute, morte sans m'avoir revu !

L'abbé Pascal s'arrêta, étouffé par les larmes. Ce fut seulement au bout de plusieurs minutes qu'il put reprendre son récit :

— J'allai m'agenouiller sur cette terre encore fraîche qui recouvrait tout ce qui restait d'elle. J'y pleurai jusqu'au soir. Quand l'heure fut venue de fermer le cimetière, on me fit lever et sortir. J'allai voir le vieux médecin, et je me fis conter tous les détails.

Pendant le peu de jours qu'avait duré la maladie de ma mère, elle n'avait cessé de parler de moi. Elle m'attendait tous les jours, à tous les instants. Chaque fois qu'une personne entrait dans la maison : « Est-ce lui ? » disait-elle. Mon nom était le dernier mot qu'elle avait prononcé. Après sa mort, on trouva sous son oreiller ma dernière lettre, toute froissée et tachée de larmes.

Quant aux causes de sa mort, il n'y en avait, me dit le médecin, pas d'autre que l'épuisement.

— L'épuisement! m'écriai-je.

— Oui, reprit-il. Je crus d'abord, je vous l'avouerai, que c'étaient de rudes et récentes privations qui l'avaient amené. Je craignais que vous n'eussiez pas bien fait vos affaires à Paris, et que madame votre mère, égarée par l'excès d'une fierté du reste très-honorable, n'eût mieux aimé souffrir en silence que de faire un appel à l'obligeance de ses amis. Mais je fus bientôt détrompé, et je ne sais plus du tout à quoi m'en tenir. En faisant une fouille générale dans la maison pour mettre vos papiers de famille à l'abri de la curiosité, j'ai trouvé dans un tiroir de commode cette bourse pleine d'or.

En disant ces mots, il me présenta la bourse que j'avais reçue d'Agathe et envoyée à ma mère. Je me mis à compter l'or avec un empressement fiévreux. Les mille francs étaient intacts.

— Ah! misérable! m'écriai-je avec violence, misérable que je suis!

Et je sortis précipitamment sans prendre congé du digne médecin qui me regardait d'un air stupéfait, ne comprenant rien à mes actions, ni à mes paroles. Moi, j'étais en proie aux plus dévorantes pensées.

Ma mère avait deviné d'où venait cet argent, et s'était laissée mourir de faim à côté.

Enfermé dans la chambre qui l'avait vue s'éteindre dans toutes les angoisses de la misère et de l'abandon, je passai une nuit horrible.

Quelle nuit, mon Dieu! je frissonne encore d'y penser.

Le lendemain matin, je repris éperdu la route de Paris. J'avais besoin de pleurer dans le sein de la femme que j'aimais la mère qui m'avait tant aimé; je cherchais un refuge contre moi-même; je voulais demander à la cause de mon crime la force d'en supporter la pensée; j'espérais... je n'espérais

rien ; mais il me fallait la présence d'Agathe.

La soirée était déjà avancée quand j'arrivai à Paris. Je courus chez moi, pour prendre la clef que m'avait donnée Agathe, et de là au jardin de l'hôtel. Je cherchai en vain à ouvrir la porte : la clef n'entrait pas. En regardant avec attention, je vis que la serrure avait été changée.

Un doute affreux traversa mon esprit. La serrure avait-elle été changée à l'insu ou contre le consentement d'Agathe? Ou bien était-ce elle qui avait profité de mon absence pour m'ôter au retour le moyen de pénétrer en secret auprès d'elle?

Ce doute, je résolus de l'éclaircir sans délai. Il était trop tard pour que je pusse me présenter à l'hôtel. Mais le lendemain, après une nuit sans sommeil, j'allai dès le matin me mettre en faction au coin d'une rue voisine pour guetter la sortie du baron. Au bout de plusieurs heures d'attente, je le vis sortir. J'entrai aussitôt, je demandai à lui parler, et, le valet de chambre m'ayant

fait la réponse que j'attendais, à voir mademoiselle pour une affaire qui ne souffrait pas de retard. Le valet de chambre me quitta pour remplir son message et revint au bout d'un instant m'annoncer que mademoiselle, à son grand regret, ne pouvait me recevoir en l'absence de son père. Cette réponse que j'avais prévue ne fit qu'aggraver mes soupçons et irriter mon impatience. Je demandai la permission d'attendre le baron. Le valet de chambre, qui me connaissait, s'empressa de m'introduire dans le salon où il me laissa seul. Dès que le bruit de ses pas se fut éloigné, je me dirigeai vers la chambre d'Agathe dont je connaissais parfaitement la situation.

J'entrai brusquement. La fenêtre qui donnait sur le jardin était ouverte. Penchée sur la traverse de fer, Agathe semblait écouter. Au bruit que je fis en fermant la porte, elle se retourna. Elle était très-pâle. Elle ne put, à ma vue, retenir un mouvement de surprise ; mais elle le réprima aussitôt et se di-

rigea vers la cheminée, le long de laquelle pendaient les cordons de sonnette. Je lui barrai rapidement le chemin, et, la regardant en face :

— Que vouliez-vous faire? lui dis-je.

— Sonner, me répondit-elle d'une voix altérée, mais sans baisser les yeux.

— C'est à la fois inutile et imprudent, répliquai-je. Vous n'avez aucun reproche à adresser au domestique. Il a fait son devoir, en m'annonçant votre refus de me recevoir.

— Alors, reprit-elle, comment êtes-vous entré ici?

— Par la ruse, pour la première fois, et l'on ne m'en fera sortir que par la violence. Ne faites donc pas de bruit, si vous voulez éviter un scandale, et causons.

Elle sembla hésiter quelque temps sur le parti qu'elle avait à prendre, puis tout à coup elle me dit résolument :

— Eh bien! que me voulez-vous?

— Ce que je vous veux?

Je m'arrêtai à mon tour, étourdi par la

foule des pensées qui assiégeaient mon cerveau. Je ne savais par où commencer. Je craignais de trop en dire et de n'en pas dire assez. Enfin, je repris avec un calme factice :

— Je veux d'abord que vous me disiez pourquoi vous avez fait changer la serrure du jardin.

— Ce n'est pas moi qui en ai donné l'ordre.

— Ne jouons pas sur les mots. C'est vous qui en avez donné l'idée.

— Qui vous le fait supposer ?

— Votre refus de tout à l'heure.

— Vous savez bien que les convenances ne me permettent pas de vous recevoir en l'absence de mon père.

— Les convenances ! répliquai-je d'un ton ironique. Tenez, je n'ai pas de temps à perdre. Laissons là les subtilités de langage et allons au fait. — Vous me trompez.

— Vous tromper ! répondit-elle d'un air scandalisé, moi vous tromper !

Puis changeant subitement d'expression :

— Au fait, pourquoi m'en donner la peine? Vous savez la vérité?

— Quelle vérité? m'écriai-je avec une curiosité épouvantée. Je voyais se réaliser mes soupçons, mais je voulais voir sous quelle forme se présenterait le malheur que je ne pouvais plus éviter.

— Ah! vous l'ignoriez? reprit-elle avec un mélange d'étonnement et de dépit. Peu importe, après tout. Tôt ou tard vous l'auriez appris, et mieux vaut que ce soit par moi que par une autre personne. Vous avez trop d'esprit pour ne pas comprendre ma situation, et trop d'honneur pour chercher à la compromettre. Je vais me marier.

— Vous marier!

— Mon père le veut.

— Et vous y consentez?

— Il le faut bien. Que voulez-vous que je fasse?

Je restai un instant anéanti. La colère et la douleur me suffoquaient. Mais bientôt les larmes me soulagèrent en se faisant jour.

— Et moi, m'écriai-je d'une voix désolée, moi, que vais-je devenir ?

— Je compatis vivement, répondit-elle, au chagrin que vous éprouvez, et je regrette d'en être la cause. Mais j'espère qu'il ne sera pas de longue durée. D'autres affections vous consoleront de la perte de celle-ci.

— Jamais.

— On dit, on croit toujours cela; mais on se trompe. Maintenant même je ne remplis pas tout votre cœur.

— Tout entier, dis-je, oubliant mon indignation pour ne plus me souvenir que de mon amour.

— Allons donc ! Et votre mère ?

— Ma mère est morte.

— Morte ! répéta-t-elle avec effroi.

Un long silence suivit ce mot funèbre qui éveillait tant de souvenirs. Elle n'osait plus élever la voix. Moi je pleurais. Enfin je repris la parole.

— Eh bien ! maintenant, Agathe, dis-je

en lui prenant la main, vous marierez-vous ?

Elle retira sa main et me répondit avec un sang-froid glacial :

— Maintenant, comme tout à l'heure, je suis obligée d'obéir à mon père.

— Ainsi, vous m'abandonnerez seul à mon désespoir et à mes remords ?

— Vous pourrez toujours compter sur mon amitié, mais...

— Mais pas sur votre amour, n'est-ce pas ? Et c'est au moment où j'en ai le plus grand besoin, au moment où il est ma seule ressource et ma seule espérance, que vous me le retirez.

Elle ne me répondit pas. Je repris :

— Et vos serments, vous les avez donc oubliés ? Et tout ce passé si profondément gravé dans ma pensée, il est donc effacé de la vôtre ? — Agathe ! Agathe ! êtes-vous aussi morte ponr moi ?

Elle continuait à garder le silence, en jouant d'un air ennuyé avec ses rubans. Je

vis que tout espoir était perdu, et je me laissai aller à mon indignation.

— Vous avez raison, lui dis-je, de ne pas faire attention à mes paroles. Il faut que je sois insensé pour faire appel à des sentiments qui n'existent pas. Vous n'avez rien dans le cœur, ni tendresse, ni reconnaissance, ni pitié, ni loyauté.

Son orgueil blessé la fit sortir de son impassibilité.

— Pourquoi, s'il vous plaît, me répondit-elle, le visage coloré par la colère, pourquoi ce torrent d'injures? De quel droit ces reproches? En quoi les ai-je mérités? Est-ce parce que je vous ai aimé avec désintéressement, avec abnégation, risquant pour vous ma réputation et ma sécurité, est-ce pour cela que vous m'accusez de manquer de tendresse? Est-ce parce que, forcée par la volonté de mon père, par les lois du monde, par les nécessités de mon avenir, je renonce à une union que, malgré toutes vos promesses, vous n'avez pas su rendre possible,

est-ce pour cela que vous me refusez la loyauté? Est-ce ma faute, si vos projets étaient des chimères et vos espérances des folies? Suis-je responsable de l'écroulement de vos châteaux en Espagne? De la pitié? N'en ai-je pas fait preuve en choisissant le moment de votre absence, que je croyais devoir être longue, pour accomplir une action douloureuse pour vous, mais pour moi inévitable? N'en montré-je pas encore, de la pitié, en écoutant, malgré les devoirs de ma nouvelle position, le récit de vos chagrins? Quant à de la reconnaissance, permettez-moi de vous dire que je trouve la prétention étrange de votre part. Il me semble que, si l'un de nous en doit à l'autre, ce n'est pas moi. En amour, c'est toujours la femme qui donne et l'homme qui accepte; et, pour que la générosité fût toute de mon côté, il s'est trouvé que j'avais à vous sacrifier, en outre de mes devoirs, l'orgueil de mon rang.

— Voilà, m'écriai-je en l'interrompant,

une justification à laquelle je ne m'attendais pas encore, je l'avoue; une justification plus odieuse que votre odieuse action.

— Cela vous plaît à dire, répliqua-t-elle avec une imperturbable assurance; moi, je ne vois ici qu'une chose odieuse, c'est l'acharnement féroce que vous mettez à tourmenter une femme qui cède à une fatalité de position plus forte que sa volonté, et qui n'a envers vous d'autre tort que de vous avoir aimé. — Du reste, au lieu de m'en plaindre, je devrais vous en remercier. En vous rendant indigne de la compassion due au malheur, vous me déchargez d'un lourd fardeau; et ce fâcheux entretien aura eu pour moi un bon résultat, c'est de m'ôter jusqu'à la possibilité d'un regret.

— Il est heureusement, répondis-je, des regrets de plusieurs sortes, et les mauvaises natures en peuvent éprouver d'aussi profonds que les bonnes. La différence n'est que dans la noblesse des motifs. Les grandes haines sont sœurs des grands amours. Ne

craignez-vous pas que je vous fasse regretter mon dévouement par ma vengeance ?

— Je ne crains rien, dit-elle en me regardant fixement.

— Rien ?

— De vous, du moins.

— Ah ! sans doute, parce que vous me croyez trop bon pour exécuter mes menaces ?

— Non ; parce que je vous y sais impuissant.

— Je pourrais vous perdre.

— Comment, je vous prie ?

— En révélant la vérité.

— On ne vous croira pas. Vous n'avez pas de preuves.

— Pas de preuves ? Et la clef du jardin ?

— J'ai dit à mon père qu'on l'avait dérobée. Essayez, du reste. Je vous mets au défi. Quoi que vous disiez, quoi que vous fassiez contre moi, vos assertions passeront pour des calomnies et vos attaques seront des lâchetés.

— Des lâchetés ! Ne me devez-vous donc pas une réparation terrible pour tout le mal que vous m'avez fait? Ma vengeance, quelle qu'elle pût être, ne dépasserait pas les limites de la justice, et j'aurais le droit de vous immoler aux mânes de ma mère, que vous avez tuée.

— Tuée ! C'est moi qui ai tué votre mère à présent ?

— Oui, vous qui m'avez forcé de l'abandonner aux douleurs de l'isolement et aux angoisses de la faim.

— Vous m'obligez à vous rappeler que je vous avais mis à même de pourvoir à ses besoins.

— Elle a deviné d'où venait ce secours, et elle n'en a pas voulu. La pauvre femme a mieux aimé mourir que de puiser la vie à une source impure ; et, si vous en doutez, comptez-le, cet or infâme... le voilà !

Et je lui tendis la bourse.

— Merci, me répondit-elle d'un air dé-

daigneux ; je ne reprends jamais mes aumônes.

Cette parole mit le comble à ma fureur.

— Ah ! c'est trop ! m'écriai-je ; il faut que je vous tue !

Je m'élançai d'un bond vers elle, je la saisis dans mes bras et je m'avançai vers la fenêtre pour la précipiter. Elle était tellement épouvantée qu'elle ne poussa pas un cri, qu'elle ne fit pas un mouvement pour se défendre. Elle était perdue : heureusement pour elle — et pour moi — son père entra.

A la vue de ce vieillard vénérable, qui n'était pour rien dans mes malheurs et que j'allais plonger dans un deuil éternel, ma fureur tomba tout à coup. Je laissai échapper ma victime et je m'arrêtai pétrifié.

— Qu'est cela ? dit le vieillard en me lançant un regard à la fois plein d'étonnement et de courroux.

— C'est monsieur qui devient fou, lui dit sa fille en se hâtant de chercher un

refuge près de lui, et qui veut me tuer sous prétexte qu'il est amoureux de moi.

— Misérable! s'écria le vieillard en agitant la sonnette avec violence.

Je l'avoue, une horrible tentation s'empara de moi : j'eus envie de tout révéler et d'établir le père juge entre sa fille et moi; mais je réfléchis aussitôt que ce serait là une cruauté inutile. Le baron n'eût jamais consenti à me donner la main de sa fille; et l'eût-il fait, moi, je n'eusse pas consenti à donner à une pareille femme le nom sacré d'épouse. Je n'aurais réussi qu'à désoler les derniers jours de ce vieillard en lui montrant l'opprobre assis dans sa maison et l'infamie inoculée à son rang. J'enfermai donc ma colère dans mon cœur, et je méloignais en silence, quand les laquais, arrivant en tumulte, me barrèrent le chemin.

— Qu'on me jette cet homme à la porte! cria le baron d'une voix furieuse.

Les laquais s'avancèrent aussitôt vers moi.

— Qu'on ne me touche pas, m'écriai-je : je sortirai seul.

Les laquais s'arrêtèrent incertains.

— A la porte ! à la porte ! à la porte ! cria le baron en trépignant.

Cette fois les laquais se jetèrent sur moi : je voulus en vain résister ; accablé par le nombre, je fus enlevé de terre et rapidement entraîné. Au moment où l'on me faisait franchir la porte de la chambre, j'entendis Agathe qui disait d'une voix douce :

— Ne lui faites pas de mal ! c'est la mort de sa mère qui lui a fait perdre la raison.

Je fus littéralement jeté dans la rue, et je vis se refermer pour jamais sur moi les portes de cet hôtel où j'étais entré tant de fois en amant heureux.

Il est inutile, mon cher Marcel, de chercher à vous peindre ma rage et mon désespoir. Je faillis devenir fou en effet : les projets les plus étranges, les résolutions les plus insensées occupèrent long-temps ma pensée. Je bénis Dieu de m'avoir fait échap-

per au suicide. Enfin mes souffrances, devenues non plus légères, mais plus calmes, me permirent de voir clair dans ma destinée. J'avais perdu ma mère et ma foi dans l'amour, deux choses qu'on ne remplace pas. Mon ambition s'était écoulée avec mes affections par les blessures de mon cœur. Je n'avais plus en ce monde rien à faire pour moi. Je résolus de consacrer au soulagement de mes semblables une vie qui ne pouvait plus servir à mon bonheur : je me fis prêtre.

Voilà mon histoire.

IV.

— Vous avez bien souffert, mon père, dit Marcel après un moment de silence, en considérant le prêtre avec un attendrissement respectueux.

— Oui, j'ai bien souffert, répondit celui-ci, et je souffre bien encore. Je souffrirai toujours. Les regrets peuvent s'apaiser, mais non les remords. Le souvenir de ma mère est sans cesse présent à ma pensée. La nuit, son fantôme vient s'asseoir à mon chevet et fixer sur mon sommeil des regards désolés; le jour, j'entends sa voix plaintive

s'élever du milieu des flots et m'appeler en gémissant, et j'ai besoin de toute ma force pour résister au vertige qui me pousse vers l'abîme.

— Mais, répliqua le jeune homme en prenant la main de son ami, permettez-moi de vous dire, quoique je ne sois qu'un enfant, que vous vous exagérez votre faute, et que vous appelez crime ce qui ne fut que faiblesse. Vous avez été plus malheureux que coupable.

— Non! non! s'écria l'abbé Pascal en retirant vivement sa main. Pas de lâches transactions avec la conscience; pas de paroles menteuses pour couvrir les mauvaises actions! Ce n'est qu'en exerçant la justice vis-à-vis de nous-mêmes que nous pourrons mériter la miséricorde de Dieu. Si ma mère est morte dans la douleur, dans l'abandon, dans le dénûment, c'est ma faute, c'est ma faute, c'est ma très-grande faute!

En parlant ainsi, il se frappait la poitrine avec violence, comme un pénitent des an-

ciens jours. Il semblait avoir tout oublié dans l'exaltation de son repentir. Bientôt pourtant il se calma, et, se tournant vers Marcel :

— Mais ce n'est pas de moi, dit-il, qu'il s'agit à cette heure. C'est pour vous, pour votre instruction, pour votre salut, que je vous ai raconté cette douloureuse histoire. Maintenant que vous la connaissez, maintenant que vous savez où mènent les amours illicites, profitez de mon exemple. Ayez pitié de vous-même, comme vous aviez tout à l'heure pitié de moi, et renoncez à cette folle passion qui vous perdrait, mon enfant, comme la mienne m'a perdu.

Marcel ne répondit rien. Ramené au souvenir de sa propre situation, il sentait se réveiller toute son agitation antérieure. Il comprenait quelle autorité donnait à l'abbé Pascal son expérience personnelle, et cependant il ne voulait pas lui obéir. Il chercha un faux-fuyant pour déguiser sa résistance.

— Oh! oui, reprit-il comme s'il n'eût pas

entendu les dernières paroles du curé, et qu'il eût été encore sous le coup de son récit, vous avez été malheureux! Vous avez fait une rencontre funeste. Cette femme est un monstre.

— Non, répondit avec un mélancolique sourire le prêtre qui devinait la pensée du jeune homme, non, ce n'est pas un monstre. C'est au contraire le type d'une espèce bien commune. Le monde est plein de ces créatures enthousiastes et faibles, passionnées et changeantes, tour à tour affectueuses jusqu'au dévouement et indifférentes jusqu'à la dureté, dont l'amour en un mot ressemble à un feu de paille qui répand des torrents de chaleur et de lumière, mais qui, une fois éteint, ne laisse rien après lui, pas même de la cendre. Il n'est pas un homme qui ne soit exposé à rencontrer, à aimer une de ces femmes. C'est une de ces femmes, puisqu'il faut vous le dire, malheureux enfant, puisqu'il faut vous faire toucher du doigt la vérité que vous ne voulez pas voir,

c'est une de ces femmes que vous avez rencontrée, c'est une de ces femmes que vous aimez.

— Agathe ! s'écria Marcel, Agathe, une de ces femmes ! Non, non ! vous vous trompez, vous ne la connaissez pas.

— Je ne la connais pas? répéta l'abbé avec un sourire amer. Je n'ai pas voulu vous le dire plus tôt, parce que vous n'auriez pas consenti à m'entendre. Mais cette Agathe que j'ai aimée est la même que vous aimez à présent.

— La même? répéta à son tour le jeune homme comme s'il n'eût pas compris ce qu'il venait d'entendre, comme s'il eût douté du témoignage de ses oreilles.

— Oui, reprit l'abbé d'une voix forte, Agathe de Pontis, aujourd'hui comtesse de Barjols.

On eût dit que la foudre venait de tomber aux pieds de Marcel. Immobile et muet, aussi pâle que le marbre, l'œil fixe et sans

regard, il semblait avoir perdu le sentiment de la vie.

Cette identité, qu'un homme plus expérimenté eût depuis long-temps devinée, il ne l'avait pas soupçonnée un instant.

Tout à coup le sang lui monta au visage, et ses passions, un moment engourdies, se réveillèrent toutes à la fois. La jalousie, la colère, la défiance, la haine, firent ensemble irruption dans son cœur avec la violence de la tempête. Une réaction terrible s'opéra en lui. Il venait d'éprouver une atroce douleur, et sa fureur fut égale à sa souffrance.

— C'est une calomnie ! s'écria-t-il en lançant au prêtre un regard terrible.

— Marcel ! fit celui-ci d'une voix sévère.

Mais le jeune homme ne lui laissa pas le temps de continuer.

— C'est une calomnie ! répéta-t-il hors de lui ; je vous dis que c'est une calomnie !

Et, avant que l'abbé Pascal eût le temps de faire un pas pour s'opposer à son départ, il s'élança hors de la chambre. L'abbé se

précipita à sa poursuite en l'appelant; mais ce fut en vain. En arrivant à la porte du presbytère, il vit le jeune homme courant avec rapidité vers le château. Il l'appela une dernière fois; mais le bruit de sa voix ne fit que hâter la fuite de Marcel. Il le contempla quelque temps avec tristesse pendant qu'il s'éloignait, puis referma la porte, et rentra à pas lents dans la salle.

— Il court à sa perte, s'écria-t-il avec désespoir, et il n'y a qu'un miracle qui puisse le sauver maintenant. Malheureux enfant! malheureuse famille!

Il se promena quelque temps en silence, puis il reprit :

— C'est fini! le voilà possédé comme je l'ai été moi-même. Ce qu'il vient de faire, je l'eusse fait sans doute, et il fera ce que j'ai fait; cela est certain. Je connais cette folie : on n'en guérit pas. Mon Dieu! est-il donc écrit que les fautes de l'un ne serviront jamais à l'autre, et qu'on ne voudra jamais croire à l'abîme qu'en y tombant? ou bien

avez-vous ordonné, pour mon châtiment, que la vérité prît, en passant par mes lèvres, l'apparence du mensonge, et que je perdisse tout ce que je voulais sauver?

Après un nouveau silence, pendant lequel il se laissa aller au cours tumultueux de ses pensées, il s'écria :

— Oh! cette femme, cette femme! ne craint-elle donc pas de lasser ma patience?

Puis, pour s'échapper à lui-même, il alla visiter des malades. En traversant le village, il rencontra le commandant.

— Eh bien, lui dit celui-ci en s'approchant avec empressement, avez-vous vu Marcel? quelles nouvelles?

— Tout est perdu, répondit l'abbé d'un air consterné. Cette passion tourne à la démence.

— N'est-il aucun moyen de guérison?

— Je le crains.

— Diable! Mais vous désespérez peut-être trop facilement. Il faut que j'essaie à mon tour. Je lui parlerai.

— Je ne vous le conseille pas. Cela ne m'a pas réussi.

— C'est que vous ne vous connaissez pas à ces choses-là, voyez-vous, l'abbé ; moi, je suis au fait. J'adresserai au camarade une allocution conforme à la circonstance, un petit discours militaire. Je lui dirai : — Mon garçon, il faut rire, il faut s'amuser, c'est très-bien ; mais il ne faut pas faire de peine à ses parents, sacrebleu! C'est comme un soldat : tant qu'il a congé, il peut lever le coude au cabaret ou pincer un rigodon avec la particulière ; mais quand le tambour bat, ce n'est plus ça, il s'agit de rejoindre le drapeau. L'honneur avant tout! — Vous verrez, je lui tournerai cela de la bonne façon.

— Marcel n'écoute plus rien, ni la raison, ni la religion, ni l'honneur. Il est fou, vous dis-je, commandant. Il vient de se fâcher contre moi parce que je lui disais la vérité ; il se fâchera contre tous ceux qui voudront contrarier son amour. S'il venait à se défier

de vous comme il se défie maintenant de moi, ce serait un grand malheur. Personne ne conserverait plus sur lui l'autorité de l'amitié ; personne n'aurait plus le droit de lui faire entendre, en temps opportun, le langage du devoir ; et si une occasion favorable, qu'il faut attendre sans l'espérer, venait à se présenter, il ne nous resterait plus aucun moyen d'en profiter.

Le commandant se rendit à l'évidence de ce raisonnement, et renonça, non sans regret, à essayer sur Marcel le pouvoir de son éloquence.

Cependant le jeune homme était arrivé près de la comtesse, doublement agité par la violence de ses émotions et par la rapidité de sa course. Elle devina du premier coup d'œil ce qui venait de se passer, mais elle se garda bien de laisser rien paraître de ses soupçons, et, jouant la surprise, elle lui demanda avec intérêt la cause de son trouble. Après une longue hésitation, Marcel céda à ses instances, et lui raconta toute

sa conversation avec l'abbé Pascal. Il s'arrêtait à chaque instant, retenu tantôt par la crainte de blesser la comtesse, tantôt par le désir de l'entendre se justifier. Mais elle semblait n'éprouver ni honte ni colère, et chaque fois qu'il s'arrêtait, elle l'engageait vivement à continuer.

— Ensuite! ensuite! disait-elle toujours avec une sorte d'impatience.

Quand il eut achevé :

— Est-ce tout? fit-elle en attachant sur Marcel un regard scrutateur.

Il ne répondit que par une inclination de tête.

— Eh bien, reprit-elle avec un sourire dédaigneux, que vous disais-je? N'avais-je pas raison de vous prédire que ce prêtre vous parlerait mal de moi? Et où en serions-nous si vous n'aviez pas eu la loyauté de tenir votre promesse et de me répéter ses odieuses paroles?

— Il n'y avait pas besoin du serment, dit Marcel avec exaltation : croyez-vous que

j'aurais pu vous entendre accuser sans vous avertir et sans vous défendre?

— Vous m'avez défendue? demanda-t-elle avec une vive expression de joie.

— Pouvez-vous en douter, Agathe?

Ces paroles furent accompagnées d'un regard plein d'un tendre reproche; elle sembla ne pas y faire attention et continua :

— Vous ne croyez donc pas à ce qu'il vous a dit?

— Moi, y croire!

— Vous supposez donc qu'il vous a menti?

— Je le lui ai dit.

— Au curé?

— A lui-même.

— Ah! vous êtes un noble enfant, et je vous remercie.

En disant ces mots, elle saisit la main de Marcel et la couvrit à la fois de baisers et de larmes.

— Vous pleurez! s'écria-t-il ému jusqu'au fond du cœur.

En même temps, il se jeta aux genoux de

la comtesse et releva brusquement sa tête, qui alla retomber sur le dos du fauteuil où elle était assise; ses joues étaient inondées de pleurs, et ses yeux humides, tournés vers le ciel, semblaient élever à Dieu son âme tout entière. Marcel, en proie à un trouble profond, dans lequel sa pensée éperdue s'agitait au hasard, serrait dans ses mains celles de la comtesse en répétant d'une voix désolée :

— Ne pleurez pas, Agathe! Agathe, pourquoi pleurez-vous?

— Laissez-moi pleurer, lui répondit-elle en le repoussant doucement. O mon pauvre enfant! vous si naïf et si pur, vous qui n'avez jamais vu personne douter de vous, vous ne savez pas quelle chose rare c'est que la confiance, quel bien elle fait aux âmes aigries, quel baume elle verse sur leurs blessures envenimées! Laissez, laissez couler ces larmes qui emportent toute l'amertume de mes chagrins passés; regardez-les avec joie, avec orgueil, ces bonnes lar-

mes comme on en verse si peu et qui sont votre ouvrage; ce sont des larmes de reconnaissance, de bonheur et d'amour.

— D'amour! répéta le jeune homme avec transport.

Et, plein d'une folle ivresse, il embrassa les genoux de la comtesse, qui ne se défendait pas.

En ce moment une voiture roula avec le bruit du tonnerre sous la voûte du château.

— Qu'est cela? dit Agathe en se levant précipitamment et en courant vers la porte.

Avant de l'ouvrir, elle jeta un regard en arrière et vit Marcel encore à genoux.

— Levez-vous! fit-elle avec vivacité : vous n'entendez donc pas? on peut venir.

Marcel obéit machinalement; au même instant on frappa à la porte.

— Entrez, dit la comtesse avec calme.

— Madame, dit Joséphine, la femme de chambre, en ouvrant rapidement la porte, c'est M. le comte.

— Mon mari! s'écria la comtesse, qui ne

put au premier moment déguiser son étonnement.

— Votre mari ! répéta Marcel stupéfait.

— Madame, dit la femme de chambre en désignant Marcel d'un coup d'œil, reconduirai-je monsieur par l'autre escalier?

— Pourquoi cela, s'il vous plaît, ma chère? répondit la comtesse d'un ton dédaigneux : allez plutôt voir si vous ne vous êtes pas trompée en m'annonçant M. le comte de Barjols ; et, si c'est en effet lui qui me fait cette agréable surprise, montrez-lui le chemin : allez.

Quand la femme de chambre fut sortie, Agathe, qui avait repris tout son sang-froid, dit à Marcel d'une voix brève et presque impérieuse :

— Allons, remettez-vous ; du calme, et, quoi que je dise et que je fasse, ne vous en étonnez pas : ayez l'air indifférent à tout ; il ne faut pas que mon mari se doute de rien.

— Mais...

— Pas un mot, le voici.

En effet, le comte entra. Dès le premier coup d'œil, Marcel reconnut en lui, malgré la simplicité de son habit de voyage et la poussière dont il était couvert, un de ces hommes naturellement élégants et distingués dont lui avait parlé l'abbé Pascal.

Cette éclatante supériorité de race était encore rehaussée par une beauté accomplie. Le comte était grand, large d'épaules, mince de taille, souple comme un palmier, et admirablement découplé. Une forêt de cheveux noirs, soyeux et bouclés, couronnait avec grâce une figure complétement régulière qu'éclairaient de grands yeux noirs pleins de flamme.

Marcel fut ébloui.

Il y avait bien des détails qui eussent gâté aux yeux d'un observateur la perfection presque idéale de cette noble physionomie. Ainsi les yeux étaient profondément cernés, les lèvres pâles et quelque peu déformées, la peau plombée et détendue; tout le visage portait l'empreinte d'une fatigue incurable

et la menace d'une caducité précoce. Ce front de trente ans était déjà sillonné des traces indélébiles que laisse après elle l'habitude de la débauche.

Mais Marcel était trop ignorant pour pouvoir faire ces remarques. Ce qui eût été un défaut pour un juge plus éclairé devint pour lui une qualité de plus. Il n'avait rien vu d'analogue. Il trouvait dans l'expression à la fois abattue et puissante de cette magnifique tête quelque chose de mystérieux et de fatal qui étonnait sa naïveté; dans le rayonnement voilé de ces yeux veloutés, un charme inexplicable et une fascination irrésistible. Il ressentait à l'aspect du comte l'émotion d'un voyageur à la vue d'un chêne foudroyé.

Il se rappela ce que l'abbé Pascal venait de lui dire sur le danger des comparaisons, et tomba en proie à cette même inquiétude qui lui avait été si énergiquement dépeinte.

M. de Barjols s'avança vers sa femme, le sourire sur les lèvres et le regard joyeux,

et déposa sur son front un baiser qu'elle reçut d'un air tranquille et satisfait.

Marcel éprouva la même douleur que si un fer rouge lui eût traversé la poitrine.

— Que je suis heureux, dit le comte en regardant la comtesse avec amour, de vous revoir, ma chère Agathe ! Quand je pense que voilà trois semaines que je suis séparé de vous, trois grandes, trois mortelles semaines ! Il fallait que je fusse fou quand je vous ai laissée partir sans moi. Croire que je pourrais vivre loin de vous ! Mais j'ai été bien puni de ma sotte présomption, allez ! Dès que vous avez eu disparu, Paris n'a plus été qu'un désert. — Pardon, monsieur, ajouta-t-il en se retournant vers Marcel, qu'il salua gracieusement, pardon, je m'oublie. Mais j'espère que vous voudrez bien excuser un pauvre mari qui retrouve, après un mois d'absence, l'objet de toutes ses affections.

Marcel interdit ne trouva pas un mot à répondre. Agathe n'avait pas quitté des yeux

son mari pendant tout le temps qu'il avait parlé. Elle semblait vouloir lire sur sa figure le secret de cette explosion de tendresse, pour elle si inattendue. Quand ils eurent fini, lui son discours, elle son examen, elle lança à Marcel un regard d'intelligence que celui-ci ne comprit pas. Elle laissa échapper un mouvement d'impatience. Mais elle le réprima aussitôt; et, montrant de la main le jeune homme :

— Mon cher Arthur, dit-elle au comte, je vous présente monsieur Marcel Dugué, mon sauveur. C'est à son courage que je dois la vie.

Le comte demanda à sa femme les détails d'une aventure qu'il feignit d'ignorer complétement. La modestie du jeune Breton ne fut qu'à moitié blessée de la narration de son exploit devant un homme dont il jalousait déjà la supériortté. Quand Agathe eut fini son récit, le comte alla vers Marcel, et lui serra cordialement la main, en lui disant :

— Je crains, monsieur, de ne pouvoir jamais vous prouver ma reconnaissance. Mais j'espère du moins que vous voudrez bien dès ce jour me compter au nombre de vos amis les plus dévoués.

— Je vous remercie, monsieur le comte, répondit froidement le jeune homme dont la politesse charmante d'Arthur ne put vaincre la haine instinctive, c'est trop d'honneur que vous me faites.

Madame de Terray entra en ce moment, et parut aussi surprise qu'enchantée de l'arrivée de son neveu. Marcel profita de la circonstance pour se retirer. Il prit cérémonieusement congé du comte et de la comtesse, qui lui dit au revoir avec une familiarité affectueuse.

En sortant du château, il aperçut de loin l'abbé Pascal qui revenait du village, et il prit le chemin de la lande pour ne pas se rencontrer avec lui. Il erra pendant plusieurs heures, absorbé par les pensées contradic-

toires que faisait naître en lui le souvenir des graves événements de la journée.

Le comte Arthur de Barjols était à vingt-six ans capitaine dans la garde royale. Son père, mort au retour de l'émigration, ne lui avait laissé pour toute fortune qu'une part assez faible dans le milliard de l'indemnité. Mais le jeune officier avait en perspective la pairie, dont un vieil oncle sans enfants devait lui laisser l'héritage. Son grand nom et la haute position à laquelle il était appelé, joints à ses avantages personnels, lui permettaient d'aspirer à un brillant mariage. Il vit mademoiselle de Pontis, en devint amoureux, réussit à lui plaire et l'épousa. Le plus bel avenir s'ouvrait devant lui. Grâce à sa naissance et à l'immense fortune de sa femme, il pouvait donner un libre essor à son ambition et prétendre aux plus grands emplois, dont son intelligence ne le rendait d'ailleurs pas indigne. Il résolut de rester au service jusqu'à ce que la mort de son oncle l'appelât à la chambre

haute. Il comptait donner alors sa démission pour entrer dans la diplomatie. Il avait l'espoir bien fondé d'en aborder de plain-pied les hautes régions, et se voyait, au bout de quelques années, nommé à l'une de nos premières ambassades. Ces projets de grandeur obtinrent la complète approbation de la comtesse, dont ils flattaient la vanité, et qui y voyait en outre une garantie pour son bonheur domestique. Elle aimait son mari et pensait avec raison que de graves travaux, en absorbant son énergie et son temps, le préserveraient de l'inconstance.

La révolution de juillet vint donner un cruel démenti aux calculs de tous deux. L'hérédité de la pairie fut abolie et l'officier de la garde royale se crut obligé par l'honneur à donner sa démission. Plus d'espérance pour l'avenir, plus d'occupation dans le présent. L'oisiveté amena peu à peu la dissipation. Le comte était trop richement organisé pour n'avoir pas besoin d'une activité quelconque. Il prit l'agitation à défaut de mouve-

ment et trouva dans les plaisirs un aliment à la fougue de ses passions. Lié d'amitié avec les rois de la mode, il partagea toutes leurs folies, s'adonnant à la fois au jeu, au vin, aux chevaux et aux femmes. La mort de son beau-père, arrivée l'année précédente, avait renversé le seul obstacle qui eût pu s'opposer à ses désordres.

Agathe souffrit d'abord beaucoup de ce changement et s'en plaignit hautement.

Mais, voyant que ses remontrances, ses plaintes et ses larmes ne servaient à rien, et que son mari, malgré de belles promesses souvent renouvelées, ne se réformait pas, elle finit par prendre son parti et résolut de chercher des distractions à ses chagrins. C'est ainsi qu'elle avait eu la fantaisie de venir en Bretagne, où le hasard lui offrit une consolation qu'elle ne cherchait pas, mais qu'elle n'eut pas la force de repousser.

Le comte venait de quitter Paris pour quinze jours lorsque la lettre de la mar-

quise y arriva. Lorsqu'il la lut à son retour, il regretta vivement son absence, et, résolu à ne pas perdre un jour de plus, il se mit tout aussitôt en route pour la Bretagne. Il connaissait parfaitement madame de Terray et savait qu'elle ne fût pas, sans de graves raisons, sortie de son indifférence habituelle. Il fallait que ses intérêts fussent menacés en même temps que ceux du comte pour qu'elle prît la peine de prévenir celui-ci du danger qui le menaçait. Les termes vagues de la lettre, en permettant de tout supposer, prouvaient au moins que l'imagination de la comtesse était vivement frappée et qu'un amour violent pouvait sortir de l'aventure romanesque qu'on lui racontait et amener les plus graves accidents.

Le comte avait plus d'une raison pour voler au secours de la vertu chancelante de sa femme. D'abord, en renonçant à son rôle d'amant et à ses devoirs de mari, il n'avait pas renoncé à sa vanité d'homme du monde,

et il n'eût pas subi sans chagrin le sort qu'il avait infligé à tant d'autres. Ensuite, il éprouvait une vive inquiétude à l'endroit de ses intérêts matériels. Il redoutait un éclat qui ne lui eût plus permis de partager honorablement la fortune de sa femme. Sa fierté de gentilhomme ne se révoltait pas à l'idée de manger en prodigalités folles un patrimoine qui n'était pas le sien; mais elle lui eût ordonné de mourir de faim plutôt que de rien accepter d'une épouse publiquement adultère.

Telles sont, en matière d'honneur, les lois de l'opinion.

Le comte n'arrivait donc pas avec des intentions querelleuses ou vindicatives. Ce n'était point un preux des anciens temps qui accourait, la lance au poing, pour soutenir en champ clos l'innocence de sa dame; c'était un homme d'affaires qui venait veiller à la marche d'un procès important. Ce n'était pas un jaloux de comédie décidé d'avance à faire les gros yeux, à pu-

blier à grand bruit de trompette un déshonneur peut-être imaginaire et à couronner d'un ridicule certain un malheur problématique; c'était un homme de bonne compagnie, ami des convenances, désireux de tirer le meilleur parti possible de la situation qui se présenterait, et résolu à sauver par tous les moyens possibles ou ses priviléges conjugaux, s'il en était encore temps, ou les apparences, s'il ne pouvait pas mieux faire, ou au moins, en désespoir de cause, sa réputation de savoir-vivre.

Voilà pourquoi il avait abordé sa femme avec de si belles démonstrations de tendresse; voilà pourquoi il avait montré à Marcel une politesse si empressée.

Il avait, dès le premier coup d'œil, reconnu le rival mystérieux dont sa tante lui avait fait soupçonner l'existence. Il avait été frappé de la beauté du jeune Breton, comme celui-ci l'avait été de la sienne. Chacun d'eux avait amèrement admiré dans l'autre ce qui lui manquait à lui-même. C'étaient

la nature et la civilisation se rencontrant face à face et jalouses de leurs avantages restrictifs. L'homme est ainsi fait qu'il regarde avec dédain les biens qu'il possède, et avec envie ceux qui lui manquent. L'inquiétude du comte, pour être mieux dissimulée que celle de Marcel, n'en fut pas moins vive. Ce qui avait été surprise chez l'un, avait été regret chez l'autre. Arthur ne put s'empêcher de faire un retour douloureux sur lui-même en voyant épanouie dans tout son éclat sur le front de son concurrent cette fleur d'adolescence qui, une fois fanée, ne renaît plus. Il avait l'œil trop exercé pour ne pas distinguer du premier coup tous les trésors de candeur, tous les germes de force, toute la puissance d'amour que renfermait cette organisation primitive; et il sentait quel charme devaient avoir la spontanéité des sentiments et la virginité des sensations pour une femme accoutumée aux énergies maladives, aux grâces énervantes, aux ardeurs calculées,

à la vie en quelque sorte galvanique d'un monde blasé.

Il avait mesuré en frémissant toute l'étendue du danger. Ce n'était évidemment pas d'un caprice, mais d'une passion qu'il s'agissait. L'avenir tout entier était engagé dans la question.

Avec une femme faible et craintive, il eût été facile au comte de se tirer d'affaire. Il n'y avait qu'à prendre un air sévère et à commander des chevaux de poste. On montait en voiture, et puis : fouette, cocher ! tout était dit. Une fois les deux pôles de la machine isolés l'un de l'autre, l'étincelle électrique n'était plus à craindre. Mais ce préservatif, souverain en cas ordinaire, eût été plus que dangereux dans les circonstances présentes. Traiter avec un pareil sans-façon d'arbitraire une femme comme Agathe, il n'y fallait pas songer un instant. Elle avait le caractère prompt à la révolte, et eût infailliblement répondu par un esclandre à une tentative de despotisme. Le

comte, qui ne redoutait rien tant que le scandale, se décida à disputer pied à pied une victoire qu'il ne pouvait remporter d'assaut. Il commença par étudier attentivement le terrain. Il comprenait que, pour triompher dans une lutte où toutes les chances étaient contre lui, il fallait connaître à fond la situation de l'ennemi, ses forces et surtout ses faiblesses.

Heureusement pour ses combinaisons stratégiques, il avait à la fois dans la marquise un guide et un espion.

Il ne faut cependant pas croire que celle-ci eût consenti à porter contre sa nièce une dénonciation en règle, et à raconter mot pour mot au comte tout ce qui s'était passé sous ses yeux. Il y aurait eu dans cette manière d'agir un cynisme de perfidie qui eût répugné à sa délicatesse de femme bien élevée. Mais elle ne demandait pas mieux que de causer amicalement avec son neveu de son séjour en Bretagne, et de lui faire connaître la vie qu'on y menait. Il était par-

faitement naturel de lui dépeindre le caractère et les habitudes des voisins auxquels il allait avoir affaire à son tour, et dont au reste il n'y avait à dire que du bien.

Le comte, qui connaissait les scrupules de sa respectable tante, eut soin de s'y conformer; et, sans avoir besoin de lui adresser une question compromettante, sans être obligé d'éveiller une fois la susceptibilité de sa conscience, il en obtint des renseignements aussi exacts et aussi précis qu'il eût pu les demander à l'agent de police le plus exercé.

Il y a des gens qui prétendent que tous les vices sont confinés dans les basses classes de la société; d'autres soutiennent qu'ils sont l'apanage exclusif des hautes classes. Les uns et les autres se trompent également. La corruption est au fond partout la même, elle varie seulement dans le mode de ses manifestations. Chez le peuple, elle s'étale dans toute la brutalité de ses instincts; chez l'aristocratie, elle se déguise sous les mille

raffinements de l'éducation ; ici elle marche le front découvert et les mains nues, là elle porte un masque et des gants. Voilà toute la différence.

Une fois ses informations bien prises, le comte fit son plan de campagne. Il avait, pensait-il, quatre opérations à tenter : inspirer à Marcel de la jalousie à l'égard de sa cousine et le faire renoncer à attaquer le bien d'autrui en le forçant à défendre le sien ; susciter de la défiance entre la comtesse et son adorateur, afin d'amener des récriminations, et par suite une rupture ; diminuer peu à peu le goût de la comtesse pour Marcel, en donnant ou tout au moins en prêtant à celui-ci des ridicules ; ranimer l'amour peut-être mal éteint de sa femme, en faisant tour à tour appel à sa vanité, à son cœur et à ses sens. Si aucune de ces manœuvres ne réussissait, il devait se tenir pour battu et ne plus songer qu'à dissimuler sa défaite le mieux possible.

Agathe, de son côté, était vivement con-

trariée de l'arrivée de son mari. Elle se demandait ce qui pouvait l'avoir déterminé à quitter si brusquement son cher Paris et les plaisirs fastueux qui faisaient sa vie, pour venir s'enterrer près d'une femme qu'il n'aimait plus, dans une baie solitaire de la Bretagne, car il avait annoncé l'intention de séjourner à Kadoré le reste de la saison. Elle espéra d'abord que ce serait quelque besoin d'argent. Elle comptait, en ce cas, se débarrasser promptement de lui par un de ces sacrifices pécuniaires auxquels elle était accoutumée, et qui, dans la situation présente, ne lui aurait pas coûté un regret. Elle résolut de s'en éclaircir au plus tôt, et, dès qu'elle se trouva seule avec son mari :

— C'est une véritable surprise que vous m'avez faite, mon cher Arthur, lui dit-elle avec un gai sourire, et je suis curieuse de savoir à quoi j'en dois le plaisir.

— Mais à vous-même, ma chère Agathe, répondit le comte d'un ton sérieux.

— A moi? et comment, je vous prie?

— A cause du vide que vous avez laissé derrière vous, et que rien ne pouvait combler.

— Voudriez-vous me faire croire que je vous manquais et que vous vous ennuyiez loin de moi?

— Je ne veux vous faire croire que la vérité.

— Je vous admire, en vérité, de pouvoir me dire cela sans rire.

— Je n'en ai pas envie.

— Écoutez, mon cher Arthur, cette comédie conjugale est bonne à jouer devant les étrangers, et vous avez vu que je savais y remplir convenablement mon rôle. Mais, entre nous, il me semble que nous pourrions ôter nos masques et être un peu nous-mêmes. Nous nous connaissons trop bien l'un l'autre pour avoir l'espérance de nous tromper mutuellement sur nos sentiments. Et d'ailleurs, à quoi bon? ne me rendez-vous pas justice? ne reconnaissez-vous pas que je suis de bonne composition, et ne me

suis-je pas montrée assez raisonnable pour avoir le droit d'exiger que vous me traitiez en camarade?

— Je vous sais aussi indulgente qu'aimable, et c'est pour cela que j'ose essayer, non pas de mériter, mais d'obtenir le pardon de mes péchés.

— Vous en avez donc commis de nouveaux?

— Pourquoi le supposer? N'ai-je pas assez des anciens à me faire pardonner?

— Tenez, vous me rappelez le proverbe du diable ermite. Ce n'est pas que vous ayez à redouter de long-temps les atteintes de la vieillesse; mais les gens de votre caractère ne retournent guère à la vertu qu'après avoir été éconduits par le vice. Vous êtes de ces enfants prodigues qui ne vont frapper à la porte de la maison paternelle que quand ils sont las de coucher à la belle étoile. Pour me revenir de si bon cœur, il faut que vous ayez à vous plaindre

des demoiselles de l'Opéra. Voyons, soyez franc.

— En effet. J'ai trouvé qu'il n'y en avait pas une qui fût digne de délacer le cordon de votre brodequin, et c'est pour cela que je viens me mettre à vos pieds.

— Voilà un triomphe flatteur pour ma vanité. Et vos chevaux anglais, leur avez-vous aussi trouvé un défaut, que vous les quittiez ainsi sans regret?

— Oui.

— Et lequel?

— C'est de ne pas être en état de me mener en Bretagne aussi vite que des chevaux de poste.

— Vous êtes charmant. Il y a quelque chose là-dessous, quelque horrible attentat contre notre fortune. Combien avez-vous perdu au jeu?

— J'ai depuis quelque temps un bonheur insolent, et j'ai fait des économies. Oui, des économies! Vous voyez bien que je me range. J'ai avant de partir déposé chez no-

tre banquier quelque chose comme cinquante ou soixante mille francs, je ne sais pas au juste.

— En vérité? Mais alors je m'y perds. Qu'est-ce que vous êtes donc venu faire dans ce trou?

— Vous voir.

— Seriez-vous par hasard redevenu amoureux de moi?

— J'en ai peur.

— Tant mieux.

— Voilà un mot qui me comble de joie. Je ne m'attendais pas à tant de bonheur.

— Vous ne me comprenez pas. Ce n'est pas une espérance que je vous donne, c'est une menace que je vous fais. Ah! si vous aviez la folie de me raimer, je vous plaindrais.

— Pas moi.

— Il vous faudrait alors un fier courage; car je vous ferais une rude guerre.

— L'amour est comme la rose : tout en est charmant, même les épines.

— Nous verrons. Si vous dites vrai, je vais bien m'amuser. Les dieux, en s'en allant, ont laissé leur héritage aux femmes, et la vengeance était leur plaisir.

— Vous voulez vous venger?

— Terriblement.

— Et de quoi?

— Vous croyez que je puis pardonner les offenses : tant mieux. Mais ne vous imaginez pas que je les oublie. Vous m'avez fait subir toutes les douleurs de l'amour méprisé, toutes les humiliations du délaissement. Vous m'avez vue d'un œil sec savourer le fiel de mes larmes. Je m'en souviens. Et si, du rang d'amie auquel il a bien fallu me résigner à descendre, vous aviez l'imprudence de me faire remonter à celui de maîtresse, du haut de ce pouvoir que vous m'auriez rendu, je vous condamnerais, je vous en avertis, non pas seulement sans remords, mais avec bonheur, aux supplices

les plus cruels ; je proportionnerais l'expiation aux fautes et la vengeance aux injures ; créancier impitoyable, je vous ferais payer toutes les dettes que vous avez contractées envers moi, capital, intérêts et arrérages, plus l'usure. Il n'est pas de coquetterie, de tyrannie, de perfidie que je ne me permisse à votre égard ; il n'est pas d'inquiétude, de défiance, de jalousie, de chagrin de toute espèce que je ne me fisse un véritable plaisir de vous infliger. — Maintenant qu'en dites-vous?

— Je crois que je vous aime déjà plus que tout à l'heure, et j'espère que j'arriverai bientôt à perdre tout à fait la tête.

— Ce que je viens de vous dire ne vous effraie pas?

— Cela m'enchante. Vous êtes le plus charmant démon du monde.

— Je vous ferai voir que j'en suis aussi, quand je m'en mêle, le plus méchant.

— Je n'en aurai que plus de mérite,

et par conséquent plus de plaisir à vous vaincre.

— Vous, vous flattez donc de faire ma conquête?

— Pourquoi pas?

— Vous êtes un fat.

— Pardon. Ce qu'on a déjà fait, on peut, sans fatuité, espérer le faire encore.

— Non. Un homme averti en vaut deux. Une femme avertie en vaut quatre.

— Vous cherchez à m'intimider. N'est-ce pas déjà une preuve de faiblesse?

— C'est tout simplement une preuve de générosité. Je vous ai montré les dangers et la difficulté de votre entreprise. Je vous laisse maintenant le temps d'y réfléchir.

Là-dessus la comtesse se leva, salua ironiquement son mari et se retira dans sa chambre.

Cette conversation, en apparence si futile, lui avait suffi pour deviner la plus grande partie de ce qu'elle voulait savoir. Il était désormais évident pour elle que le

comte, secrètement prévenu de sa liaison avec Marcel, n'était venu que pour la contrecarrer. Quel était l'auteur de cette trahison? La marquise? Mais, ne pouvant se douter des singulières terreurs qui assiégeaient l'égoïsme de sa tante, elle ne lui voyait aucune raison pour prendre le parti de son mari contre elle. Elle supposa donc que c'était l'abbé Pascal, qui, poussé par la vengeance et le fanatisme, avait écrit de Saint-Brieuc une lettre anonyme au comte. Menacée dans sa passion par deux ennemis à la fois, elle résolut de se défaire d'abord de celui qu'elle regardait comme le plus redoutable, en achevant de perdre à tout jamais le curé dans l'esprit de Marcel.

Quant au comte, ayant perdu l'espoir de l'éconduire au moyen d'une concession pécuniaire, elle forma le projet de s'en débarrasser d'une manière aussi sûre, quoique moins prompte, en lui rendant insupportable, à force de tracasseries et d'ennuis, le séjour de Kadoré. Elle comptait en même

temps lui ôter tout soupçon par sa prudence. Une fois son mari tranquille et parti, elle retrouverait toute sa liberté et pourrait se livrer sans contrainte au bonheur d'une passion partagée.

Le comte avait vu dans les plaisanteries d'Agathe une véritable déclaration de guerre, et s'attendit à la voir réaliser les menaces qu'elle lui avait faites en riant. Il s'arma à l'avance d'une patience inébranlable, et, décidé à tout supporter pour arriver à son but, résolut de ne pas donner à sa femme un seul prétexte de colère, tout en exerçant sur sa conduite une surveillance assidue.

Après le dîner, la comtesse annonça l'intention de rendre visite à la famille Hubert.

— Voulez-vous me permettre de vous accompagner ? dit Arthur.

— Avec grand plaisir, répondit-elle. Mais ne craignez-vous pas de vous ennuyer ? Les habitants de la Maison-Fleurie sont de simples campagnards, et leur société ne saurait

être amusante pour un Parisien aussi complet que vous.

— Vous déplaisent-ils ?

— Bien au contraire.

— Ils ne peuvent donc manquer de me plaire aussi. D'ailleurs, je dois une grande reconnaissance à l'un des membres de cette famille, à ce jeune héros que vous m'avez présenté ce matin. Je ne peux pas me dispenser de lui faire une visite sans manquer à toutes les convenances, et je ne veux pas débuter dans un pays où je compte rester long-temps par une impolitesse qui serait en même temps une ingratitude.

Agathe avait espéré mettre son mari dans une fausse position. Voyant qu'elle n'y avait pas réussi, elle dissimula son désappointement, et prit d'un air parfaitement satisfait le bras qui lui était offert. Puis tous deux se rendirent ensemble à la Maison-Fleurie, où ils trouvèrent la famille réunie en compagnie de ses deux amis.

L'abbé Pascal n'avait pas gardé rancune à

Marcel d'une violence qui avait son excuse dans l'emportement de la passion. Il ne voulait d'ailleurs ni abandonner sans consolation Eugénie à son chagrin, ni laisser soupçonner à madame Hubert rien de ce qui s'était passé. L'accueil froid et contraint que lui fit Marcel à son entrée blessa sa sensibilité sans lasser son indulgence.

Pour M. Jacquin, il était parfaitement à son aise vis-à-vis du jeune homme. Le curé, aussitôt qu'il avait appris l'arrivée du comte, était allé lui en faire part et lui recommander de nouveau une parfaite inaction.

— La prudence, lui avait-il dit, nous ordonne maintenant plus que jamais de ne nous mêler de rien. Plus nous serons réservés, plus nous serons habiles. La providence nous envoie un allié sur lequel nous ne comptions pas et le meilleur que nous pussions désirer. Si quelqu'un peut sauver Marcel, c'est le comte. Sa présence contiendra sa femme et rendra impossible toute liaison criminelle.

— Le fait est, avait répondu le commandant d'un air malin, qu'il est plus intéressé que personne au maintien du bon ordre. Il y va de sa tête.

Enchanté de sa plaisanterie, il avait promis au curé l'inertie d'un bonhomme de bois. Cependant il ne pouvait se défendre d'un retour de son antipathie naturelle contre les aristocrates et les officiers de la restauration, et il prit, à l'apparition d'Arthur, l'attitude ombrageuse d'un dogue qui voit entrer pour la première fois le chien d'un ami de la maison et ne se laisse aller à aucune familiarité pour avoir le droit de jouer des dents à la première occasion. Mais cette préméditation de mauvaise humeur ne tint pas contre les cajoleries du nouveau venu, qui, fidèle à son système de prudence, sut être charmant pour tout le monde, et particulièrement pour le commandant. Celui-ci ne se sentit pas d'aise en entendant le comte se proclamer enchanté

de faire connaissance avec un des glorieux débris de la grande armée.

Il y a dans toutes les professions, malgré les différences de caste et d'opinion, un certain amour de la robe qui ne s'efface jamais complétement. Mais c'est chez les gens de guerre que cette sorte de franc-maçonnerie sentimentale est la plus puissante et le plus indélébile. Le drapeau est pour eux le symbole d'une seconde patrie dont ils sont tous citoyens. Ils éprouvent pour l'homme qui a servi comme eux une estime pour ainsi dire préventive et un attrait involontaire qui se fait jour en dépit de tout.

Au bout de quelques instants de conversation, les deux militaires furent les meilleurs amis du monde.

On fit de la musique. Le comte, qui avait une belle voix, pria Eugénie de l'accompagner, et chanta à la satisfaction générale. Marcel vit seul son succès avec contrariété. Le comte s'aperçut de sa mauvaise humeur,

et, l'attribuant à un mouvement de jalousie vis-à-vis de sa cousine, prodigua à celle-ci les témoignages les plus empressés de galanterie. Il donna tour à tour à son talent et à sa beauté des éloges d'autant plus flatteurs qu'ils étaient plus délicats. Mais il reconnut bientôt que c'était peine perdue. La jeune fille n'accueillait ses attentions qu'avec une froide politesse, et répondait à peine par un sourire distrait à ses compliments les mieux tournés. Quant à Marcel, il avait cessé de s'occuper du comte dès qu'il l'avait vu exclusivement occupé de sa cousine. Bientôt même il disparut du salon.

La soirée était douce. Il faisait un beau clair de lune. Agathe proposa une promenade dans la campagne. Tout le monde applaudit à son idée, et l'on se mit aussitôt en route.

Elle fit mine de vouloir prendre le bras de son mari; mais, comme elle s'y attendait, il s'y refusa, et dit en montrant M. Jacquin :

— C'est un droit qui appartient au commandant, ma chère Agathe. Mes priviléges s'effacent devant la supériorité du grade.

M. Jacquin remercia le comte de sa déférence par le plus aimable de ses sourires, et prit, radieux, le bras de la comtesse. C'était ce qu'elle voulait. Elle avait deviné que Marcel serait à rôder dans quelque allée voisine et ne tarderait pas à la rejoindre. Il ne lui serait pas alors difficile de se débarrasser du vieux militaire et de rester seule avec Marcel, à qui elle voulait parler.

Tout se passa ainsi qu'elle l'avait prévu. Le comte, donnant le bras à sa tante, se mit à marcher à la gauche de madame Hubert, tandis que le curé marchait à la droite d'Eugénie, qui donnait le bras à sa mère. Le commandant et la comtesse, qui avaient pris les devants, trouvèrent à la porte du jardin Marcel, qui les accompagna. On fit de la sorte quelques centaines de pas en causant de choses indifférentes. Tout à coup Agathe,

qui avait eu soin de presser la marche de manière à gagner de l'avance sur l'autre groupe, s'arrêta, et, jetant un regard en arrière :

— Vraiment, messieurs, dit-elle, nous allons nous faire accuser, moi de monopole et vous d'impolitesse : j'ai deux cavaliers, autant à moi seule que ces trois dames ensemble.

En disant ces mots, elle avait lâché le bras du commandant et saisi la main de Marcel. Naturellement celui qu'on retenait resta et celui qu'on abandonnait à l'impulsion de sa politesse s'éloigna. La comtesse eut, au reste, la bonne grâce de ne pas laisser sans récompense le dévouement de M. Jacquin.

— Ah ! monsieur Marcel, dit-elle d'un ton de reproche au jeune homme dont elle prenait en même temps le bras, vous vous laissez devancer par le commandant ! On a bien raison de dire que les jeunes gens d'aujourd'hui sont moins polis que leurs devanciers.

Et elle entraîna Marcel, en lui disant à voix basse :

— Marchons !

Quand elle fut assez loin pour n'avoir plus à craindre d'être entendue, elle reprit :

— Il faut que je vous gronde.

— Moi? fit Marcel étonné.

— Oui. Tantôt, quand mon mari est arrivé, vous avez fait une figure de l'autre monde. On ne prend pas de ces airs-là, à moins de vouloir tout perdre, surtout en pareille circonstance. Il faut que vous le sachiez, ce n'est pas le hasard qui a amené le comte ici.

— Je le sais, dit Marcel avec tristesse, c'est l'amour.

— L'amour ! répéta Agathe d'un air railleur. Vous avez donc pris au sérieux les belles paroles et les caresses empressées de mon mari? Il n'y avait que vous au monde capable de s'y tromper. Que vous êtes enfant ! Je ne vous en blâme pas; au contraire, je vous

en aime davantage. Votre belle sincérité ne peut soupçonner le mensonge; mais tout cela n'était, comme l'on dit, que de l'eau bénite de cour. Arthur n'a fait que me rendre les politesses qu'on se doit entre époux bien appris. Rien de plus. Il ne m'aime pas plus que je ne l'aime.

— Vous ne l'aimez pas! bien vrai?

— Pouvez-vous me le demander! C'est mal à vous, Marcel, de douter ainsi de moi.

— Oh! non, je ne doute pas de vous, Agathe! s'écria le jeune homme; vous savez bien que je vous adore de toute mon âme.

— Pas si haut, dit la comtesse en lui serrant vivement le bras et en tournant la tête en arrière pour voir s'il n'y avait personne à portée.

— Mais, reprit Marcel à voix basse, le comte est si beau!

— Qu'est-ce que cela fait?

— Il est si élégant, si spirituel, si...

— Qu'importent toutes ses qualités? J'y suis trop accoutumée pour y faire attention.

Terrible parole que la comtesse regretta aussitôt qu'elle l'eut dite, mais que Marcel ne pouvait comprendre. Elle ne voulut cependant pas lui donner le temps d'y réfléchir, et reprit rapidement :

— Ce n'est pas là qu'est le danger; ce n'est pas de moi que vous devez vous défier, mais de vous-même.

— De moi?

— Oui, de votre imprudence. Il faut veiller attentivement sur vos actions, sur vos gestes, sur vos regards; il faut enfermer dans l'ombre et le silence toutes vos pensées et tous vos sentiments, si vous ne voulez pas trahir la complicité de nos cœurs. Le moindre indice suffit à des yeux jaloux.

— Jaloux! vous voyez bien qu'il vous aime.

— Mon Dieu, non; je vous l'ai déjà dit. Vous ne comprenez pas cela, vous ne connaissez pas le monde. C'est une jalousie,

non d'amant, mais de mari; une jalousie qui n'a d'autre mobile que la vanité. — Je n'habite pas ce palais, je ne savoure pas ce fruit, je ne cueille pas cette fleur, mais ils m'appartiennent, et je ne veux pas que personne en jouisse à ma place. — Voilà ce que dit l'égoïsme envieux des gens du monde; et cette jalousie est d'autant plus perspicace qu'elle a tout le sang-froid de l'indifférence, d'autant plus dangereuse qu'elle a toute l'opiniâtreté de l'orgueil.

— Oh! cela est odieux.

— Cela est malheureusement vrai. Prenons donc bien garde à nous, car le comte a des soupçons.

— Déjà?

— Depuis long-temps. C'est ce qui l'a conduit ici.

— Sa défiance lui aurait donc fait deviner ce qui se passait à cent lieues de lui?

— Non. Il n'a rien deviné; mais je crains qu'il n'ait été averti de tout.

— Par qui?

— N'avons-nous pas un ennemi?

— Un ennemi! lequel?

— Je n'en ai qu'un dans le monde, et vous le connaissez.

— L'abbé Pascal?

— Sans doute.

— Oh! il est incapable d'une pareille lâcheté.

— Vous vous trompez; il est capable de tout.

Marcel baissa la tête sans répondre. Quelque ressentiment que sa passion blessée nourrît contre le curé, il ne pouvait se résoudre à charger d'une supposition infamante un homme qu'il avait si longtemps considéré comme le modèle de toutes les vertus. Agathe comprit ce silence et redoubla ses coups pour décider en sa faveur l'âme irrésolue de son amant.

— Vous ne connaissez encore ce prêtre qu'à moitié, reprit-elle, et, s'il ne s'agissait de l'avenir de notre amour, d'un amour qui est désormais ma vie même, je n'aurais

pas le courage d'éclairer à vos yeux le fond de cette nature ténébreuse. Vous vous le rappelez, ce matin, quand vous m'avez rapporté cette affreuse histoire qu'il vous avait racontée, je ne me suis défendue contre aucune de ses accusations, aimant mieux m'exposer à vos soupçons qu'attenter à votre tranquillité.

—Ah! vous savez bien que je ne vous ai pas un instant soupçonnée, Agathe!

— C'est vrai, et vous avez vu combien j'étais touchée de votre confiance. Mais elle pouvait ne pas durer. Un moment pouvait venir où vous vous seriez démandé s'il n'y avait pas quelque vérité mêlée à ces allégations qui vous avaient d'abord semblé n'être que des mensonges, et sur quelles réalités était fondé cet édifice de chimères. Eh bien! quelque danger qui pût résulter pour moi de mon silence, je me reposais sur votre loyauté du soin de ma justification. Mais, à cette heure que je vois votre bonheur menacé en même temps que le

mien, je n'hésite plus, et, quoi qu'il m'en doive coûter de dire la vérité, je vais vous mettre, une fois pour toutes, en garde contre cet homme, qui est à la fois mon ennemi et le vôtre.

La comtesse s'interrompit un moment, comme pour prendre des forces. Marcel, s'attendant à quelque révélation terrible, était en proie à une vive anxiété.

— Il faut que je vous aime bien, Marcel, reprit au bout d'un instant la comtesse en poussant un profond soupir, il faut que j'aie de votre caractère une haute opinion, pour vous faire un pareil aveu. Ce que vous a raconté Pascal est vrai.

Si inquiète que fût son imagination, le jeune homme ne s'était rien figuré de semblable. Cette parole inattendue le frappa d'un coup terrible. Il chancela, et serait tombé, si la comtesse ne l'eût soutenu.

— C'est vrai ! répéta-t-il avec découragement, quand, le premier étouffement passé,

il recouvra l'usage de sa voix. Vous avez été....

Il s'arrêta, n'osant, ne pouvant pas en dire davantage.

— Sa maîtresse; oui, dit Agathe, achevant résolument la phrase qu'il avait laissée interrompue.

Le jeune homme chercha à dégager son bras. Elle le retint, et ajouta rapidement:

— Mais je ne l'ai pas aimé.

— Vous ne l'avez pas aimé?

— Jamais.

— Comment se fait-il alors?....

Et Marcel s'arrêta de nouveau devant l'expression de sa pensée. Il y avait de certaines paroles qu'il ne pouvait se décider à prononcer; et d'ailleurs, pourquoi l'eût-il formulée, cette terrible question à laquelle il désirait bien, mais n'espérait point une réponse favorable?

La comtesse n'avait pas contemplé sans effroi la tempête qu'elle avait elle-même excitée dans l'âme de son amant. Elle vit

avec une joie orgueilleuse l'amour, un moment submergé, remonter peu à peu à la surface, et, dès lors certaine du triomphe, elle reprit avec plus de calme :

— Ce que Pascal vous a raconté est vrai, je vous le répète; mais il ne vous a pas tout raconté. Je lui ai appartenu, mais je ne me suis pas donnée à lui. Vous me demandez le mot de cette énigme; le voici. Appelé près de moi pour hâter la guérison d'une indisposition passagère, cet homme me fit prendre un narcotique qui me livra sans défense à la brutalité de ses désirs.

— Quelle infamie! s'écria Marcel avec violence.

— Contenez-vous, je vous en prie, répliqua la comtesse, ou vous allez attirer l'attention sur nous, et je ne pourrai pas achever ce que j'ai à vous dire.

— C'est que véritablement, reprit le jeune homme en tâchant de maîtriser les transports de son indignation, je n'aurais jamais imaginé qu'un homme pût commettre une

aussi abominable trahison, et cet homme-là encore!

— Si vous en doutez, interrogez-le, et vous verrez comment il vous répondra.

Cette proposition acheva de convaincre le jeune homme.

— Je n'en doute pas, répondit-il, puisque c'est vous qui le dites, Agathe; mais c'est horrible.

— Je n'ai pas besoin de vous dire combien j'ai souffert.

— Pauvre femme!

— J'ai failli mourir de désespoir et de honte.

— Ce n'était pas votre faute.

— Qu-importe? il y a certains crimes qui, par une déplorable fatalité, au lieu de retomber sur le coupable, pèsent tout entiers sur la victime. L'outrage que j'avais subi me mettait dans la dépendance de celui qui me l'avait infligé. A qui me plaindre? A mon père? c'était le tuer. A un étranger? c'était me déshonorer. A mon bourreau lui-

même? je n'avais rien à en espérer, et j'avais tout à en craindre si je l'irritais. Que ne pouvait faire sa haine après ce qu'avait fait son amour? Je fus obligée de dévorer en silence l'amertume de mon chagrin. Mais cette injure, que je ne pouvais ni effacer ni venger, je ne pouvais non plus ni l'oublier ni la pardonner. Je dissimulai, en attendant l'occasion de la délivrance. L'occasion vint. J'en profitai. Eus-je tort? Et la punition que reçut de moi mon persécuteur, dites, fut-elle proportionnée à son offense? Est-ce ma faute si la Providence l'a frappé si rudement d'un autre côté, et n'ai-je pas, de son propre aveu, fait plus pour lui qu'il ne méritait en secourant sa mère, en écoutant la voix de la pitié, quand j'aurais pu ne prêter l'oreille qu'à mon ressentiment?

Marcel ne répondit pas; mais l'agitation de ses traits et les mouvements précipités de son cœur, que la comtesse sentait battre avec violence, lui disaient assez quelle part il prenait à ses souffrances, quelle approba-

tion il donnait à sa conduite. Elle continua :

— Ce prêtre a été la cause de tous mes malheurs. C'est pour lui échapper que, sans prendre le temps de la réflexion, je me suis jetée dans les bras du premier homme qui s'est présenté pour m'épouser. Je ne veux ni ne peux dire de mal du comte; mais il n'y avait entre lui et moi aucune sympathie possible. Il n'avait à m'offrir, en échange d'un cœur ardent et tendre, que les restes refroidis d'un cœur usé. Le mariage ne fut pour lui qu'une de ces spéculations que la loi et l'usage autorisent. Il ne vit pas en moi une épouse, mais une dot. Quand j'eusse voulu l'aimer, je ne l'aurais pas pu. Il n'apportait aucun aliment à la flamme qui brûlait en moi, et les plus belles années de ma jeunesse se consumèrent dans la solitude du cœur. Je voyais s'éloigner et s'effacer chaque jour davantage cette image charmante d'une affection partagée, qui avait été l'espérance, qui n'était plus que le rêve de ma vie. Je vous rencontrai. Je

vous aimai. Ah ! si vous saviez, cher Marcel, de quels âpres regrets je fus dévorée en reconnaissant en vous l'idéal que je m'étais formé ! Je l'avais enfin trouvée, cette nature aimante, loyale, désintéressée, à laquelle j'aurais voulu demander le bonheur, sûre de l'obtenir. Mais il était trop tard. Je ne m'appartenais plus. J'avais signé ce pacte par lequel une femme renonce à la libre disposition d'elle-même. Un lien indissoluble m'attachait à un homme indifférent pour moi comme je l'étais pour lui, et m'empêchait de m'unir à celui qui possédait toutes mes sympathies. Vous aviez mon cœur, et je ne pouvais vous offrir ma main. Je pleurai en silence sur cet avenir de félicité mort en naissant. Jamais ma bouche ne vous eût révélé le secret d'un amour condamné. Je bornais au plaisir de vous voir l'ambition de ma tendresse, et, me consolant à moitié de mon infortune par l'espoir de votre bonheur, je me promettais de ne pas troubler la sérénité de

vos joies par l'inutile récit de mes douleurs. Le sort en disposa autrement. Une force secrète et souveraine, providence ou fatalité, je ne sais, nous poussa en même temps l'un vers l'autre, en dépit de tous les obstacles. Votre cœur devina le mien. Vous m'aimâtes, comme je vous aimais. Oh ! quelle joie ineffable inonda ma pauvre âme, qui se croyait vouée à un éternel isolement ! Ce fut comme un lever de soleil au milieu d'une nuit qui devait être sans fin. Mais voilà que cet homme, qui semble un démon acharné à ma perte, non content de tout le mal qu'il m'a déjà fait, après m'avoir privée du bonheur de m'offrir à vous dans toute ma pureté et dans toute mon indépendance, après m'avoir obligée de cacher dans l'ombre un amour que j'aurais été fière de montrer à la face du ciel, veut encore me priver de mon unique et suprême félicité. Doublement jaloux de nous voir, vous obtenir un amour qu'il n'a pas su mériter, moi faire éclater, sous votre bienfaisante

influence, la sève d'un cœur qu'il croyait desséché et déployer toutes les ressources de la vie là où il n'avait trouvé que la mort, il veut briser par tous les moyens l'avenir de cette affection mutuelle qui fait à la fois le désespoir de son envie et l'humiliation de son orgueil. Vous l'avez déjà surpris appelant au secours de sa haine le fanatisme et la calomnie. Aujourd'hui c'est la délation. Je connais le comte : il n'y a qu'une dénonciation en règle qui ait pu le tirer de son indifférence habituelle et lui faire quitter les plaisirs de l'homme à la mode pour les devoirs du mari. Il vient à nous plein de soupçons et armé de tous les pouvoirs de la société. Il ne faut pas que, de notre côté, nous restions désarmés devant les dangers qui nous menacent. Je n'ai nulle envie de rendre le mal pour le mal. La vengeance n'est pas dans mon caractère. Je ne veux rien donner de mon âme à la haine : j'aime mieux la consacrer tout entière à l'amour. Raison de plus pour bien garder notre affec-

tion. Ne faisons que nous défendre, mais défendons-nous vaillamment. Opposons la prudence à la ruse et la patience à l'opiniâtreté, et nous finirons par triompher. Répondez-moi, Marcel : voulez-vous me seconder de toutes vos forces dans la lutte que je vais soutenir pour notre bonheur à tous deux?

— Disposez de mon existence, Agathe, dit le jeune homme avec enthousiasme, elle vous appartient.

— Je connais votre dévouement, et j'y compte. Mais votre confiance, me la donnez-vous aussi tout entière, sans réserve et sans arrière-pensée?

— Je ne saurais vous la donner, pas plus que je ne me la donne à moi-même. Je sens que votre pensée s'est substituée à la mienne et que c'est vous qui vivez en moi.

— Ainsi, vous suivez mes conseils?

— Comme mon propre instinct.

— Et quand je croirai nécessaire de vous demander, ou, si vous le voulez, de vous

commander quelque chose, vous m'obéirez?

— Aveuglément.

— C'est bien. Maintenant je réponds de tout. Soyez tranquille.

— Je le suis. Levez les yeux au ciel, Agathe, et vous y trouverez l'emblème de l'affection qui nous unit. La lune s'avance au milieu du libre espace, poussée, comme un navire d'argent, par le souffle mystérieux de la Providence, et entraînant après elle les flots amoureux de l'Océan qui la suit, sans lui demander où elle va. Ainsi vous marchez enchaînant à vos pas tous les mouvements de mon âme.

— Cher enfant! dit la comtesse en serrant contre son sein le bras du jeune homme et en levant vers lui un regard humide de larmes.

Ils se promenèrent quelque temps en silence, suivant des yeux sur le gazon la marche oblique de leurs deux ombres réunies en une seule.

— Pourquoi faut-il que nous mettions nous-mêmes un terme à cette douce ivresse! reprit la comtesse. Mais la prudence l'ordonne. Il y a déjà trop long-temps que nous sommes ensemble.

— Déjà! répéta Marcel d'un ton de reproche.

— Vous m'aviez promis la patience.

Marcel se tut. Elle continua :

— Il faut ajourner notre bonheur pour l'assurer. Nous allons nous laisser rejoindre, et nous ne nous parlerons plus tête à tête jusqu'au départ du comte, qui ne peut, du reste, tarder beaucoup, si nous gouvernons bien notre conduite. Dans le cas où un entretien deviendrait nécessaire, laissez-moi le soin de l'amener. En attendant, voici ce que nous avons à faire, et c'est bien simple : prendre vis-à-vis l'un de l'autre l'attitude de l'amitié, et déranger le moins possible nos habitudes. Vous viendrez me voir tous les jours à la même heure, à une heure où vous serez à peu près sûr de ren-

contrer mon mari au château : le matin, par exemple, après le déjeuner. Nous l'habituerons de la sorte à regarder vos visites comme de simples relations de voisinage, comme la distraction de vos journées. Il me donnera probablement devant vous de grands témoignages de tendresse pour éveiller votre jalousie. Ne tombez pas dans le piége. Je vous ai dit ce qu'il fallait penser de ses belles démonstrations; voyez-les avec la plus complète indifférence, et vous les ferez cesser. Si mon mari cherche l'occasion de se trouver seul avec vous, s'il vous propose des promenades, des parties de chasse ou de pêche, que sais-je! prêtez-vous de bonne grâce à ses désirs. S'il vous parle de moi, quoi qu'il dise, laissez-le dire, sans l'approuver ni le contrarier. Il faut faire le vide autour de lui; il se lassera bientôt de s'y agiter. Il n'aime pas la campagne, et la quittera dès qu'il croira n'avoir plus rien à y faire. Dès qu'il aura repris confiance, il redeviendra indifférent et nous rendra no-

tre liberté pour retrouver la sienne. Vous m'entendez bien?

— Oui.

— A propos, vous avez commis ce soir une faute qu'il ne faut plus commettre.

— Laquelle?

— Il a fait la cour à votre cousine pour vous éprouver. Il fallait lui rendre la monnaie de sa pièce, et faire le jaloux. A l'avenir n'y manquez pas.

— Oh! je ne pourrai jamais, dit vivement Marcel. Mentir à ma conscience et tromper cette pauvre Eugénie! oh! je vous en supplie, Agathe, ne me demandez pas cela!

— Si cela vous est trop pénible, n'en parlons plus; mais, pour le reste, vous me promettez de le faire?

— Je vous le promets, quoique...

— Pas de réserve. Promettez.

— Je vous le promets, dit le jeune homme en poussant un soupir qui prouvait

que sa droiture ne se rendait pas sans combat.

— Bien. Maintenant ralentissons le pas et causons de la pluie et du beau temps.

Quelques instants après la comtesse reprenait le bras du commandant et se mêlait activement à la conversation générale. Quant à Marcel, il suivait machinalement la promenade en faisant semblant d'écouter.

Neuf heures sonnèrent à l'horloge de l'église, et l'on se sépara pour regagner chacun sa demeure.

V.

Souffrir, c'est savoir, a dit un grand poète. On peut dire aussi, et plus justement encore : Savoir, c'est souffrir. La science ne s'achète qu'au prix du bonheur. Rien de plus douloureux que la première initiation aux mystères de la vie, lorsque, semblable au héros antique qu'une fatalité invincible conduisait aux enfers, on quitte le champ fleuri des illusions pour descendre dans les arides régions de la réalité.

Marcel resta long-temps sans pouvoir s'endormir, tant sa préoccupation était vive.

Le monde venait de se révéler à lui sous un jour tout nouveau. Ces passions féroces, ces intérêts avides, ces calculs honteux, ces perfidies mesquines, dont il n'avait jamais soupçonné l'existence et auxquels il se trouvait tout à coup mêlé, le jetaient dans un étonnement plein d'épouvante. Comme le chasseur imprudent qui voit se dresser sous ses pas toute une famille de serpents, il regardait avec un effroi mêlé de dégoût ces fantômes hideux de la perversité humaine qui projetaient pour la première fois leur ombre sinistre sur le rideau sans tache de son imagination. Il se demandait par moments s'il ne rêvait pas tout éveillé, et si ces spectres horribles n'étaient pas les hallucinations d'un cerveau en délire. Il avait besoin de se rappeler les circonstances de la journée pour croire à la vérité de ses souvenirs, et il n'en était que plus triste en reconnaissant qu'il ne s'était pas trompé.

Pris pour juge dans une cause où s'agi-

tait la question de son propre bonheur, il avait entendu son ami et sa maîtresse se jeter mutuellement les plus terribles accusations, et ne pouvait absoudre l'un sans accuser l'autre. En vain il tentait d'échapper aux conséquences de ce cruel dilemme; en vain il se débattait contre la douloureuse nécessité de prononcer un verdict dont il devait être, en tout cas, la première victime. Enfermé dans un cercle vicieux, il fallait, malgré ses efforts, qu'il en revînt toujours au même point, et qu'il se décidât à sacrifier une de ses croyances, une de ses affections à l'autre, et à couper, pour ainsi dire, son cœur en deux, afin d'en sauver la moitié.

Ni les vertus ni les bienfaits de l'abbé Pascal ne pouvaient lutter long-temps contre l'ascendant magique d'Agathe. La réflexion confirma l'arrêt du premier mouvement, et l'amitié fut immolée à l'amour.

Marcel se détermina, non sans d'amers regrets, à considérer le curé comme un

ennemi acharné et déloyal de son bonheur, et résolut, en conséquence, de rompre avec lui toute relation.

La comtesse avait réussi au gré de ses vœux ; elle avait assuré sa conquête en écartant le seul adversaire qui eût pu la lui disputer sérieusement, et elle n'avait plus à la défendre que contre son mari qu'elle croyait peu redoutable. Elle n'avait pas eu de peine à le rendre suspect à Marcel, qu'une antipathie instinctive prévenait défavorablement. Le comte, condamné, sans nulle forme de procès, dans l'opinion du jeune homme, demeura à tout jamais atteint et convaincu d'égoïsme, de tyrannie et de tous les vices et défauts qui constituent, au dire des célibataires et des femmes, l'apanage des maris.

Mais il n'était pas homme à se tenir pour vaincu sans combat.

A l'inutilité de sa première tentative pour rendre Marcel jaloux d'Eugénie, il avait tout de suite reconnu qu'il n'y avait rien à

faire de ce côté. Il ne tarda pas non plus à se convaincre de l'impossibilité du ridicule. Beau, sensé, simple en toutes choses et parfaitement modeste, le jeune Breton n'offrait aucune prise à la raillerie.

Il ne restait donc plus au comte qu'une ressource, c'était de brouiller les deux amoureux, en poussant l'un à la défiance, l'autre à l'inconstance : il y travailla avec ardeur.

A ses intérêts d'honneur et d'argent se joignait un intérêt d'amour-propre. Il se passionnait en artiste pour son œuvre. Il trouvait piquant de jouer auprès de sa femme le rôle d'homme à bonnes fortunes et de la rendre infidèle à l'amour au profit du mariage. Il lui semblait glorieux pour la cause conjugale, dont il se faisait le champion, qu'un mari battît un amant sur son propre terrain avec ses propres armes.

Ce n'était pas tout. Vivant avec la comtesse dans un tête-à-tête presque perpétuel, il concentra forcément sur elle son atten-

tion, ordinairement éparpillée sur les mille accidents de la vie parisienne, et fut obligé de s'avouer qu'elle était charmante et presqu'en tout point supérieure aux femmes pour lesquelles il l'avait si long-temps négligée. L'examen avait ramené l'admiration, l'admiration ramena l'amour.

Cet amour, à la vérité, tenait plus de la fantaisie que de la passion, et ne promettait pas longue durée. Mais, pour être éphémère, il n'en était pas moins ardent : aiguillonné par l'attrait de la résistance et le désir du triomphe, il suppléait momentanément par l'irritation à l'absence de la force.

Le comte mettait donc de jour en jour plus de bonne foi dans ses protestations et de vivacité dans ses poursuites, sans rien perdre cependant de son empire sur lui-même et de son habileté. C'est un phénomène plus fréquent qu'on n'imagine que cette réunion bizarre de l'exaltation et du sang-froid dans le même individu.

La comtesse, quoiqu'elle n'eût aucune

velléité de répondre à ce retour d'affection, n'y restait pas insensible. La vue de son mari repentant et repoussé chatouillait agréablement sa vanité; elle s'amusait d'entendre soupirer inutilement celui qui s'était autrefois ri de ses larmes, et savourait à longs traits ce plaisir, toujours si doux pour les femmes, de rendre dédain pour dédain. Elle profitait sans pitié de ses avantages et retournait le comte de toutes les manières afin de le tourmenter, tantôt feignant de ne pas croire aux témoignages de sa tendresse, tantôt lui accordant le bénéfice de la sincérité pour lui rendre plus pénible le refus de toute espérance, et redoublant de coquetterie à mesure qu'elle augmentait de rigueur. Et, quand il se plaignait de sa dureté :

— Allons! allons! répondait-elle en riant, du courage, Arthur! Pleurez un peu, je vous en prie; les larmes font partie de votre rôle; pleurez, et vous serez parfait.

Ou bien, le prenant au sérieux :

— Je vous ai averti que je me moquerais de vous, si vous faisiez la sottise de me raimer. De quoi vous plaignez-vous donc?

Elle ne laissait pas que de s'inquiéter parfois du résultat de cette petite guerre amoureuse. Il était à craindre que son mari ne s'entêtât dans son entreprise et ne voulût plus s'éloigner. Mais le souvenir de sa légèreté habituelle faisait espérer à la comtesse qu'il ne tarderait pas à se lasser de l'inutilité de ses efforts et qu'il irait à Paris chercher une consolation dans des plaisirs plus faciles.

Cependant le comte ne se décourageait pas et poursuivait avec persévérance sa double tentative.

Chaque matin Marcel, surmontant ses répugnances pour se conformer aux instructions d'Agathe, venait faire une visite au château, où il était reçu avec une familiarité tout amicale. Chaque matin aussi le comte, sous le prétexte d'apprendre à con-

naître le pays, lui proposait une promenade à laquelle un regard de la comtesse l'obligeait de consentir.

Arthur trouvait doublement son compte aux longues pérégrinations qu'il faisait subir à son rival, le tenant d'abord éloigné de sa femme pour la plus grande partie de la journée, pouvant ensuite travailler à son aise à le démoraliser.

Il trouvait facilement moyen d'amener la conversation sur les femmes, et, une fois ce chapitre entamé, il ne tarissait plus, les accusant d'inconstance, de fausseté, de coquetterie, de faiblesse, et racontant, en preuve de ses assertions, cent histoires plus ou moins vraies, mais toutes plus scandaleuses, plus singulières, plus fâcheuses les unes que les autres pour l'honneur de la plus belle moitié du genre humain.

— Vous êtes bien heureux, disait-il souvent à Marcel, votre cousine est une fille accomplie qui réunit à tous les dons de la beauté toutes les qualités du cœur. Élevée

dans la solitude, nourrie des plus pures idées de la morale chrétienne, formée par les saints exemples de sa mère, elle a échappé à cette contagion de vices, à cette dépravation épidémique qui flétrit presque tout le reste de son sexe. Une femme pareille, c'est un quine à la loterie. Vous êtes né sous une étoile favorable. En épousant votre cousine, vous vous assurez une compagne aimante, dévouée, sincère. Une femme sincère! si vous aviez vécu comme moi, vous sauriez que c'est là un rare trésor. Un merle blanc est plus facile à trouver. Vous ne pouvez pas vous figurer, mon cher ami, jusqu'à quel point ces charmantes et odieuses créatures, qui font à la fois notre bonheur et notre tourment, poussent la duplicité. Ne pas tromper, pour elles, c'est ne pas vivre. Le mensonge n'est point une nécessité qu'elles subissent, c'est un plaisir qu'elles cherchent, un appétit qu'elles satisfont. Elles s'y exercent dès leur jeune âge, comme un soldat aux armes, comme

un chien à la chasse. Elles en ont fait un art dont elles se communiquent les secrets les unes aux autres, une science hiéroglyphique dont elles se transmettent soigneusement les traditions. Elles le pratiquent d'un bout de leur existence à l'autre, commençant par leurs parents, continuant par leurs maris, finissant par leurs enfants. Et quand je dis finir, je ne répondrais pas qu'elles n'en content pas après leur mort au Père éternel lui-même. Ève, notre mère commune, n'a-t-elle pas, dans le temps, voulu duper le bon Dieu? Si elle n'y a pas réussi, ce n'est pas sa faute, et elle ne s'est pas le moins du monde inquiétée des mauvaises affaires qu'elle nous mettait sur les bras. Car, pourvu que les femmes viennent à bout de réaliser leurs fantaisies, peu leur importent les moyens et les conséquences. Elles n'ont souci ni de la dignité ni même de la vie des hommes. Elles feront battre des montagnes pour s'amuser. Il est vrai que, si un malheur arrive, elles verseront

des torrents de larmes et feront une magnifique exhibition de désespoir. Mais laissez faire; l'orage passera vite; le premier rayon de soleil en séchera les traces, et, bientôt consolées, elles retourneront à leurs occupations naturelles, cherchant pâture, l'une à sa curiosité, l'autre à son libertinage, celle-ci à sa vanité, celle-là à la trinité de ces passions réunies. Rien n'étonne leur audace, rien n'embarrasse leur dextérité. Elles mènent à grand'guides une intrigue double, triple, quadruple même, comme un habile cocher mène une calèche à quatre chevaux. Il y a surtout un point où elles excellent, et que j'appelle le jeu de bascule. Une femme a d'un côté un mari, de l'autre un amant, qui se voient, se surveillent et se jalousent sans cesse l'un l'autre. Eh bien! par des prodiges d'art, par des chefs-d'œuvre de diplomatie, elle vient presque toujours à bout de les calmer et de les contenter tous les deux. Au mari, elle fait accroire que l'amant est un soupi-

rant malheureux dont elle amuse ses innocents loisirs, ou, mieux encore, une victime, un *patito*, comme disent si bien les Italiens, qu'elle sacrifie perpétuellement sur l'autel de la vanité conjugale, un esclave qu'elle enchaîne au char du triomphateur; à l'amant, que le mari est un simple associé pour le commerce de la vie, le prête-nom de la raison sociale, un porte-bât auquel elle impose toutes les charges de la conjugalité, sans lui en laisser aucun des bénéfices. Et le mari et l'amant, tous deux dupés l'un pour l'autre, mangent tour à tour à la même table, chacun s'en croyant le seul convive et riant de la bonhomie son rival soi-disant famélique. — Ce que je vous en dis, mon cher monsieur Marcel, n'a au reste d'autre but que de vous faire mieux apprécier le bonheur qui vous est réservé. Car, pour ma part, je n'en veux pas du tout aux femmes de leur malice. Ce n'est pas à elles qu'il faut s'en prendre. La moitié de la faute en est à Dieu, qui n'a donné à leur faiblesse

d'autre arme que la ruse; l'autre, à la société, qui, en les condamnant à la servitude, leur en a, par une conséquence inévitable, imposé les vices. D'ailleurs, j'ai personnellement plus à m'en louer qu'à m'en plaindre, et, si j'attrape de temps en temps quelque horion de leurs jolies mains, je n'ai que ce que je mérite. Pourquoi me fourrer dans la bagarre, quand je pourrais vivre parfaitement heureux chez moi? Mes maîtresses n'ont-elles pas raison de me punir d'abandonner ma femme, et mes mésaventures ne sont-elles pas une juste punition de mes infidélités? Agathe est charmante, je crois pouvoir le dire sans fatuité de mari; elle m'aime beaucoup, plus assurément que je n'en suis digne; elle fait tout ce qu'elle peut pour me ramener près d'elle quand je m'éloigne, et pour m'y retenir quand je reviens. Je vous le demande, en conscience, que puis-je désirer de plus?

Tous les systèmes de philosophie ont

leurs erreurs ; tous les plans de conduite ont leurs défauts.

La comtesse n'avait pas pensé au danger qu'il y avait à mettre si fréquemment Marcel en contact avec son mari. Celui-ci arrivait peu à peu à exercer sur l'esprit de son rival une funeste influence. Le candide jeune homme se laissait également troubler par ces théories sceptiques et ces affirmations audacieuses. Chacune des paroles qu'il entendait éveillait un doute ou une inquiétude. Trop inexpérimenté pour pouvoir pénétrer les intentions du comte, il se laissait prendre à son air d'insouciance désintéressée, et prêtait à ses discours plus de créance qu'il ne l'eût voulu.

Il avait beau suspecter la bonne foi et repousser l'intervention de l'abbé Pascal, il n'en gardait pas moins au fond du cœur le souvenir de ses avertissements. Il était douloureusement frappé de la singulière concordance qui existait entre les confiden-

ces libertines de l'homme du monde et les austères révélations du prêtre.

Ce n'était pas, il est vrai, sur Agathe que le comte faisait, comme le curé, tomber ses accusations de perfidie ; mais les convenances ne lui défendaient-elles pas d'exprimer librement sa pensée, si elle était injurieuse pour sa femme? Ne pouvait-il pas d'ailleurs être dupe d'une de ces manœuvres frauduleuses qu'il disait si communes? La parabole de la paille et de la poutre ne lui était-elle pas applicable aussi bien qu'à tant d'autres?

Marcel ne pouvait donc, en dépit de ses efforts, se défendre d'un commencement de méfiance. En vain son enthousiasme d'amoureux se révoltait-il contre la supposition d'une perfidie ; le raisonnement aidait la jalousie à pénétrer dans son cœur.

Le comte, de son côté, commettait une imprudence qui pouvait lui devenir fatale. On voit le monde par sa fenêtre, et l'on juge les autres d'après soi. Initié dès l'âge

le plus tendre aux mystères de la débauche, Arthur ne pouvait croire à la parfaite innocence d'un garçon de vingt ans. Il parlait donc au jeune Breton comme il eût parlé à un Parisien du même âge, le supposant instruit de tout ce qu'il ignorait. Moitié par étonnement, et, il faut le dire, moitié par curiosité, Marcel le laissait aller et arrivait à sa suite, non pas précisement à connaître, mais du moins à soupçonner des choses dont il ne s'était pas douté jusque-là. Le voile flottant de la virginité se soulevait peu à peu devant ses yeux, et lui laissait entrevoir dans l'amour un autre bonheur que l'union de deux âmes sympathiques. Des lueurs, douteuses encore, mais éblouissantes pour des regards inaccoutumés, descendaient dans le chaos de son imagination et commençaient à donner une forme plus arrêtée aux fantômes indécis de ses songes. Sa pensée s'élançait avec une ivresse furieuse dans le domaine du possible, et, à force de le parcourir en tout sens, parve-

nait quelquefois, dans sa course désordonnée, à effleurer la réalité.

Il ne pouvait résister long-temps à l'obsession de son cœur qui lui demandait la vérité à grands cris. Était-il uniquement aimé, et quel était le dernier mot de l'amour? Il lui fallait à tout prix une réponse à ces deux questions, et il résolut de l'obtenir.

Le comte et la comtesse avaient également manqué le but en le dépassant; l'une avait exposé son amant à la méfiance, l'autre avait poussé son rival à l'audace.

Surexcitées par ce concours de circonstances irritantes, les passions du jeune homme se développaient avec la même rapidité qu'une plante enfermée dans une serre chaude.

VI.

Le mois d'août touchait à ses derniers jours.

C'est le temps où l'été, près de s'enfuir, vide sur la terre son trésor de magnificences. Les arbres revêtent leur plus riche verdure; l'air exhale ses plus molles haleines; les oiseaux font vibrer dans leurs chansons d'adieu leurs inspirations les plus sonores; la nature, comme une amante passionnée au déclin de la nuit, concentre dans une extase suprême le reste de ses forces.

Une soirée paisible succédait à une journée orageuse. L'atmosphère était humide et tiède. Le vent du sud, après avoir balayé les vapeurs qui voilaient la limpidité du ciel, venait de s'endormir. Une dernière bande de nuages se balançait seule à l'extrémité de l'horizon ; et les pâles éclairs sillonnant silencieusement ses flancs sombres semblaient la dernière protestation de la tempête expirante. Vénus, se dégageant de la brume, éclipsait de ses rayons la morne splendeur des étoiles assoupies dans les profondeurs de l'espace.

Agathe et Marcel, accoudés ensemble à une fenêtre du salon, regardaient la baie. La brise leur apportait en même temps le parfum des foins coupés et les roulades langoureuses des merles. Ils savouraient par tous les sens à la fois les enivrements de cette nuit délicieuse ; accablés sous le poids de leurs impressions, énervés par une ineffable plénitude de bien-être, ils n'échangeaient pas une parole.

A l'autre bout du salon, le comte, étendu sur une ottomane, fumait paisiblement un cigare. De temps en temps il jetait un coup d'œil du côté de la fenêtre, puis se remettait à suivre d'un regard indifférent les formes changeantes de ses bouffées de tabac.

Quand il eut fini son cigare, il se leva et se dirigea vers la fenêtre. Grâce au tapis qui amortissait le bruit de ses pas, il put s'approcher sans être entendu. Arrivé près d'Agathe, il lui passa le bras autour de la taille. A peine l'eut-il touchée qu'elle sauta en poussant un petit cri, comme si elle eût été atteinte par une étincelle électrique. Marcel se retourna en même temps, en lançant au comte un regard de colère. Celui-ci ne sembla pas y faire attention, et, fixant ses yeux sur ceux de sa femme, lui dit, d'un air étonné :

— Qu'y a-t-il donc, ma chère? Vous ai-je fait mal ?

— Non, répondit-elle d'une voix mal as-

surée, ce n'est rien. L'orage m'a rendue un peu nerveuse. Voilà tout.

— Ah ! vous êtes nerveuse, ce soir ! reprit le comte ; si je l'avais su, je ne me serais pas permis de vous surprendre de la sorte. Je vous demande pardon. Je ne recommencerai pas.

Et, s'en retournant comme il était venu, il alluma un nouveau cigare et se recoucha sur l'ottomane.

Après un silence, Marcel se frappa tout à coup le front avec violence, en murmurant des mots inarticulés. La comtesse tourna vers lui un regard inquiet et lui dit à voix basse :

— Qu'avez-vous ?

— C'est odieux !

— Quoi donc ?

— Je ne puis supporter plus long-temps les libertés que cet homme prend avec vous.

— Mon mari ? Mais il n'a fait que poser par hasard la main sur ma ceinture.

— Et cependant vous avez tressailli.

— J'ai cru que c'était vous qui me touchiez.

— Vraiment? dit le jeune homme avec émotion.

La comtesse haussa les épaules sans lui répondre. Il la considéra quelque temps d'un air agité; puis détourna la tête et dit d'une voix tremblante :

— Agathe, vous m'aimez, n'est-ce pas?

— En doutez-vous ?

— Non, mais je veux savoir si vous...

Il s'arrêta. Il y a certaines paroles qu'à certain âge on n'ose pas prononcer.

— Que voulez-vous dire? fit la comtesse en fixant sur lui un regard scrutateur.

Au lieu de répondre à la question d'Agathe en achevant la phrase qu'il avait commencée, il reprit en faisant un terrible effort sur lui-même :

— Serez-vous seule cette nuit?

— Oui, comme toujours. Pourquoi me demandez-vous cela?

Il n'osa pas répondre. Une minute s'écoula pendant laquelle il lui sembla que son cœur allait se briser.

Le bruit de la pendule qui sonnait vint le tirer de son angoisse silencieuse.

— Onze heures ! s'écria-t-il quand le marteau se fut arrêté sur le timbre, déjà onze heures ! Il faut que je me retire. Bonsoir, madame.

Il s'éloigna précipitamment de la fenêtre et se dirigea vers la porte.

— Est-ce que vous vous en allez, monsieur Marcel ? dit Arthur en se levant.

— Oui, monsieur le comte. Bonsoir.

— Attendez un moment, je vous prie, que je vous reconduise.

— Merci, c'est inutile, je connais le chemin.

— Je le sais ; mais je ne serai pas fâché de faire quelques pas au grand air avant de me coucher.

Le comte n'avait pas entendu un mot de la conversation qui venait d'avoir lieu ; mais

il en soupçonnait l'objet, et il n'était pas fâché de s'assurer que Marcel quittait véritablement le château. La comtesse, quoiqu'elle ne crût pas son mari aussi bien informé qu'il l'était, voulut cependant, par un de ces excès de prudence familiers aux femmes du monde, être de la partie, afin d'empêcher toute occasion de conflit; mais, pour n'exciter ni colère d'un côté ni soupçon de l'autre, elle ne donna le bras à personne.

On marcha de compagnie, sans autre lumière que la douteuse clarté des étoiles, jusqu'à l'endroit où commence le sentier qui descend vers la baie. Arrivé là, Marcel s'arrêta, et dit :

— Il faut nous séparer ici, monsieur le comte. Je m'en retourne en bateau, et madame ne pourrait, sans danger, s'aventurer sur cette pente que la pluie a rendue glissante. Bonsoir.

Et il se mit à descendre rapidement le sentier, sans attendre la réponse de ses deux

compagnons, qui, après lui avoir rendu de loin son bonsoir, reprirent la route du château.

Arrivé sur le bord de la baie, au lieu de gagner l'endroit où était attaché son bateau, il tourna sur la droite et se mit à courir dans la direction de la mer. Il atteignit en quelques minutes les rochers qui, montant de la grève à la lande, forment au château une base naturelle, et, s'y élançant aussitôt, les gravit avec l'audace et l'agilité d'une chèvre. Parvenu au pied du mur, il ne s'y arrêta que le temps nécessaire pour y trouver un premier point d'appui, et entreprit, sans hésiter, la périlleuse escalade. Le château était posé à pic au-dessus des rochers, et l'aventureux jeune homme, si le pied ou la main lui eût manqué, se serait tué roide. Mais l'habitude des ascensions périlleuses lui avait donné le sang-froid d'un matelot et l'aplomb d'un montagnard.

D'ailleurs la passion est une ivresse, et le dieu des buveurs protége aussi les amants.

Retardé, malgré tout son courage, par la terrible attraction du précipice, trompé par l'illusion des ténèbres, sentant à chaque instant crouler la pierre à laquelle il commençait à se suspendre, glissant et se rattrapant à quelque invisible aspérité, gagnant et perdant tour à tour du terrain, toujours près de périr et se sauvant toujours, Marcel mit plus de temps à franchir les vingt pieds qui séparaient du sol la chambre d'Agathe, qu'il ne lui en avait fallu pour venir du bas du sentier au sommet des rochers.

Enfin, après d'incroyables efforts, il réussit à se cramponner au rebord de la fenêtre, et, s'élevant à la force des poignets, il sauta dans la chambre.

Mais il ne se trouva pas plutôt à l'abri des dangers matériels qu'il avait bravés avec une si insouciante témérité, que la peur le prit. Arrivé au but de son entreprise, il fut épouvanté de son audace.

Que dirait la comtesse en le voyant? que dirait-il lui-même pour justifier son étrange

démarche? quelle raison donner à cette rentrée clandestine? que venait-il chercher? que venait-il faire? Il eût été bien embarrassé de l'expliquer à autrui, ne le sachant pas lui-même au juste. Et, si le comte le surprenait, quel scandale! Ne s'exposait-il pas, pour courir à la poursuite d'un bien inconnu, à perdre l'affection et jusqu'à l'estime de celle qu'il aimait? et ne pouvait-il pas payer de son bonheur la recherche d'un plaisir peut-être imaginaire?

Il se repentait déjà d'être venu, et se reprochait amèrement sa folie. Bientôt même, cédant à ses regrets et à ses terreurs, il prit le parti de s'en retourner. Impossible de gagner la porte du château sans rencontrer presqu'à coup sûr le comte et la comtesse, qui devaient être de retour. Il ne lui restait donc d'autre issue que la fenêtre. Il se détermina, au risque de sa vie, à sortir comme il était entré.

Il avait déjà le pied sur le bord de la margelle, quand il entendit marcher dans le

salon. Il était trop tard pour fuir. Il se jeta dans un cabinet sans issue, qui attenait à la chambre, en tirant précipitamment après lui la porte, qui resta entrebâillée. Avant qu'il eût eu le temps de se retourner pour la fermer, la comtesse entra, suivie de son mari.

Comme celui-ci allait s'asseoir :

— Ne vous donnez pas la peine de vous installer, lui dit-elle d'un air railleur ; je serais, à mon grand regret, obligée de vous déranger. Je vais me coucher.

— Eh bien ! répondit-il, qu'est-ce que cela fait ?

— Cela fait qu'il faut vous en aller.

— Vous ne voulez pas vous déshabiller devant moi ?

— Certainement non.

— Ce ne serait pourtant pas la première fois.

— Ce serait la première fois depuis que nous ne nous aimons plus.

— Ne pourrions-nous reprendre nos anciennes habitudes ?

— Pas avant que nous ayons repris nos anciens sentiments.

— Pour ma part c'est déjà fait.

— Mais pas encore pour la mienne.

— Cela se fera-t-il encore beaucoup attendre ?

— Assez probablement pour lasser votre patience.

— Ne sauriez-vous abréger la durée de mes épreuves ?

— Cela ne dépend pas de moi.

— De qui donc ?

— De vous.

— Je vous aime. Que puis-je faire de plus ?

— Me plaire.

— Que faut-il pour y parvenir ?

— Oh ! bien des choses.

— Par où dois-je commencer ?

— Par la retraite. Bonne nuit.

Ce disant, la comtesse poussa doucement

son mari vers la porte. Il se laissa faire ; mais, au moment de sortir, il se retourna et dit :

— Voulez-vous au moins me permettre de vous embrasser ?

— A quoi bon ?

— Vous refusez ?

— Net.

Le comte sortit, en poussant un profond soupir. La comtesse referma la porte sur lui, et mit le verrou.

Grâce à l'interstice de la porte et de la boiserie, Marcel entendait et voyait presque tout ce qui se passait dans la chambre.

Il était resté, pendant la courte visite du comte, en proie aux plus vives appréhensions. Quand il se trouva enfermé seul avec Agathe, son inquiétude, en changeant de nature, ne diminua pas d'intensité. Il était décidé à ne point passer la nuit confiné dans sa cachette, et cependant il n'osait se montrer.

On est toujours ingénieux à retarder les

crises qu'on redoute. Marcel trouva cent prétextes pour attendre. Le comte pouvait revenir pour une raison, la femme de chambre pour une autre. Personne n'était encore couché, et quelqu'un se trouverait probablement à portée d'entendre la conversation qui ne pouvait manquer de s'engager vivement au moment de son apparition.

Ces considérations, qui servaient à masquer la peur du jeune homme, le firent tenir coi jusqu'à nouvel ordre.

Il n'aurait certes pas hésité de la sorte s'il eût pu deviner ce qui se passait dans l'âme d'Agathe. Quelqu'énigmatiques qu'eussent été les paroles de Marcel, elle en avait deviné le vrai sens et pris ses questions pour une demande de rendez-vous. Elle n'avait renvoyé son mari si promptement que pour être libre de recevoir son amant. Egalement effrayée et enchantée de son audace, elle frémissait à la fois de crainte et d'impatience en l'attendant. Que d'imprudence, mais aussi que d'amour dans la ré-

solution extrême qu'il avait prise ! Elle calculait toute l'étendue du danger auquel il les exposait tous deux, elle et lui ; mais son imagination aventureuse trouvait, dans l'étendue même de ce danger, une source d'émotions plus vives et comme un âpre assaisonnement aux joies de l'amour.

Elle se demandait, il est vrai, comment Marcel espérait venir à bout de son dessein, et ne pouvait se figurer quels moyens il mettrait en œuvre. Le comte avait, en rentrant, fermé à double tour la seule porte qui communiquât avec le dehors, et mis la clef dans sa poche. On ne pouvait donc plus pénétrer dans l'appartement que par escalade. Mais, quelque bonne opinion qu'elle eût du courage et de l'adresse de Marcel, elle ne supposait pas qu'il pût tenter et surtout accomplir une entreprisse aussi périlleuse.

Cependant, comme son caractère exalté avait foi dans l'héroïsme de l'amour, et son esprit turbulent dans l'indulgence du ha-

sard, elle garda une vague espérance et prit ses précautions pour ne pas faire, en tout cas, manquer le rendez-vous par sa faute. Elle alla ouvrir les croisées du salon, et, en revenant, ne ferma la porte de sa chambre qu'au loquet, sans remettre le verrou. Elle s'accouda sur sa fenêtre, tendant l'oreille et promenant de tous côtés des regards attentifs. Au bout de dix minutes, n'entendant et ne voyant rien, elle poussa la fenêtre sans la fermer, tira le rideau pour se mettre à l'abri de l'air humide de la nuit, gagna son lit, se coucha et souffla sa bougie.

L'obscurité rendit un peu de courage à Marcel. Ce moment était d'ailleurs celui qu'il s'était fixé comme terme de ses incertitudes. S'il n'osait pas maintenant sortir de sa retraite, il n'y avait plus de raison pour qu'il n'y restât pas toute la nuit ; il prit donc son grand courage et résolut d'aller sans plus de retard s'agenouiller au chevet d'Agathe pour lui demander pardon de son audace.

Quant à demander davantage, il n'y songeait plus.

Hasardant à grand'peine dans l'ombre un pas timide, Marcel commença donc à s'avancer vers la porte du cabinet. Mais, au moment de la pousser, il s'arrêta. Il venait d'entendre un léger bruit. C'était la porte du salon qui s'ouvrait et se refermait doucement. Au même instant un homme traversa la chambre à pas de loup. A sa grande taille, Marcel reconnut le comte. Il fut saisi d'un accès de désespoir. Son cœur se serra, son sang afflua tumultueusement à sa tête; il perdit connaissance.

Quand il revint à lui, les premières lueurs du jour, pénétrant à travers les rideaux que soulevait le vent du matin, répandaient dans la chambre une clarté blafarde.

Il était étendu par terre, la face plongée dans le sang. Il releva péniblement sa tête appesantie, et, en y portant la main, toucha une large blessure. Il s'était, en tom-

bant, fendu le front sur le marbre d'une commode.

Il resta quelque temps sans pouvoir rassembler ses souvenirs, ne comprenant rien à sa situation. Mais tout à coup la mémoire lui revint. Il se leva d'un bond, en poussant un cri de rage, et s'élança vers la porte pour s'enfuir.

Réveillée par le bruit, la comtesse courut au cabinet et se trouva face à face avec Marcel au moment où il en sortait. A l'aspect du jeune homme pâle et sanglant, elle recula avec épouvante. Lui, de son côté, s'arrêta en jetant sur elle un regard impossible à dépeindre, un regard où il y avait à la fois de l'amour, de la haine, de la douleur, de la colère et du mépris.

— Vous êtes donc seule maintenant? lui dit-il.

— Vous étiez là! s'écria-t-elle en se frappant la tête de la main. Ah! si je l'avais su!

Il ne répondit pas et s'avança vers la

porte du salon. Elle courut après lui, et lui saisissant le bras de ses deux mains :

— Marcel, écoutez-moi ! lui dit-elle d'un ton suppliant.

— Ne me touchez pas, madame ! répondit-il d'une voix irritée.

Et, se dégageant en même temps avec un geste de dégoût, il sortit de la chambre.

N'ayant pas trouvé de clef à la serrure de la porte d'entrée, il sauta par une fenêtre qui donnait sur le préau, et se mit à courir de toute sa force au travers de la lande, en proie à une douleur furieuse, pleurant, et criant à la fois comme un enfant blessé.

Il arrive un âge où l'habitude du malheur et la connaissance des hommes donnent l'apparence du stoïcisme. Les coups de l'infortune déchirent sans étonner, et l'on sait que le dédain avoisine la pitié. On tient à honneur de se mettre au-dessus des chances de la moquerie : on enveloppe sa souffrance dans son orgueil ; et comme le jeune Spartiate, on laisse dévorer ses entrailles

en silence. La question n'est pas de guérir ses plaies, mais de les cacher au monde. Tu es dans le cirque, gladiateur, et César te regarde. Salue avant de mourir, et tâche de tomber gracieusement !

Mais l'adolescence ne connaît pas ces héroïques mensonges. Le lait de l'enfance se mêle dans ses veines au sang de la virilité. Déjà passionnée comme l'une, elle est encore naïve comme l'autre, et ne sait pas dégager les ambitions de l'avenir des faiblesses du passé. Elle dit tout haut ce qu'elle pense, et laisse éclater librement la spontanéité de ses impressions, poussant la joie jusqu'à l'ivresse et le chagrin jusqu'à la démence, compromettant sans souci la limpidité de sa robe prétexte.

Mis hors d'haleine par la rapidité de sa course, étouffé par ses sanglots, Marcel se laissa tomber de son long par terre. Tantôt il se roulait sur le gazon humide, en poussant des cris aigus ; tantôt il mordait le sol et arrachait les herbes en murmurant des

plaintes sourdes ; tantôt il fixait sur le ciel un regard hébété, en versant des larmes silencieuses.

Il ne pensait pas à étancher le sang qui inondait son visage, et ne sentait seulement pas sa blessure, tant il était absorbé par la violence de son désespoir !

Arrêté sur le seuil du bonheur par cette déception imprévue, il était tombé dans une affreuse réalité de toute la hauteur d'un beau rêve. Cette femme, objet de son admiration et de son enthousiasme, idéal de sa pensée, but de ses désirs ; cette femme, à qui il avait immolé toutes ses affections et tous ses devoirs, à qui il avait donné son cœur, à qui il aurait donné sa vie ; cette femme, qui avait versé sur lui des larmes de reconnaissance et de tendresse, qui lui jurait une heure auparavant un amour éternel ; cette femme, il l'avait vue prodiguer à un autre, sans pudeur et sans remords, ces caresses dont il venait en tremblant lui demander le secret. Ingrate à la fois et in-

fidèle, c'était par une double perfidie qu'elle l'avait initié aux mystères de la volupté. Et à qui l'avait-elle sacrifié? A un homme qu'elle n'aimait ni n'estimait, disait-elle, à un homme dont elle ne portait le nom que par force, dont elle subissait la présence comme une nécessité fâcheuse, qui était pour elle le représentant d'un pouvoir tyrannique. La femme qui trompe son mari trouve une sorte d'excuse dans la puissance des lois qu'elle brave, et ennoblit sa faute par le danger; mais celle qui, à l'ombre du toit domestique, avec la société pour complice, sans compte à rendre, sans châtiment à craindre, trompe l'amant vis-à-vis de qui elle a contracté de nouveaux devoirs, en violant les anciens, avec qui elle a échangé des serments d'autant plus sacrés qu'ils étaient volontaires, celle-là commet une action deux fois odieuse et déshonore sa faute par une lâcheté. Elle réunit dans un monstrueux cumul les honneurs de la vertu au bénéfice de la prostitution. Sa

trahison est plus qu'infâme, elle est ignoble. Et voilà ce qu'avait fait Agathe ! Voilà quelle avait été sa trahison !

Long-temps le jeune homme s'abandonna sans réserve à l'excès de son chagrin. Des paysans du village, qui allaient aux champs, l'aperçurent de loin et s'approchèrent avec étonnement. Il se mit la face contre terre, afin qu'ils ne lui parlassent pas.

Les grandes douleurs sont comme les grandes joies, et n'aiment pas à être troublées. Il est des moments où l'on veut pouvoir ronger son cœur en silence et à l'aise. Alors toute parole blesse. Autant vaudrait une injure qu'une consolation. Mais il y a des gens qui ont la rage de consoler. Ils veulent tout connaître, parce qu'ils ne peuvent rien comprendre. Ils ne manquent pas une occasion de tourmenter leur monde, sous prétexte de sympathie. On n'a pas assez d'émotions dans sa propre vie ; on en cherche dans celle des autres. Tout malheur est de bonne prise. On le saisit, on

le déshabille, on l'examine, on l'interroge, on le pèse, on le juge. Et en avant les banalités !

Cela est surtout vrai des paysans. Leur existence est tellement régulière et monotone que toute chose imprévue y fait événement, comme dans les plaines le moindre accident de terrain fait montagne. Étrangers à la vie générale du monde, n'ayant guère pour sujets d'entretien que l'état de l'atmosphère et les chances de la récolte, ils se jettent avec avidité sur le premier sujet d'occupation qui se présente. Le plus mince aliment suffit à l'appétit de leurs esprits naïfs. Si c'est sur une souffrance qu'ils mettent la main, au désir de savoir vient se joindre le besoin de secourir. Dans ces cœurs simples la charité s'éveille à la suite de la curiosité, charité grossière autant que vraie. Ils cherchent à tirer de vous, bon gré mal gré, la cause de votre mal, pour y appliquer un remède de leur façon. Patients comme les bœufs, ils vous labourent de

questions, jusqu'à ce qu'ils aient découvert votre secret, et vous font endurer la persécution d'une bienveillance implacable.

— Bonjour, monsieur Marcel, dit un des premiers arrivés. Pourquoi donc que vous restez comme ça couché par terre? Vous gagnerez du mal.

Marcel ne répondit pas.

— Est-ce que vous dormez, monsieur Marcel? dit un autre.

Et, pour voir ce qui en était, il secoua le jeune homme avec force.

— Laissez-moi, répondit brusquement celui-ci en repoussant la main qui l'avait saisi, mais sans se retourner; laissez-moi et passez votre chemin.

Ce rude accueil ne découragea pas le paysan, qui reprit avec calme :

— Ah! vous n'êtes pas aimable ce matin, monsieur Marcel. Qu'est-ce que vous avez? Est-ce que vous êtes malade?

— Non.

— Ah! tant mieux que vous ne soyez

pas malade. Mais alors qu'est-ce que vous avez, si vous n'êtes pas malade?

Marcel garda le silence. Le paysan continua le cours de ses questions :

— Est-ce qu'il est arrivé du mal à madame Hubert ou à mam'selle Eugénie? Dites, monsieur Marcel.

— Eh! non, répliqua un autre de la bande, puisque je les ai vues pas plus tard qu'hier soir à la maison Fleurie, en revenant de la pêche, ainsi!

— Tant mieux qu'il ne leur soit pas arrivé de mal, à ces pauvres petites dames du bon Dieu. Alors qu'est-ce donc que vous avez, monsieur Marcel? Est-ce que vous avez perdu de l'argent?

— Comment veux-tu qu'il eût perdu de l'argent, le jeune maître, puisqu'il n'en porte jamais!

— Et puis, dit un troisième, s'il avait perdu de l'argent, il le chercherait, son argent, au lieu de rester là comme un colas,

dame ! et il nous dirait de le chercher avec lui, pas vrai ?

— Alors, monsieur Marcel, reprit l'imperturbable orateur, il ne se peut point que vous ayez du chagrin. Alors donc vous êtes malade, et faut vous soigner. Ne vous fâchez pas.

En disant ces mots, il prit Marcel dans ses bras et l'enleva de terre avant qu'il eût pu faire un mouvement pour résister.

—Jésus-Dieu ! s'écria-t-il en reculant d'un pas, vous êtes blessé, monsieur Marcel ! Quand je disais, moi ! Est-il saignant, ce pauvre mignon, est-il saignant ! Qui est-ce qui vous a fait ça, monsieur Marcel ? nommez-le-moi un brin, il saura au juste ce que pèsent les mains de Colomban Kerouet. Hein ! monsieur Marcel, dites-voir, que je l'arrange, le brigand.

— Merci, répondit le jeune homme avec impatience, c'est moi-même qui me suis blessé en tombant, et je n'ai besoin de rien que de repos.

— Oui, faut vous reposer, et tout de suite encore, et puis mettre là-dessus une bonne compresse d'eau-de-vie. Rien n'est bon comme ça, voyez-vous. Venez, je vas vous reconduire chez vous.

— Merci, je m'en retournerai bien tout seul.

— Oh! que nenni pas, monsieur Marcel, je sais trop bien ce que je vous dois, et nous serions blâmés s'il vous arrivait quelque chose en route. Je vas prendre votre bras, et...

Comme il joignait l'action à la parole, Marcel exaspéré se débarrassa violemment en s'écriant :

—Laissez-moi donc tranquille, à la fin, et allez au diable!

— Ca va mal, dit le paysan en secouant la tête d'un air attristé. Lui qui est si gentil et si doux d'habitude! J'ai bien peur que l'esprit soit un peu toqué. Les coups à la tête, voyez-vous, n'y a rien qui ahurit un

homme pareillement. M'est avis qu'il faut prévenir monsieur le curé.

—Oui, répondirent plusieurs voix, allons avertir monsieur le curé.

Ces mots eurent un effet magique sur Marcel. Rien n'eût pu lui être en ce moment plus pénible que la présence de l'abbé Pascal. Il prit la fuite à toutes jambes, sans dire un mot. Les paysans le crurent fou et le suivirent d'un regard stupéfait jusqu'à ce qu'il eût disparu derrière les arbres de la colline.

En s'approchant de la Maison-Fleurie, Marcel ralentit le bas. Il espérait traverser le jardin et gagner sa chambre sans être vu ni entendu de personne; il voulait au moins éviter à sa famille la contagion de son malheur. Mais cette nuit ne devait pas être douloureuse à moitié.

A peine eut-il mis le pied dans le jardin, que Griffon accourut et se mit à sauter et à aboyer de son mieux pour souhaiter le bonjour à son maître. En vain celui-ci lui

faisait signe de se taire. Le brave animal était peu accoutumé à se voir imposer silence : prenant pour des encouragements les gestes impérieux du jeune homme, il ne faisait que redoubler de pétulance. A la fin, Marcel impatienté lui donna un coup de pied. Le pauvre Griffon ne fit succéder aucun cri de douleur à ses joyeuses acclamations; mais il leva vers son maître un regard plein de tristesse, baissa les oreilles, mit sa queue entre ses jambes et regagna piteusement sa niche. Marcel se repentit aussitôt de sa cruauté et voulut porter à son fidèle compagnon la consolation d'une caresse.

Mais il s'arrêta en apercevant sa tante et sa cousine qui sortaient du salon. Elles l'avaient attendu toute la nuit, livrées à de mortelles inquiétudes, et elles accouraient à sa rencontre, palpitantes d'émotion.

—D'où viens-tu, malheureux enfant? lui dit madame Hubert, du plus loin qu'elle le vit.

— Du sang! s'écria en même temps Eugénie ; il est blessé!

— Blessé, mon Dieu! répéta madame Hubert en se précipitant vers lui. Montre-moi ta tête.

— Ce n'est rien, répondit Marcel.

— Rien?

— Rien qu'une égratignure. N'y faites pas attention.

— Mais qui t'a fait cela? d'où viens-tu? dis, où as-tu passé la nuit?

Ces questions étaient faites d'une voix tremblante avec des regards pleins de larmes. Eugénie, debout à côté de sa mère, ne disait rien et ne pleurait pas; mais elle était pâle comme la mort, et tremblait de tous ses membres. Marcel ne put soutenir l'aspect de cette anxiété dont il était la cause et s'écria :

— Au nom de Dieu! ma mère, ne m'interrogez pas, et laissez-moi souffrir seul.

Et, s'arrachant des bras de madame Hu-

bert, il courut se renfermer dans sa chambre.

Eugénie, en le voyant s'éloigner, s'était caché la tête dans ses mains. Tout à coup la relevant avec un geste désespéré :

— Ah ! la malheureuse ! s'écria-t-elle d'une voix déchirante, elle nous tuera tous les deux.

Et elle tomba évanouie dans les bras de sa mère.

Ce premier et terrible épanchement d'une douleur jusque-là si héroïquement contenue, navra la pauvre femme. Elle avait deviné d'un coup toute la vérité, et elle n'eut plus de doute en apprenant, quelques heures après, que la comtesse venait de partir pour Paris avec son mari et sa tante.

C'en était fait du bonheur de toute cette famille.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE.

TROISIÈME PARTIE.

I.

Vers le midi d'une chaude journée, un voyageur a rencontré un fleuve. Il admire la beauté de ses rives et l'éclat de ses eaux dormantes qui reflètent l'azur du ciel. Cachée dans les roseaux, la naïade l'invite, par un doux murmure, aux voluptés du bain. Il cède sans résistance à ses séductions, et, se dépouillant de ses vêtements poudreux, se dispose à chercher la fraîcheur dans le sein limpide des ondes. Au moment de s'y plonger, il est arrêté par un cri d'alarme. Abandonnant son troupeau,

un berger accourt vers lui, la terreur peinte sur le visage, et le supplie de renoncer à son dessein. — Tout est ici tromperie et danger. La plage, si mollement inclinée vers le bord, est coupée à pic quelques pieds au-delà ; l'eau est profonde, et sous sa surface tranquille cache de rapides courants qui mènent à un tourbillon. Tout ce qui y tombe s'engouffre et disparaît pour toujours. Les forts taureaux eux-mêmes sont entraînés. Pas de lutte possible. Se baigner, c'est se perdre. — Le voyageur rit des frayeurs du berger et méprise ses conseils. Puis, comme celui-ci insiste, il le repousse durement et s'élance dans l'eau. Il nage d'abord avec aisance, plonge et replonge, et joue avec les flots. Il jette un regard de triomphe au berger qui, appuyé sur sa houlette, le contemple d'un air désolé, et il semble le railler de ses sinistres avertissements. Tout à coup il se sent entraîné avec une effroyable violence, et reconnaît ce courant qu'il niait tout à l'heure. Il cherche à le remon-

ter ou à en sortir, mais en vain. Il file avec la rapidité d'une flèche, et voit courir devant lui les arbres de la route. Il tente d'aborder; mais la rive, mangée par le courant, ne présente qu'un talus escarpé. Il s'accroche aux rochers qui la bordent par endroits : leur surface humide et polie glisse sous ses mains crispées. Ses efforts n'aboutissent qu'à la fatigue. Enfin, il rencontre une branche qui pend dans l'eau. Il la saisit convulsivement, s'y cramponne et commence à s'élever vers la terre. Déjà il se croit sauvé quand la branche casse. Sa dernière ressource vient de lui manquer et ses forces sont épuisées. Plus d'espoir. Une prédiction réalisée prouve la justesse des autres. Tout est dit. Il faut périr. Le malheureux se laisse aller à la dérive, nageant au hasard, pour retarder la mort qu'il ne peut plus éviter. Et pendant que, emporté vers l'abîme qui va bientôt l'engloutir, il assiste au spectacle de sa propre agonie, il tourne un regard de désespoir vers la plage qu'il n'aurait pas dû

quitter et qui s'enfuit à l'horizon, vers le berger qui contemple, immobile et morne, ce naufrage qu'il a voulu prévenir et qu'il ne peut plus empêcher. Il maudit et sa folle imprudence et son obstination plus folle encore, et les tentations de la perfide naïade, et jusqu'au pasteur dont les conseils n'ont fait que donner à ses regrets l'amertume du remords.

Telle était la situation de Marcel.

La trahison d'Agathe venait de lui ouvrir les yeux; et il avait trop tard reconnu la vérité.

Il songeait, avec un âpre repentir, à ces douces habitudes de son enfance abandonnées pour les hasards d'une liaison étrangère, au calme heureux de ce passé d'hier qui était déjà si loin; mais il sentait en même temps qu'une fatalité invincible l'empêchait de retourner en arrière.

Accoutumée déjà à des sentiments plus ardents, son âme ne pouvait plus se contenter des affections de famille. La passion,

comme la foudre, brûle tout sur son passage, et ne laisse derrière elle que des cendres. L'amour était désormais nécessaire à cette existence. Mais qui aimer? Agathe? mais comment se fier à qui vous a trompé? et l'amour va-t-il sans la confiance? Eugénie? mais ce cœur qu'elle n'avait pas su conquérir libre, comment l'occuperait-elle maintenant plein de souvenirs? Une autre femme? mais Marcel n'en connaissait pas. D'ailleurs, trouverait-il dans une autre la loyauté, la fidélité qui manquaient à Agathe? Et n'était-ce pas une folie d'en supposer une, non pas supérieure, mais seulement égale à celle qui avait fasciné son imagination et captivé tout son être? L'objet d'un premier amour paraît toujours incomparable, et, lors même qu'une faute a fait descendre la divinité au rang des simples mortelles, on croit encore qu'elle ne leur ressemble que par ses faiblesses et non par ses grandeurs.

Aussi, malgré les révoltes de son orgueil

et les conseils de sa raison, en dépit et presque à l'insu de lui-même, Marcel persévérait-il dans son funeste attachement. Par un bizarre et fréquent phénomène, il ne pouvait s'empêcher ni d'aimer ni de haïr Agathe, et l'admirait encore en la méprisant. Et il souffrait doublement de sa double impuissance. Penché sur cette idole qu'il avait vue se coucher dans la boue, il pleurait sur elle et sur lui-même, désespéré et honteux de n'avoir ni la force de la relever ni le courage de s'en éloigner.

Il ne lui restait pas même la ressource des consolations.

Ce n'était pas auprès de sa famille qu'il pouvait chercher un refuge contre lui-même. Son malheur était à la fois la conséquence et le châtiment d'une faute; et ces deux nobles femmes, qu'il avait blessées dans leur affection et dans leurs espérances, se montraient assez compatissantes en ne lui reprochant pas le mal qu'il leur avait fait, en ne reversant pas sur lui le trop plein

de leurs douleurs. Leur silence était déjà de la générosité.

De puissantes raisons l'empêchaient aussi d'ouvrir son cœur à l'abbé Pascal. Il sentait que sa défiance et son obstination lui avaient fait perdre tous ses droits à l'amitié du prêtre, et il ne pouvait, d'un autre côté, lui pardonner d'avoir été presque en même temps le prophète et le témoin de sa déception. Et non-seulement il lui en voulait de sa pénétration, non-seulement il s'irritait de son infaillibilité, mais encore il lui faisait un crime de son propre aveuglement et de sa propre injustice.

Cherchant partout avec qui partager la responsabilité de nos folies, nous voyons des ennemis dans tous ceux qui ne veulent pas être nos complaisants, et nous faisons plus volontiers grâce à autrui de ses offenses envers nous que des nôtres envers lui : tant notre vanité est inquiète et rancuneuse!

A ces motifs de répulsion venait se join-

dre un commencement de scepticisme. Ce n'était déjà plus cet adolescent candide, disposé à voir partout le bien, prêt à tout croire sur parole. L'expérience avait déchiré d'un sinistre éclair le voile qui dérobait à ce jeune esprit le spectacle des infirmités humaines; et, comme le montagnard qui ne pose plus qu'un pied défiant sur la neige qui a failli l'engloutir, il promenait autour de lui des regards soupçonneux, redoutant la tromperie des apparences, et se mettant sans cesse en garde contre les surprises. Marcel se demandait si, après la rude leçon qu'il venait de recevoir, la confiance ne serait pas une folie. Puisque la comtesse avait bien justifié la mauvaise opinion du curé, pourquoi le curé ne mériterait-il pas à son tour le sévère jugement de la comtesse? La vérité d'une accusation n'augmentait-elle pas, au lieu de la diminuer, la probabilité de l'autre? Quelle raison de croire à l'amitié plus qu'à l'amour? La gravité de l'homme ne pouvait-

elle pas mentir aussi bien que la beauté de la femme? Agathe avait été perfide : pourquoi Pascal ne serait-il pas infâme?

Une secrète voix disait bien au jeune homme qu'il ouvrait son âme aux suggestions de l'imposture, et lui reprochait chacun de ses doutes comme une action honteuse. Mais que peuvent les efforts de la conscience contre les convulsions furieuses de la passion aux abois? et se laissera-t-on guider par l'instinct au moment même où il vient de vous perdre?

La vérité a certainement son caractère propre et ses symptômes qui doivent la faire reconnaître. Mais il n'est permis qu'à des yeux exercés de les bien distinguer. La double maturité de l'âge et de l'expérience manquait à Marcel. Il en était encore à la période des étonnements et des exagérations. L'esprit de l'homme obéit à une loi d'oscillation qui ne lui laisse trouver son aplomb que peu à peu et après avoir passé et repassé d'une extrémité à une autre.

N'ayant eu aucun démêlé avec le commandant, Marcel n'avait aucun motif pour mettre en doute sa bienveillance et son dévouement, et il n'eût pas hésité à y faire appel dans l'occasion. Mais il sentait que le vieux militaire ne connaissait rien aux agitations de l'amour, et ne pouvait avoir de remède pour des chagrins qu'il ne comprenait pas.

D'ailleurs, il faut le dire, quand même il eût pu trouver un confident sympathique et facile, certains scrupules, inhérents aux nobles natures, lui eussent encore fait garder le silence.

L'âme a sa pudeur et répugne à montrer ses défaillances et ses plaies. Il est aussi un sentiment complexe, mélange de délicatesse et de fierté, qu'on pourrait appeler l'honneur de l'amour, qui défend de livrer à la haine et au mépris d'autrui ce qui a été l'objet de notre tendresse et de notre enthousiasme. L'amour est un culte, et, pour les femmes comme pour les dieux, il

n'y a que les renégats qui brûlent ce qu'ils ont adoré.

Marcel n'eût jamais voulu étaler devant des yeux étrangers ni les misères de son cœur ni les turpitudes de sa maîtresse.

Il était donc obligé de porter seul le poids de son désenchantement et de sa tristesse. Du reste, il fuyait les distractions au lieu de les chercher, et se complaisait dans l'isolement. On eût dit qu'il craignait d'être dérangé dans le travail de sa souffrance.

Il passait la plus grande partie de ses journées loin de la Maison-Fleurie. Tantôt il allait s'asseoir dans un endroit écarté de la baie, et y restait des heures entières, fixant de mornes regards sur ces bords vides de son bonheur, évoquant le fantôme de ses espérances mortes, écoutant la plainte de ses souvenirs; tantôt il s'enfonçait dans la campagne, avançant au hasard, précipitant sa marche, comme pour s'échapper à lui-même; tantôt encore il s'élançait au milieu des rochers, montant et descen-

dant tour à tour, côtoyant les précipices, risquant sa vie à plaisir, souriant au danger et cherchant le repos dans l'épuisement. Parfois, quand le temps était mauvais, il se jetait dans une barque qu'il poussait loin de la terre, et, se couchant au fond, les yeux attachés sur les brumes du ciel, il se laissait ballotter par les vagues; ou bien, monté sur un cheval vigoureux, il longeait le rivage en galopant contre le vent qui lui lançait à la face des tourbillons d'écume. Alors, dans l'emportement d'un enthousiasme sauvage, il mêlait ses cris aux mugissements des flots déchaînés : associant le tumulte de son âme aux agitations de la nature, il empruntait la voix de la tempête pour exhaler sa douleur.

De retour au logis, il se renfermait dans un silence farouche et assistait à la vie de la famille sans y participer. Indifférent à tout ce qui l'entourait, il semblait avoir oublié son âme quelque part.

Rien d'ailleurs ne venait troubler le calme

lugubre de sa préoccupation. L'abbé Pascal, à qui l'on avait dès le premier moment demandé ce qu'il fallait faire, avait répondu : — Attendre. — Et, plein de confiance dans la sagesse du prêtre, tout le monde se conformait à ses ordres. On faisait en quelque sorte la part du feu, et l'on abandonnait ce violent désespoir à toute son intensité, afin qu'il s'éteignît plus vite en se consumant sans obstacle.

Quoique impérieusement commandée par les circonstances, une neutralité de ce genre n'en était pas moins pénible à observer. Le cœur résiste mal à la force expansive de l'attendrissement, et rares sont les natures auxquelles convient l'héroïsme des dévouements stoïques. En toute autre occasion, les amis du jeune homme se fussent difficilement résignés à ne manifester leur affection que par l'inertie. Mais à cette heure, chacun avait son fardeau à porter et sa lutte à soutenir.

Eugénie endurait, elle aussi, toutes les

tortures de l'amour trompé, et n'avait sur Marcel que le triste avantage de l'habitude. Désolée d'avoir laissé une fois s'échapper de ses lèvres le secret du mal qui la dévorait, elle se reprochait durement sa faiblesse et employait toute la puissance de son âme à en effacer le souvenir ou du moins à en empêcher le retour.

Le cœur des mères est un foyer où viennent se concentrer toutes les douleurs des enfants. Grâce à ce sublime et terrible privilége, madame Hubert ressentait à la fois toutes les angoisses de ses deux bien-aimés. Et, comme si ce n'eût pas été assez de ce chagrin multiple, le remords venait s'y joindre. La pauvre femme se faisait un crime de son ignorance et s'accusait des malheurs qu'elle n'avait pas su prévoir. Il n'y avait place dans sa belle âme ni pour le soupçon ni pour la colère. Elle ne pensait ni à blâmer Marcel ni même à se plaindre de la comtesse. C'était sur elle-même, sur elle seule qu'elle faisait retomber toute

la responsabilité de ce funeste amour; et elle se demandait avec amertume à quoi bon elle restait sur la terre, puisqu'elle ne savait plus veiller au salut de ses enfants.

L'abbé Pascal était devenu plus sombre encore et plus austère qu'auparavant. Il passait tout son temps au chevet des malades. La secousse des derniers événements avait rouvert les blessures mal fermées de son âme, et l'homme fort cherchait dans l'exercice de la charité un soulagement à ses souffrances.

Le bon M. Jacquin, sans s'expliquer parfaitement l'affliction de ses amis, ne s'y associait pas moins cordialement. Il voyait que la tristesse était à l'ordre du jour, et cela lui suffisait pour être triste. Il ne riait plus et ne jurait guère. Il est vrai qu'il se dédommageait sur le tabac et les perdreaux de cette double privation. Il ne cessait, du matin au soir, de chasser ou de fumer. Quant à ses discours, ils n'étaient ni longs ni variés. — Eh bien! comment cela va-t-il

aujourd'hui? — Allons! allons! il faut espérer que cela se passera. — Telles étaient les deux formules de conversation qu'il employait le plus habituellement dans ses visites à la Maison-Fleurie. Il eût craint, en en disant davantage, d'être indiscret ou maladroit.

Les domestiques, devinant aussi quelque malheur, accomplissaient leurs devoirs en silence. Il n'y avait pas jusqu'à Griffon qui ne parût affecté à sa manière de ce changement d'habitudes. Son instinct lui disait qu'il fallait qu'il se passât quelque chose de bien extraordinaire pour que personne ne jouât avec lui, et il se conformait par sa tranquillité à l'attitude mélancolique de ses maîtres.

On eût cru que la mort avait visité cette maison naguère si animée; et, en effet, on y portait le deuil du bonheur.

C'est ainsi que se passa l'automne.

Les révolutions périodiques de l'année n'exercent sur l'existence des villes qu'une

médiocre influence. Le riche citadin trouve dans les raffinements de la civilisation un refuge assuré contre les assauts de l'ennui, et les merveilles de l'art le consolent des rigueurs du climat. Pour lui, le changement des saisons n'amène que la diversité des jouissances. Que peut-il regretter des beaux jours quand viennent les mauvais? N'a-t-il pas l'harmonie des musiques savantes pour lui faire oublier le gazouillement des oiseaux? La magie des décorations théâtrales ne supplée-t-elle pas à l'absence des lointains horizons et des perspectives pittoresques? Qu'importent, en face des lustres étincelants, les froides ténèbres des longues nuits? Et les humbles fleurs des champs obtiendront-elles seulement un souvenir au milieu de l'atmosphère enivrante des fêtes? Ils peuvent, ces heureux de la terre, attendre sans inquiétude le retour du printemps. Le monde ne leur laissera pas la peine de vivre avec eux-mêmes et par eux-mêmes, lourde tâche! et leurs loisirs ne suffiront

pas aux distractions qui en sollicitent l'emploi.

En contact immédiat et perpétuel avec la nature, l'habitant des campagnes au contraire reçoit le contre-coup de toutes ses variations. Le cercle de sa vie se rétrécit avec la durée des jours. L'hiver est pour lui une sévère et inévitable réalité. Il le voit s'avancer comme un conquérant ennemi, envahir ses champs et assiéger sa maison. Plus de doux repos sur le tapis des gazons, plus de vagues rêveries au bord des ruisseaux, plus de longues promenades à l'ombre des bois. La terre semble une morte sous un linceul de neige; la bise meurtrit de ses rafales glacées le flanc nu des collines; les arbres amaigris grelottent sous les givres; épuisé et malade, le soleil mesure la lumière avec avarice et refuse la chaleur. L'homme est obligé de demander au foyer domestique un abri contre l'inclémence du ciel, et de renfermer toute son existence entre quatre murailles. Sa famille devient

pour lui le monde. Il n'a plus, pour épancher son activité, que l'échange des pensées et le commerce des affections. L'absence des plaisirs rend le bonheur nécessaire.

Aussi ne saurait-on trop le plaindre, celui que ne rapproche pas de ses compagnons le doux attrait de la sympathie ! Cette communauté de vie, consolation de ceux qui aiment, n'est plus pour lui qu'un long supplice. Il porte comme une chaîne la nécessité d'un perpétuel tête-à-tête, et trouve une prison dans son asile.

Pour la première fois, Marcel vit avec terreur s'approcher l'époque qui devait le condamner à la réclusion. L'embarras était trop grand de soutenir durant tout le jour la présence de sa tante et de sa cousine. Comment leur cacher son chagrin? Comment supporter le spectacle de leur désolation?

Il chercha un moyen pour échapper à cette pénible situation, et ne trouva rien de

mieux que la chasse. Madame Hubert, dont la répugnance fut vaincue par les conseils de l'abbé Pascal, ne s'opposa pas aux desseins du jeune homme, qui s'associa, sans plus tarder, aux expéditions de M. Jacquin. Il trouvait dans la fatigue des longues marches un soulagement à son inquiétude physique, et dans l'excitation de la poursuite un aiguillon à la morne apathie de son âme. Ce ne fut pas sans émotion qu'il tira son premier coup de fusil, et la vue de sa première victime le fit reculer d'horreur; mais peu à peu il s'habitua à la vue du sang, et finit par trouver une sorte de plaisir fiévreux dans l'œuvre de la destruction. Il y a dans l'homme un instinct féroce qui le pousse à faire porter, n'importe à qui, n'importe à quoi, la peine de ses souffrances, et le malheur endurcit.

L'hiver amène du Nord sur les côtes de la Bretagne de grandes migrations d'oiseaux, eïders, pingouins, cormorans, et vingt autres espèces; mais les plus remar-

quables de tous par leur grandeur et leur beauté, les rois de cette population voyageuse, ce sont les cygnes. Leur arrivée est une fête pour les habitants des baies, pêcheurs que la tourmente retient à terre, laboureurs dont le froid a rendu la charrue inutile. Tout le monde se met en chasse, voulant sa part de l'aubaine. Les nobles oiseaux se payent cher, destinés qu'ils sont aux plaisirs et au comfort des classes aristocratiques. Vivants, ils vont animer de leurs ébats les bassins des châteaux ; morts, ils ornent de leurs dépouilles les épaules de nos élégantes frileuses. Mais leur conquête est difficile autant que fructueuse. Ils ont l'œil perçant, l'humeur à trop juste raison défiante, l'aile forte, le courage indomptable. Blessés, ils opposent à leurs ennemis une défiance opiniâtre et souvent dangereuse. Il faut employer contre eux prudence, ruse, patience, longs fusils et chiens intrépides. Souvent encore ce n'est pas assez ; et le bon droit de la liberté échappe

parfois à la perfidie de toutes les embûches et à l'acharnement de toutes les attaques.

Voici comment se fait la chasse.

On choisit des postes que l'on distance d'une centaine de pas, pour éviter la simultanéité dans le tir et la confusion des coups, et l'on enfonce, à la place marquée, un tonneau dans le sable. A la marée descendante, chaque chasseur, habillé le plus chaudement possible, se place dans son tonneau avec son chien et son fusil chargé à balle ou à gros plomb. Il abaisse le couvercle du tonneau, et l'étaye à quelques pouces du bord de manière à laisser passage à ses regards et au canon de son arme. Puis il attend. Quelquefois le gibier vient de lui-même se présenter à ses coups. Mais ordinairement ce sont des alliés qui sont obligés de le lui amener. Une battue est organisée. Deux troupes d'enfants, conduites chacune par un traqueur expérimenté, font un long circuit à droite et à gauche de la baie, et, s'éparpillant sur le rivage, rabat-

tent à grands cris les oiseaux sur les affûts. Alors commence un feu de file; et le chasseur qui a touché sort d'embuscade avec son chien, et va chercher sa proie.

M. Jacquin ne manquait jamais cette chasse. Il y fut cette fois accompagné par Marcel. Les paysans s'empressèrent d'offrir à leurs maîtres les deux meilleures places. Le vieux militaire installa lui-même son élève avec Griffon, qui avait repris pour cette journée son ardeur et sa gaieté, et ce ne fut qu'après leur avoir donné à tous deux les plus savants conseils qu'il alla lui-même se mettre à son poste. A peine avait-il abaissé le couvercle de son tonneau qu'il entendit partir un coup de fusil, et vit Marcel s'élancer de sa cachette avec Griffon.

— Ah! les enragés! s'écria-t-il en hochant la tête. Je leur avais cependant bien recommandé de se tenir tranquilles et de ne tirer qu'à demi-portée de fusil. Où diable vont-ils comme cela? Est-ce qu'ils se figurent avoir tué quelque chose là où il n'y a

manifestement rien? — Oui, oui, ajouta-t-il en entendant Griffon aboyer de toute sa force, démanche-toi le gosier à crier, sotte bête, ça nous amènera du gibier, bien sûr. Que le diable les emporte, et moi aussi de les avoir conduits ici, comme s'ils étaient bons à autre chose qu'à tout gâter!

Tout en maugréant de la sorte, M. Jacquin était sorti de son tonneau pour forcer les deux coupables à rentrer dans le leur. Il se dirigea vers un rocher derrière lequel ils avaient disparu. A peine l'eut-il tourné qu'un spectacle inattendu se présenta à ses regards.

Debout au milieu d'une petite mare teinte de son sang, un cygne noir, grand comme un homme, se défendait du bec et de l'aile contre Griffon et Marcel, qui l'attaquaient avec une égale fureur, l'un à coups de dents, l'autre à coups de crosse. Malgré ses blessures, le brave et magnifique oiseau soutenait héroïquement la lutte. Il était cependant visible que ses forces diminuaient

de moment en moment. Au contraire, la violence de ses adversaires semblait augmenter avec la durée du combat. Enfin, Marcel le renversa d'un coup terrible, et, le voyant se débattre encore à terre, se mit à redoubler avec une sorte de rage.

— Un ennemi à terre! s'écria avec indignation le commandant qui venait d'arriver, comment peux-tu le frapper ainsi? C'est abominable. Achève-le, mais ne le massacre pas.

Et joignant le fait à la parole, il termina d'un coup de fusil l'agonie du pauvre cygne.

Les reproches de M. Jacquin avaient jeté Marcel dans une profonde stupeur. Tout à coup il sembla s'éveiller d'un rêve, et d'une voix douloureuse :

— O mon Dieu! s'écria-t-il, je suis devenu méchant!

M. Jacquin le regarda d'un air étonné; et, le voyant en proie à un véritable chagrin, il chercha à le consoler de son mieux.

— Allons! allons! lui dit-il en lui pre-

nant la main, il ne faut pas te désoler pour ça, mon garçon. Je n'ai pas eu l'intention de te faire de la peine, moi. Après tout, ce n'est pas la mort d'un homme que la mort d'un oiseau, et...

— Merci de votre compassion, commandant, interrompit Marcel en repoussant doucement son vieil ami; mais je ne la mérite pas. Je crois vraiment que je n'ai plus de cœur. Il y a quelque temps, j'ai battu mon chien qui voulait me caresser; aujourd'hui j'ai tué, j'ai massacré cet innocent oiseau, uniquement pour le plaisir de tuer et de massacrer. Pauvre cygne! Venu de si loin avec ses compagnons, avec sa famille, pour se faire assassiner par un fou furieux! Peut-être, au moment où ma balle l'a frappé, cherchait-il de la nourriture pour sa femelle et pour ses petits, et sa femelle et ses petits l'attendront en vain. Et ce sera ma faute. Ah! vous avez raison, commandant, c'est une mauvaise action, et elle me portera malheur.

M. Jacquin allait répondre; Marcel ne lui en laissa pas le temps.

— Peu importe. Tout ce que je désire, c'est que ma mère et Eugénie ne sachent rien de ce qui vient de se passer. Si elles le savaient, elles me haïraient. Vous me promettez de ne pas leur en parler, n'est-ce pas, commandant?

— Certainement, parbleu! Mais ne vas-tu pas maintenant te monter la tête à propos d'une bagatelle! Que diable! quand on a dans la main un fusil, c'est pour s'en servir.

— Aussi n'en porterai-je plus un de ma vie. Voici le vôtre, commandant. Je vous remercie. J'ai chassé aujourd'hui pour la dernière fois.

Il s'éloigna malgré les instances de M. Jacquin, et prit tout pensif le chemin de la Maison-Fleurie.

Cet incident parut avoir opéré dans son esprit une révolution salutaire. Le soir, contre son habitude, il vint au salon, où

tout le monde se trouvait réuni. Il avait l'air ému, et parut prendre intérêt à la conversation. S'il parla peu lui-même, ce fut du moins avec douceur. Sa tristesse avait quelque chose de calme et de tendre. Vers la fin de la soirée, il pria Eugénie de faire de la musique. Comme elle le regardait avec une expression de doute :

— Oui, reprit-il, je te prie de me faire un peu de musique; il y a long-temps que je n'en ai entendu : cela me fera du bien. Veux-tu?

Elle alla sans répondre s'asseoir au piano, et se mit à préluder. Elle préluda long-temps, ne trouvant aucun air à jouer. L'émotion lui ôtait la mémoire. Personne ne disait mot. Chacun luttait en soi-même, et cherchait à contenir son cœur.

Tout à coup Marcel se leva, courut à sa cousine, et, lui jetant les deux bras autour du cou :

— Laisse faire, ma chère Eugénie, lui

dit-il d'une voix tremblante, va, laisse faire, cela se passera.

La jeune fille laissa tomber sa tête sur l'épaule de son cousin, et tous deux se mirent à pleurer à chaudes larmes. Madame Hubert ne put résister à ce spectacle, et, serrant à la fois ses deux enfants dans ses bras, mêla ses larmes aux leurs. Griffon était accouru à sa suite, et léchait tour à tour les mains d'Eugénie et de Marcel, en levant vers eux un regard d'intelligence.

Le commandant se promenait à grands pas dans le salon, regardant le parquet et mordillant sa moustache, pour ne pas se laisser aller à son attendrissement.

Seul, le curé paraissait avoir conservé son calme habituel.

M. Jacquin le remarqua, et, s'approchant de lui avec étonnement, lui dit à voix basse :

— Eh bien, l'abbé? que pensez-vous de cela? Il me semble que c'est bon signe, hein?

— Il faut toujours espérer, répondit gravement le curé.

M. Jacquin le regarda d'un air inquiet, mais sans oser lui demander l'explication de sa pensée.

Craignant que cette scène, si on la laissait se prolonger, n'aboutît à quelque crise violente, le curé s'approcha de madame Hubert, et, la tirant à part :

— Permettez-moi, madame, lui dit-il d'un ton pénétré, permettez-moi de vous faire observer qu'il serait convenable et prudent de mettre un terme à cette vive expansion. Elle pourrait dégénérer en quelque chose d'excessif et de funeste.

— Ah ! monsieur le curé, répondit-elle, laissez-nous pleurer. Nous en avions tous besoin.

— C'est justement parce que les larmes sont une faveur de Dieu, qu'il ne faut pas en abuser. Je vous en supplie, tâchez de vous contenir, et de modérer la sensibilité déjà trop excitée de ces jeunes gens. C'était

mon devoir de vous donner cet avis, et je crois que c'est le vôtre, madame, d'en tenir compte.

Habituée à s'incliner devant l'autorité du curé, madame Hubert ne pouvait manquer de se rendre à une aussi formelle injonction. Elle dompta l'entraînement de son émotion et donna le signal de la retraite. Les deux jeunes gens se séparèrent après avoir échangé ce fraternel baiser du bon soir, hélas! oublié depuis si long-temps.

A partir de ce jour, la Maison-Fleurie prit un aspect moins désolé. La tristesse y régnait encore, mais non plus le désespoir. Tout en déplorant le passé, tout en souffrant du présent, on commençait à sourire à l'avenir.

Marcel avait compris l'ingratitude de son isolement, et il sentit le besoin d'ennoblir son malheur en lui enlevant sa tache d'égoïsme. S'il ne réussissait pas à vaincre sa mélancolie, il arrivait du moins à triompher de son indifférence. Il reprenait peu

à peu ses anciennes habitudes, et tempérait par la douceur de ses façons l'invincible opiniâtreté de son silence. Il semblait s'empresser de rendre à sa famille ce qu'il possédait encore de lui-même.

Comme le prisonnier pour qui la moindre échappée du ciel est une magnifique perspective, Eugénie et sa mère trouvaient dans ce léger retour d'affection des consolations ineffables. Par une de ces exagérations de confiance, familières à ceux qui ne connaissent pas bien les déceptions de la vie, elles doraient une pâle réalité de tout l'éclat de leurs illusions, et l'atténuation de l'infortune devenait à leurs yeux la promesse et le commencement même du bonheur.

Il va sans dire que la naïve bonhomie du commandant s'associait à toutes leurs espérances. Il précipitait même, dans l'impatience de son amitié, la marche des événements, et croyait à des résultats du lendemain.

— Je le disais bien, moi, que cela s'arrangerait, répétait-il souvent en se frottant les mains, et qu'un brave garçon n'était pas perdu pour une amourette. Mais ils n'entendent rien à ces choses-là, eux autres; et Dieu sait où l'on en serait encore, si je ne m'en étais pas mêlé. Je savais ce que je faisais en conduisant Marcel à la chasse; un coup de fusil a suffi pour le calmer. Après cela, écoutez donc encore les femmes! Décidément, il n'est rien de tel que de mener les choses militairement.

L'abbé Pascal lui-même, quoique loin d'adopter les calculs et de partager la confiance de ses amis, commençait à entrevoir la possibilité d'une guérison, et en remerciait le ciel comme d'un miracle.

Les choses en étaient là, lorsque M. Jacquin reçut par la poste un paquet timbré de Paris. En déchirant l'enveloppe, il trouva deux lettres dont l'une était adressée à Marcel. L'autre ne contenait que ces mots:

« Une personne qui a toute confiance dans

» la loyauté de M. Jacquin le supplie, au » nom de l'honneur, de remettre secrète- » ment et en mains propres la lettre ci- » jointe à la personne dont la suscription » porte le nom. Cette lettre ne contient que » des regrets et un adieu. M. Jacquin peut » donc sans scrupule rendre le service que » l'on réclame de son obligeance. Il ac- » querra par là des droits à la reconnais- » sance d'une personne dont il a déjà toute » l'estime. »

Malgré l'absence de signature, le commandant devina facilement l'auteur de la lettre. Il se demanda avec hésitation s'il devait s'acquitter de la singulière commission dont il se trouvait inopinément chargé. Il sentait bien qu'il y avait du danger à remettre Marcel en communication avec la comtesse. Mais, en y réfléchissant, il trouva que la chose n'était pas aussi grave qu'elle en avait l'air au premier abord. Puisqu'il ne s'agissait que de regrets et d'adieu, l'épître en question ne pouvait que confirmer le

jeune homme dans ses bonnes résolutions, en lui prouvant que tout était fini du côté des amourettes, et qu'il n'y fallait plus penser.

Et puis chacun a son faible. Le faible de M. Jacquin, c'était un culte exagéré de l'honneur. Cela allait chez lui jusqu'à la superstition et au fanatisme. En faisant appel à sa loyauté, on était sûr d'en obtenir tout ce que l'on en voulait. Une fois monté sur ce dada, on pouvait le mener au bout du monde.

Il ne pouvait, sans une grossière indiscrétion, renvoyer une lettre qui n'était pas signée. Il ne pouvait, sans trahir la confiance qu'on avait eue en lui, la garder ni la détruire. Que faire donc, sinon remplir son message? C'est à ce parti qu'il s'arrêta.

Il fit venir Marcel au Domaine, s'enferma avec lui, et montrant la mystérieuse lettre :

— Voilà, dit-il, ce dont je suis chargé pour toi. Motus.

— Chargé par qui? demanda Marcel avec étonnement.

— Tu vas probablement le voir. Quant à moi, je n'en sais positivement rien. Remarque que je dis positivement. Il est possible en effet que j'aie des soupçons; mais, quant à être certain de quelque chose, je ne suis certain de rien. Ainsi, l'on ne pourra d'aucune manière m'accuser d'avoir agi en parfaite connaissance de cause..

Après avoir abrité sa conscience derrière ce préambule casuistique, le vieux militaire tendit la lettre à Marcel, qui la prit d'une main tremblante et lut ce qui suit :

« Mon cœur est trop plein, il faut qu'il » s'épanche. Voilà quatre mois que j'étouffe, » que je souffre en silence, il faut que je crie. » Et vers qui éleverai-je ma voix, si ce n'est » vers celui qui est l'objet de toutes mes » pensées et la cause de mes chagrins? » Peut-être refuserez-vous encore de m'en- » tendre. Peut-être détournerez-vous les » yeux de mon souvenir, comme vous avez

» naguère repoussé mes mains suppliantes.
» Mais qu'importe? Je suis accoutumée à
» vos mépris. Le besoin de votre pitié, l'es-
» pérance d'une larme, que je payerais de
» mon sang, me feront aisément braver ce
» danger et supporter cette douleur. Eh!
» que parlé-je de douleur? Cette fois je ne
» suis pas exposée à voir le coup qui peut
» me frapper, et, quel que soit le sort réservé
» à cette lettre qui emporte mon âme, dus-
» siez-vous la jeter au feu sans la lire, ou
» la fouler aux pieds après l'avoir lue, je
» ne serai pas témoin de vos duretés, et il
» me restera au moins la consolation du
» doute. Cependant laissez-moi vous prier
» d'être un moment bon pour moi, comme
» vous l'êtes toujours pour tout le monde.
» Prenez pitié de mes larmes, et accordez-
» moi un instant, un instant de patience;
» c'est la dernière fois que je vous impor-
» tune.

» Qu'ai-je à vous dire? Tout et rien. Si
» vous me demandiez le but de cette lettre,

» je ne pourrais vous répondre ; et cepen-
» dant je n'en finirais pas si je voulais vous
» raconter toutes mes pensées. De mes dé-
» sirs, je n'en parle pas : c'est l'impossible.
» Qu'ont à se communiquer, au moment
» d'une longue séparation, deux amis qui
» ont toujours vécu ensemble? Bien peu de
» choses, n'est-ce pas? Pourtant ils sentent
» le besoin de passer ensemble le dernier
» jour et la dernière nuit; et, durant de
» longues heures, ils ne cessent d'échanger
» ces paroles de l'intimité, si inutiles et si
» nécessaires, et dont les divagations attei-
» gnent si directement l'objet. Eh bien!
» je crois, je sais vous avoir assez aimé
» pour avoir droit aux confidences de
» l'heure suprême, et je veux célébrer en
» liberté cette funèbre fête de l'adieu. Adieu
» éternel, hélas! Vous l'avez voulu. Depuis
» si long-temps que vous avez prononcé ma
» condamnation, pas un mot n'est venu me
» relever de ma déchéance. Je ne m'en
» plains pas. Vous étiez dans votre droit.

» Peut-être seulement en avez-vous usé
» bien rigoureusement de ce droit terrible
» de haïr qui vous aime et de mépriser qui
» vous admire. La jeunesse est impitoyable
» et hautaine. Sa superbe innocence ne sait
» pas compatir aux faiblesses qu'elle n'a
» pas encore expérimentées, et ne distin-
» gue pas la faute du crime. Elle voit le vice
» partout où n'éclate pas sa splendide vertu
» d'un jour. Plus tard, éprouvé soi-même,
» on devient plus charitable. Le malheur
» amène avec lui l'humilité et l'indul-
» gence. Mais il n'est plus temps. On a brisé
» des cœurs où l'amour brûlait ardent et
» pur sous d'apparentes misères, comme
» une lampe sacrée sous des ruines. Et ce
» n'est pas seulement le remords qui at-
» tend les sévérités excessives, souvent
» aussi c'est le regret. Ces affections que
» l'on a si violemment rejetées loin de
» soi, en les comparant à d'autres, on arrive
» à s'étonner de leur valeur. Malgré leurs
» taches, c'étaient des diamants peut-être,

» et l'on n'a pas daigné se baisser pour les
» ramasser dans la poussière. Ce ne sont
» pas les natures irréprochables qui savent
» le mieux aimer. Fières d'elles-mêmes, elles
» se gardent la meilleure partie de leur
» estime, et se font aisément un bonheur de
» leur gloire. Il leur manque à la fois le be-
» soin de l'enthousiasme et l'instinct de la
» miséricorde. Ah! mon Dieu! comme à vo-
» tre place, moi, je vous aurais pardonné,
» pauvre pécheresse que je suis! J'aurais
» voulu effacer vos larmes ou les pleurer
» avec vous. Je vous aurais, à force de ten-
» dresse, réhabilité dans votre propre opi-
» nion; ou, si vous aviez été inconsolable,
» j'aurais porté avec joie la moitié de votre
» honte. Tandis que vous, Marcel, vous
» n'avez pas daigné m'accorder ce qu'ac-
» corde, je ne dis pas le juge à l'accusé,
» mais le prêtre au condamné; vous n'avez
» pas voulu écouter une parole, non d'ex-
» cuse, mais de repentir seulement. Et
» pourtant, qui sait si elle était tout à fait im-

» possible, cette justification que je ne vou-
» lais même pas tenter? Qui vous dit qu'une
» fatale erreur, que la crainte d'un grand
» danger, que bien des causes puissantes et
» cachées, que des considérations inexpli-
» cables n'étaient pas là pour anéantir ou
» du moins atténuer une faute qui vous
» semblait monstrueuse? Cinq minutes d'en-
» tretien, et tout était peut-être changé.
» L'avenir de deux existences perdu pour
» si peu! — Deux existences? Non. Il ne
» s'agit, Dieu merci! que de la mienne. La
» vôtre n'est pas condamnée aux douleurs
» de l'isolement. Vous avez une mère, vous,
» Marcel; vous avez de vrais amis, vous
» vous créerez un autre amour; et, tandis
» que vous resterez la pensée et le regret
» de toute ma vie, je ne serai dans la vôtre
» qu'un souvenir de jeunesse. Tant mieux!
» tant mieux! qu'il n'y en ait qu'un de nous
» deux à souffrir, et que ce soit moi. Je
» me console à moitié en songeant au bon-
» heur qui vous est réservé.

» Adieu, mon bien-aimé! Oh! laissez-moi » vous nommer ainsi une dernière fois. On » ne repousse pas la prière des mourants, » et ce mot c'est le cri suprême d'un amour » à l'agonie. Adieu, mon bien-aimé! Saluez » pour moi ces bords où se sont écoulés » mes plus beaux jours et que je ne verrai » plus, cette patrie à jamais perdue de mon » bonheur. Brûlez cette lettre et jetez-en » les cendres à l'endroit où vous m'avez » sauvée et où vous auriez dû me lais- » ser périr. Que le berceau de notre af- » fection en devienne la tombe. Quelque » bizarre que vous paraisse ce vœu, soyez » assez bon pour n'en pas refuser l'exécu- » tion à celle qui vous aime, vous pleure » et vous bénit. »

Cette longue lettre, pleine de retours, d'inconséquences et de contradictions, et qui semblait écrite au courant de la pensée, abandonnée à tous les hasards de l'inspiration, cette lettre avait bouleversé Marcel.

La passion est double comme Janus, et

regarde à la fois la paix et la guerre. Tour à tour violente et faible, irritable et patiente, orgueilleuse et humble, farouche et tendre, implacable et miséricordieuse, excessive toujours, elle se jette sans cesse d'une extrémité dans une autre et se plaît aux contrastes.

Depuis long-temps déjà rassasié d'amertume, le cœur du jeune homme aspirait à des sentiments plus doux. Une révolution soudaine y remplaça la haine par la pitié et la colère par l'attendrissement. Les organisations aimantes portent mal la fatigue des longues rancunes, et laissent peu à peu le mal se perdre dans l'éloignement du passé pour ne plus voir que le bien. Dans la joie que lui causait le retour de sa maîtresse, Marcel oublia sa trahison et ne se souvint plus que de son amour à lui. Ces souffrances qu'elle disait avoir endurées, il s'étonna d'avoir pu les causer. Il se représentait Agathe attendant pendant tant de jours, pendant tant de mois, ce mot pardon qui

n'était pas venu, et il s'indignait contre lui-même. Il se reprochait sa dureté, et doutait même de sa justice. Peut-être en effet était-elle moins coupable, la pauvre femme, qu'il ne se l'était imaginé; peut-être ne l'était-elle même pas du tout : d'ailleurs le fût-elle, et cent fois, qu'était-ce que l'amour sans la compassion? Et n'avait-elle pas bien mérité son pardon, celle qui baisait en s'inclinant la main qui l'avait si rudement frappée?

La tête baissée, les yeux attachés sur la flamme du foyer, Marcel versait des larmes silencieuses. M. Jacquin le considéra longtemps avec inquiétude, sans oser interrompre sa rêverie. Enfin, voyant que l'émotion du jeune homme, au lieu de se calmer, augmentait de moment en moment, il voulut y faire diversion.

— Hé bien! Marcel, lui dit-il de sa plus grosse voix pour dissimuler une anxiété dont il n'était pas le maître, à quoi penses-tu donc de me laisser me morfondre dans

un coin, sans m'adresser la parole? Est-ce que tu me prends pour un meuble, par hasard?

Marcel leva les yeux sur lui, et le regarda fixement sans répondre. M. Jacquin était visiblement embarrassé. Il reprit d'un ton encore plus brusque :

— Voilà tout ce que tu as à me dire?

Cette fois Marcel se décida à parler.

— Commandant, voulez-vous me rendre un grand service?

— Petit ou grand, peu importe; tu sais bien que je suis à ta disposition, mon gars, et ce n'était pas la peine de prendre une figure de cérémonie pour ça. Voyons : de quoi s'agit-il?

— J'ai besoin d'argent.

— Besoin d'argent, toi? Et pourquoi diable faire?

— Il faut que j'aille à Paris.

— A Paris! En voilà bien d'une autre à présent. A Paris! c'est à Paris que tu veux aller?

— Oui, commandant.

— Bon ! pourquoi n'irais-tu pas aussi dans la lune? Ma parole d'honneur, ce garçon-là devient fou.

— Vous me refusez, commandant?

— Je ne dis pas cela, mon cher enfant; je suis loin de dire cela. Mais encore faut-il tâcher de s'entendre. Qu'est-ce que tu irais faire à Paris?

Marcel montra sans répondre la lettre à M. Jacquin.

— Ah! je comprends, reprit celui-ci avec un geste de dépit. Au diable les femmes! Si j'avais su cela, je ne te l'aurais pas donnée, cette maudite lettre. Elle ne contenait soi-disant que des regrets et des adieux. Des regrets et des adieux, je t'en moque! La satanée rouée!

— Commandant!

— Mais cela ne lui servira à rien qu'à m'avoir mystifié. Elle ne t'en verra pas plus pour cela, à Paris, du moins. Si elle a absolument envie de te voir, je ne l'empê-

che pas de venir ici; mais, quant à prêter les mains à ton voyage, serviteur! Entends-tu?

— J'entends, commandant, répondit le jeune homme avec un amer sourire. J'ai eu tort de compter sur votre amitié.

— Tort de compter sur mon amitié! Ce n'est pas vrai, sacrebleu! Mon argent, ma maison, ma personne, tout est à ton service, tu le sais bien, méchant garnement. Combien me demandes-tu? Cinq cents francs, mille francs peut-être? Eh bien! veux-tu parier que je prends deux mille francs en or, et que je les jette devant toi dans la mer? Le jour de ton mariage, je te donne la moitié de ma fortune. Mais te fournir les moyens de causer de la peine à ta famille, pas de ça, Lisette. J'ai fait assez de bêtises à propos de cette damnée amourette, je n'en veux plus faire. Tort de compter sur mon amitié! Mais c'est par amitié que je te refuse, et tu me remercieras un jour d'avoir empêché ce malencontreux voyage.

— Vous ne l'empêcherez pas.

— Comment cela?

— J'irai sans argent.

— Et te rendre?

— J'irai à pied.

— A pied! au milieu de l'hiver! Tu ne sais donc pas qu'il y a cent quatre lieues d'ici à Paris?

— Qu'est-ce que cela me fait?

— Mais tu tomberas malade en route.

— Eh bien! je tomberai malade.

— Et si tu meurs?

— On l'aura voulu.

M. Jacquin employa en vain tous les moyens pour détourner Marcel de son projet. Prières, remontrances, menaces, tout échoua devant l'obstination du jeune homme. Le vieux militaire se promena quelque temps en proie à une vive agitation, secouant la tête, gesticulant par moment avec force, jurant entre ses dents.

— Tant pis! s'écria-t-il enfin en se ras-

seyant en face de Marcel. Puis il ajouta : Tu es bien décidé?

— Tout à fait.

— Rien absolument ne peut te faire changer d'idée?

— Rien.

— Eh bien! j'irai avec toi.

Marcel le regarda avec étonnement.

— Vous voulez venir avec moi, commandant?

— C'est clair. Je sais bien que ce n'est pas amusant, à mon âge, de quitter sa maison par un temps pareil, pour se mettre à courir les grands chemins. Je ne me fais pas non plus illusion sur ma conduite : c'est une campagne absurde que j'entreprends là. Je ne suis pas amoureux du tout, moi, et c'est dur de faire des folies par procuration. Mais, que veux-tu? je ne peux pourtant pas, parce que tu es enragé, te laisser mourir de faim ou de fatigue sur le bord d'une route. Il faut donc que je te donne de l'argent. Alors me voilà ton complice.

Une fois dans la nasse, autant vaut que je m'y jette à corps perdu. Je me connais; je ne pourrais pas m'empêcher de faire une drôle de figure quand on me parlerait de toi, et l'on verrait tout de suite ce qu'il en est. J'aime donc mieux m'en aller.

— Mais, commandant.....

— Laisse-moi tranquille. C'est dit, j'irai. Tâche seulement de nous faire revenir le plus tôt possible. Est-ce que nous devons être long-temps?

— Un jour, une heure, le temps de lui dire.....

— Très-bien!... — Ah! mon Dieu! quelle avalanche! — Et quand partons-nous?

— Tout de suite, si vous voulez, commandant.

— Non, c'est trop tôt, tout de suite : il faut au moins le temps de faire sa malle. — Qui est-ce qui m'aurait dit?... — Enfin, n'importe. — La voiture de Paris ne part de Saint-Malo qu'à neuf heures. En partant demain matin à six heures, nous aurons de

l'avance. Je tiendrai les chevaux prêts. Ainsi, demain, à six heures; c'est convenu.

— Ah ! commandant, comment vous exprimer ma reconnaissance !

— Il s'agit bien de remercîments ! Que le diable confonde ce voyage et ceux qui en sont la cause ! Surtout ne t'avise pas de nous faire découvrir, mille tonnerres ! Je ne te le pardonnerais de ma vie.

— Soyez tranquille, commandant.

— Maintenant, va-t'en. Si tu restais trop long-temps ici, cela pourrait éveiller les soupçons. Bonjour. A demain.

— A six heures je serai ici. Merci encore, commandant, merci mille fois !

On se sépara. M. Jacquin, dans la crainte de se trahir, voulut se mettre à l'abri de toute observation, et fit défendre sa porte, sous prétexte d'indisposition. Bien lui en prit; car le curé ne tarda pas à se présenter au Domaine et ne se retira que sur l'assurance positive et plusieurs fois réitérée que le commandant ne voulait recevoir

personne. L'apparition du facteur à Kadoré était un événement trop extraordinaire pour n'être pas remarqué et commenté. Les commentaires n'étaient pas, au reste, des plus difficiles, grâce aux habitudes expansives du digne messager, qui manquait rarement d'échanger avec les paysans les cancans de l'amitié, tout en vidant une moque de cidre au bouchon de l'endroit. L'abbé Pascal apprit bientôt par la voix publique que M. Jacquin venait de recevoir une lettre de Paris. En toute autre circonstance, il n'eût pas fait attention à une nouvelle aussi insignifiante. Mais, préoccupé comme il l'était de la situation de Marcel, il soumettait à un contrôle scrupuleux tout ce qui pouvait y avoir le rapport même le plus indirect, de même que le capitaine préposé à la sûreté d'un navire étudie constamment l'horizon et épie les moindres changements de l'atmosphère. Il connaissait trop bien la comtesse pour ne pas s'en défier, et pensa que cette lettre pouvait

bien venir d'elle. La nouvelle de la visite faite par Marcel au Domaine vint augmenter ses soupçons, que la réclusion insolite de M. Jacquin changea en certitude. La journée s'avançait, et il n'y avait pas de temps à perdre pour arriver à un résultat avant la nuit. Le curé se rendit à la Maison-Fleurie, et trouva la famille réunie à table. Marcel ne mangeait pas et paraissait soucieux. Parfois une larme furtive se glissait jusqu'aux bords de ses paupières. Ces symptômes de tristesse, qui avaient disparu depuis quelque temps, confirmèrent par leur retour les appréhensions du curé. Il profita d'un moment où il se trouva seul avec Marcel pour l'interroger.

— Vous êtes allé aujourd'hui chez le commandant, lui dit-il en fixant sur lui un regard perçant : vous a-t-il parlé d'une lettre qu'il avait reçue de Paris?

— Non, répondit Marcel en pâlissant.

L'abbé Pascal vit qu'il ne pourrait rien en tirer et n'insista pas; mais il avait lu dans

la physionomie altérée du jeune homme l'imminence d'une crise, et il s'en alla résolu à se tenir sur ses gardes et à n'épargner aucun effort pour conjurer le danger.

Aussitôt après son départ, Marcel annonça l'intention d'aller se reposer.

— Bonsoir, mon cher enfant, dit madame Hubert.

— Bonsoir, mon bon Marcel, dit Eugénie.

— Bonsoir, bonsoir, répéta Marcel d'une voix tremblante.

Et il commença à se retirer à pas lents.

— Eh bien! tu ne nous embrasses pas? dit madame Hubert.

— Ah! si, ma mère, répondit-il.

Il embrassa tour à tour sa tante et sa cousine plus tendrement et plus longuement qu'à l'ordinaire. Il ne pouvait s'arracher de leurs bras; des soupirs entrecoupés s'échappaient de sa poitrine.

— Es-tu malade? est-ce que tu souffres? lui dirent en même temps les deux femmes.

Il ne put répondre que par un signe de

dénégation; puis, faisant un violent effort sur lui-même, il s'éloigna et gagna sa chambre.

Il n'essaya pas même de dormir, et passa une nuit terrible en proie à la plus violente agitation, aux irrésolutions les plus poignantes. Vingt fois il fut sur le point d'aller éveiller madame Hubert et de se jeter dans ses bras en lui disant : « Pardonnez-moi, ma mère, et sauvez-moi de moi-même! » Et toujours la passion, plus forte, vint terrasser la conscience. Horrible lutte dans laquelle faillit périr la raison du jeune homme! Les heures passaient une à une, lentes, solennelles, lugubres, sonnant le temps d'une voix plaintive, semblables à un cortége de pleureuses accompagnant un cercueil. Enfin le moment vint où il fallait rester ou partir : Marcel se leva convulsivement, prit un petit paquet qu'il avait préparé dès le commencement de la nuit, et sortit de sa chambre, non sans avoir jeté derrière lui un long regard plein de regrets. Il traversa

le corridor d'un pied furtif et tremblant; le moindre bruit lui faisait peur. Arrivé devant la porte de l'appartement où dormaient madame Hubert et Eugénie, il s'agenouilla et pria. — O mon Dieu, pensa-t-il, protégez-les à l'heure du réveil! — Il se leva après avoir baisé le seuil, continua sa route, et arriva dans le jardin sans avoir été vu ni entendu de personne.

Il faisait encore nuit; la neige tombait à gros flocons, couvrant la terre et voilant le ciel; un morne silence régnait dans la campagne. Marcel frissonna de tristesse et d'épouvante; il se retourna vers la maison et lui envoya des baisers : un secret pressentiment lui disait qu'il ne la reverrait plus et que cet adieu était un adieu éternel.

Il persista néanmoins et se dirigea vers la porte du jardin; il avançait sans entendre le bruit de ses pas amortis par la neige, et il était parfois tenté de se prendre pour son propre fantôme errant sur l'ombre d'une terre morte. Il fut tiré de ses sombres

rêveries par l'arrivée de Griffon, qui avait précipitamment quitté sa niche à son passage. Le fidèle animal accompagna son maître sans aboyer une fois, comme s'il eût compris la nécessité du silence. Il se disposait à le suivre hors du jardin; mais Marcel ne le lui permit pas et referma vivement la barrière : le pauvre chien colla sa tête aux barreaux et poussa un long et doux gémissement; Marcel, attendri, passa la main à travers les barreaux et le caressa, puis, comme il ne se sentait plus maître de son émotion, il s'échappa en courant.

Il trouva M. Jacquin, qui l'attendait en se promenant dans son écurie, près des chevaux sellés et bridés.

— Bonjour, lui dit le vieux militaire en le voyant entrer : il n'y a rien de changé?

— Rien, répondit-il avec inquiétude, craignant quelque observation.

Mais le commandant ne lui en fit aucune ; il avait pris au service l'habitude de ne jamais revenir sur une chose décidée.

Ils montèrent tous deux à cheval et se mirent en route.

En sortant du village pour aller à Saint-Servan, il faut passer par un chemin creux, au haut duquel est plantée une de ces grandes croix de carrefour si communes en Bretagne. Au pied de cette croix, nos voyageurs aperçurent une ombre noire qui se détachait sur la neige; en approchant davantage, ils distinguèrent un homme assis : bientôt cet homme se leva et vint à eux : c'était l'abbé Pascal.

— Nous voilà bien! dit entre ses dents M. Jacquin, aussi humilié qu'un enfant pris en flagrant délit par son précepteur : le diable m'emporte, si je sais que lui répondre!

Mais, loin de lui adresser la parole, comme il s'y attendait, le prêtre ne tourna pas même les yeux de son côté.

— Où allez-vous? dit-il d'un ton sévère à Marcel en arrêtant son cheval par la bride.

Le jeune homme baissa la tête en silence.

— Vous ne voulez pas me le dire? reprit

l'abbé Pascal; eh bien! je vais vous le dire, moi : vous allez à Paris, vous allez au malheur, vous allez au crime.

Marcel releva la tête avec vivacité.

— Oui, au crime! répéta l'abbé Pascal d'une voix plus forte : vous le savez bien vous-même; la preuve, c'est que vous m'avez menti hier, c'est que vous vous enfuyez aujourd'hui : et il n'y a que les malfaiteurs qui se cachent.

Marcel restait atterré sous ces foudroyantes paroles. L'abbé Pascal continua :

— Ne vous rappelez-vous donc plus mon histoire, ou supposez-vous que je mente aussi, moi? Non, votre cœur vous crie que j'ai dit vrai, et vous vous souvenez de tout. Quelle est donc la folie de votre orgueil? Vous figurez-vous que l'on se jette impunément dans les abîmes ou que Dieu fera un miracle tout exprès pour vous? Ne vous flattez pas d'une telle espérance; Dieu garde sa clémence aux bons et ne sauve pas ceux qui veulent se perdre. Si vous commencez

comme moi, vous finirez comme moi, et plus coupable encore : moi, je n'ai eu personne pour m'arrêter sur la pente fatale des passions, personne pour me rappeler au devoir; et vous avez devant vous un homme, un prêtre, un ami, qui vous prie, qui vous ordonne, qui vous conjure de ne pas vous perdre, et avec vous ceux qui vous aiment. Je vous le dis une dernière fois, Marcel : au nom de l'honneur, au nom de la religion, au nom de l'amitié que je vous porte, au nom de votre famille, arrêtez-vous!

En prononçant ces mots, l'abbé Pascal s'était mis à genoux, et il levait vers Marcel des bras suppliants; mais, voyant à l'immobilité silencieuse du jeune homme que tout espoir était perdu, il se redressa de toute la hauteur de sa grande taille, et, tendant le bras vers l'horizon :

— Puisque rien ne peut vaincre votre obstination et votre endurcissement, je ne vous retiens plus et vous laisse la route libre : allez où vous appelle notre mauvais

génie à tous deux; accomplissez votre destinée, malheureux! Il est écrit que, vous aussi, vous tuerez votre mère!

Et, s'éloignant à grands pas, il disparut dans les sinuosités du chemin.

Marcel avait poussé un cri d'effroi en entendant cette prédiction sinistre : il hésita quelque temps sur la direction à prendre, ne sachant pas s'il devait avancer ou retourner, enfin il prit son parti et mit l'éperon dans le ventre de son cheval, qui s'élança au grand galop sur la route de Saint-Servan.

M. Jacquin le suivit, pour tenir une parole qu'il regrettait maintenant d'avoir donnée.

II.

Quelle était donc cette femme qui inspirait tant d'amour et de haine, tant d'enthousiasme et tant de crainte, qui exerçait sur les destinées environnantes une si puissante et si funeste influence, qui bouleversait tout sur son passage et ne laissait derrière elle que des angoisses, qui, pareille à la sirène antique, entraînait à leur perte les imprudents qui se livraient à l'irrésistible fascination de ses enchantements?

Il est une race d'êtres privilégiés que la nature et la société comblent à l'envi de

leurs faveurs, à qui beauté, richesse, intelligence, audace, rien ne manque, rien que la conscience, et pour qui ce défaut devient une force de plus, type magnifique et formidable que personnifient avec éclat Alcibiade dans l'histoire et don Juan dans la poésie. Ces enfants gâtés de la fortune ne lui témoignent leur reconnaissance que par l'abus de ses bienfaits. Éblouis par l'éclat de leur supériorité, enivrés par la fumée de leurs triomphes, ils ne reconnaissent d'autre guide que le désir, d'autre but que la satisfaction, d'autre loi que le caprice, d'autre dieu qu'eux-mêmes. Le monde est leur propriété, l'humanité leur esclave. Tous les moyens leur sont bons pour assouvir les appétits effrénés de leur dévorante personnalité. Ils cueillent le bonheur d'une existence sans plus de scrupule que le fruit d'un arbre, et jouent des cœurs comme d'un instrument. Adieu l'arbre quand le fruit est savouré, et tant pis pour l'instrument s'il se brise après avoir donné sa mélodie!

Ce ne sont pas eux que regardent les suites. Une plainte étonne la naïve monstruosité de leur égoïsme. Que leur voulez-vous? Cela est ainsi. Pourquoi? Ils n'en savent rien, et ils passent. Ne les rappelez pas, vous les feriez fuir plus vite. La vue des souffrances agace leurs nerfs, et leur sensibilité leur fait détourner la tête. Si c'est de l'or que vous leur demandez, ils vous donneront leur bourse, parce qu'ils sont prodigues; mais n'attendez pas d'eux une consolation, parce qu'ils ne sont pas charitables. Quant aux remords, il ne leur en faut point parler. N'ont-ils pas assez à faire de vivre sans penser à autre chose? Et ne sont-ils pas trop pressés de jouir pour avoir le temps de se repentir? le présent les occupe, l'avenir les appelle; que leur veut donc le passé? Au large, l'importun! Plus sages que le tyran thébain, ce n'est pas au lendemain qu'ils remettent les affaires sérieuses, c'est toujours à la veille. Pas de pitié, pas de charité, pas de remords; pas d'amour non

plus. Sûr de plaire, pourquoi se donner la peine d'aimer? Et pourtant tous les symptômes sont là : voix tremblante, tendres regards voilés de larmes, et cœur qui bat. Ils vous diront qu'ils aiment, ces comédiens de l'âme; ils le croiront peut-être eux-mêmes, dupes de leur rôle. Mais, vous, n'en croyez rien; ils désirent, ils séduisent, ils possèdent, ils n'aiment pas. Ce transport qui éclate en eux, c'est l'éclair destructeur et passager de la foudre, ce n'est pas la lumière persévérante et féconde du soleil; c'est la passion, ce n'est pas l'amour. L'amour, le véritable et saint amour, gloire lui en soit rendue, ne se révèle pas à ces ingrates natures; il ne daigne habiter que le pur tabernacle des poitrines généreuses; il ne descend pas au fond des sépulcres blanchis.

C'est à cette étrange et dangereuse espèce que se rattachait, à travers les modifications d'époque, de position et de sexe, l'individualité d'Agathe. Née dans les rangs de la plus haute noblesse, nourrie au sein de

l'opulence, privée dès ses plus tendres années du bienfait de l'autorité maternelle, abandonnée par la tendresse frivole de son père à la direction d'une parente en qui revivaient tout entiers le scepticisme et la corruption du dernier siècle, accoutumée à voir ses fantaisies réalisées sans retard et sans appel, sans cesse encouragée par la faiblesse des uns et par la bassesse des autres dans ses tentatives de despotisme, la jeune fille avait appris de bonne heure à suivre en liberté toute la fougue de ses penchants et à ne mettre à l'exercice de sa volonté d'autre borne que sa volonté elle-même. De là étaient résultés à la fois, par une fatale conséquence, un développement excessif de sensualité, un déréglement chronique d'imagination, une mobilité plus que féminine dans les idées, et une prédomination absolue de l'instinct sur la réflexion. L'accueil qu'elle trouva dans la société n'était pas fait pour rien changer à sa manière de penser et d'agir : pas un salon où elle ne se vît au

moins aussi adulée que dans la maison paternelle; le monde témoigne aux riches héritières une indulgence inépuisable, sauf à s'en dédommager en arrière par l'épigramme et quelquefois par la calomnie. Du reste, il faut le dire, Agathe avait assez de séductions pour se concilier des juges moins prévenus que ceux auxquels elle avait affaire, et savait rendre facile la tâche de ses admirateurs : un charme indéfinissable et irrésistible répandu sur toute sa personne, la grâce naturelle qu'elle mettait à la moindre chose, sa facile gaieté, les saillies d'un esprit imprévu et piquant que tempérait une bienveillance superficielle mais inaltérable. tout, jusqu'à la naïveté de sa coquetterie, contribuait à la faire bienvenir dans ces congrès de la mode, où le plaisir est le premier des besoins, le respect des convenances le plus sérieux des devoirs, et où la beauté des apparences suffit à un enthousiasme qui s'allume et s'éteint avec les lustres. Comme chez elle il n'y avait que le

fond de vicieux et que la forme était irréprochable, elle eut un succès immense : son orgueil primitifs'en accrut encore; idole saturée d'encens, elle s'habitua à regarder les hommages comme le payement d'une dette, et finit par s'associer à cette adoration générale dont elle était l'objet. Dès lors ses affections n'eurent plus d'autre raison de durée que son engouement, et les nécessités de sa position du moment devinrent sa seule règle de conduite.

Pendant quelque temps, elle s'en tint en amour à de légères escarmouches, s'amusant un instant des sentiments qu'elle inspirait, comme un chat joue avec une souris, et les tuant ensuite d'un coup d'œil. La finesse de son tact lui faisait deviner le peu de valeur des gens auxquels elle avait affaire. Dans tous ces hommes vêtus du même habit, riant du même sourire, marchant du même pas, saluant de la même manière, elle ne voyait qu'une collection de mannequins uniformes, et leur phraséologie sté-

réotypée ne retentissait à ses oreilles que comme une mélopée vulgaire et monotone. Après les avoir regardés manœuvrer, après les avoir écoutés chanter un instant, elle détournait la tête et s'occupait d'autre chose. On n'impressionne ces vigoureuses organisations qu'en les frappant avec force, et il ne s'était encore présenté sur le passage de la jeune fille aucune physionomie assez caractérisée pour fixer son attention.

Enfin elle vit Pascal. Les circonstances romanesques de sa rencontre avec lui avaient vivement ému son imagination, déjà éveillée par les excitations de la solitude. Les entrevues suivantes confirmèrent l'effet de la première. La sévère beauté du jeune médecin, sa gravité précoce, son ardeur concentrée, sa haute intelligence, tout l'ensemble de sa puissante originalité fit naître dans le cœur d'Agathe une admiration bientôt passionnée : elle aima comme elle pouvait aimer, avec égoïsme, mais sincèrement et fortement.

Cet attachement ne perdit rien de son intensité durant tout le séjour à la campagne, et se maintint encore pendant les premiers temps qui suivirent le retour à Paris; mais peu à peu les distractions du monde, les entraînements du plaisir, l'ennui des précautions à prendre, la fatigue des obstacles à vaincre chaque jour, le sentiment des impossibilités futures, aggravé par le poids des espérances déjà déçues, amenèrent le découragement et la satiété. L'ancienne affection ne résistait plus à une ruine imminente que par la force d'inertie. L'habitude seule militait encore en faveur de Pascal, quand parut le comte de Barjols, réunissant tous les avantages personnels et sociaux qu'une femme pouvait désirer dans son mari. L'attrait de la nouveauté, la commodité du plaisir permis, les exigences de la vanité, s'alliaient aux séductions déjà puissantes d'une éclatante beauté et d'une élégance raffinée pour plaider auprès d'Agathe la cause de l'heureux Arthur. Pascal fut condamné sans

appel, comme un paradoxe usé; il ne restait plus qu'à exécuter la sentence : le bourreau ne fut pas inférieur au juge, et la vigueur de l'un répondit à la prestesse de l'autre.

Grâce à sa supériorité de position, Arthur dura plus que Pascal; mais il ne pouvait durer toujours. Il prit, du reste, soin de mériter sa chute, et justifia d'avance, par ses infidélités, l'inconstance future d'Agathe. Peut-être, après tout, sa négligence servit-elle mieux ses intérêts que ne l'eût fait le zèle le plus attentif et le plus empressé; peut-être sa chute fut-elle retardée par les causes mêmes qui semblaient devoir l'accélérer. Il y a dans le cœur de l'homme en général, et de la femme en particulier, un besoin de contradiction qui les fait s'attacher à ce qui fuit. Toujours est-il que la comtesse ne se détacha du comte qu'à la longue, après bien des efforts inutiles pour le retenir et à la suite de secousses douloureuses. Les traces de cette rupture étaient à peine effacées, et rien n'était encore venu

combler le vide laissé dans le cœur de la jeune femme, lorsqu'elle se trouva en rapport avec Marcel. Par un effet de ce balancement de passions qui jette incessamment d'un pôle à l'autre les natures inquiètes, elle se sentit emporter d'un mouvement irrésistible vers un troisième amour, qui contrastait avec le second aussi vivement que le second avec le premier, et oublia Arthur pour Marcel comme elle avait oublié Pascal pour Arthur.

Menacée des deux côtés à la fois dans l'avenir de sa nouvelle affection, elle l'avait défendue avec sa résolution et son habileté ordinaires.

Son orgueil se trouvant aussi intéressé que son amour dans la lutte qu'elle eut à soutenir contre son ancien amant, ce fut là qu'elle frappa les plus grands coups. L'abbé Pascal avait allumé la haine dans cette âme, où il froissait l'amour-propre en éveillant la peur. Toute arme devint bonne contre lui : la calomnie devait être en pa-

reil cas infaillible; elle fut mise en batterie et porta coup. A entendre les femmes, elles n'ont jamais aimé que vous et n'ont appartenu à d'autres que malgré elles : manœuvre vieille comme le monde, connue comme les pavés, visible comme le soleil, et qui cependant réussit toujours, grâce à la sotte vanité des hommes, qui se font les complices de leur propre duperie.

Le plan de campagne de la comtesse contre son mari aurait été probablement couronné du même succès si elle eût eu la force de ne pas s'en départir. Un instant de faiblesse suffit pour anéantir les résultats qu'elle avait déjà obtenus et faire échouer toutes ses combinaisons. Ce n'est pas que, vaincue par le remords, elle crût avoir perdu ses droits au bonheur qu'elle rêvait et eût prononcé sa propre déchéance pour cause d'indignité. Loin de là, elle ne se fût fait aucun scrupule de cacher à son amant une erreur dont elle l'accusait d'être la première cause, et elle eût cru tout sauvé le

jour où elle serait parvenue à reconquérir vis-à-vis de son mari son indépendance compromise; mais, prise en flagrant délit de trahison par Marcel, qu'un bizarre concours de circonstances semblait avoir amené là tout exprès, elle désespéra de sa fortune et abandonna, non sans regret, une partie qu'elle croyait à jamais perdue.

Elle se raccrocha, dans sa chute, à l'amour renaissant de son mari, et chercha à tromper par le retour du passé l'absence de l'avenir évanoui; mais cette mince ressource ne tarda pas elle-même à lui manquer. Se croyant désormais à l'abri de tout danger, le comte revint à l'indifférence en même temps qu'à la sécurité; il dit adieu au rôle sentimental qu'il avait joué à Kadoré, en riant de la bonne foi qu'il avait fini par y mettre, et reprit une à une toutes les habitudes de sa vie parisienne, laissant sa femme livrée à tout l'ennui de son isolement, à toute l'amertume de ses réflexions. Elle comprit qu'elle avait été jouée, et les dou-

leurs de l'amour perdu s'envenimèrent de toutes les souffrances de la vanité blessée; au regret du bonheur vint se joindre le désir de la vengeance : la comtesse résolut de faire une dernière tentative, bien décidée, en cas de succès, à ne rien ménager pour jouir de son triomphe; elle écrivit à Marcel.

Pendant quatre jours, elle fut en proie à de poignantes incertitudes : que ferait le jeune homme? écouterait-il son amour ou sa colère? allait-il répondre ou garder un silence méprisant? ou bien, oubliant tout ressentiment et toute mesure, voudrait-il lui-même porter à sa maîtresse repentante l'assurance de son pardon? C'était là une folle espérance, et qui ne méritait pas qu'on s'y arrêtât; si elle se réalisait pourtant! si Marcel allait venir!

Il vint. En l'entendant annoncer, la comtesse tressaillit de joie et d'orgueil; mais la présence de plusieurs personnes la força de contenir ses transports et de composer son visage. Tout en maudissant les convenances

qui arrêtaient l'expansion de son bonheur et l'épanchement de sa tendresse, elle se vit forcée d'y obéir; car c'est une loi du monde, que l'on soit obligé de sacrifier les amis aux indifférents. L'accueil de la comtesse ne put donc être que bienveillant; Marcel le trouva glacial et se repentit d'être venu, mais il ne resta pas long-temps dans ces sombres dispositions : la comtesse protestait, par de nombreux signes d'intelligence et des regards passionnés lancés à la dérobée, contre son insensibilité officielle; elle espérait et faisait espérer au jeune homme la fin prochaine de cette pénible contrainte. Mais les indifférents semblent souvent prendre à tâche de devenir fâcheux; les visites se prolongèrent. La comtesse, voyant s'avancer l'heure qui devait ramener son mari au logis et ne voulant pas s'exposer de nouveau au désagrément d'une entrevue manquée, dit à Marcel avec un clignement d'yeux significatif :

— Vous ne tarderez sans doute pas à repartir, monsieur?

— Non, madame, répondit Marcel avec hésitation.

— Quand cela? dans deux ou trois jours peut-être?

— Après-demain probablement, dit le jeune homme, qui commençait à comprendre.

— Déjà? Je regrette, monsieur, que vous ne nous restiez pas plus long-temps. Mais les affaires avant tout. Auriez-vous la bonté de vous charger d'une commission pour madame votre mère?

— Avec le plus grand plaisir, madame.

— Voulez-vous prendre la peine de venir me voir demain à une heure? mon message sera prêt.

— Il suffit, madame. J'aurai l'honneur de venir prendre vos ordres.

— Mille remercîments. Au revoir.

Marcel salua et sortit.

L'arrivée du jeune homme avait renou-

velé toutes les inquiétudes de la marquise de Terray. Elle se hâta, toujours de l'air le plus innocent, d'en informer le comte pour qu'il se tînt sur ses gardes. Celui-ci reçut la nouvelle avec la même apparence d'indifférence. Mais il n'en fut pas moins préoccupé que sa bonne tante, et réfléchit long-temps à ce qu'il devait faire. Il n'y avait pas moyen de recommencer la manœuvre qui avait si bien réussi une première fois. La comtesse ne pouvait plus se laisser prendre à cette comédie amoureuse. D'ailleurs les circonstances étaient pressantes. Il fallait aviser sur-le-champ. Le comte s'endormit, décidé d'aborder la question de front.

Le lendemain, après son déjeuner, il fit demander à la comtesse un moment d'entretien. Elle lui fit répondre qu'elle serait enchantée de le recevoir à quatre heures. Il insista pour être reçu sans délai. Elle refusa. Après un moment d'hésitation, il se leva

de table, se dirigea vers l'appartement de la comtesse, et entra sans frapper.

— Je suis étonnée, monsieur le comte, lui dit-elle d'un ton piqué, que vous vous permettiez de forcer ma porte. Je ne m'attendais pas, je vous l'avoue, à une aussi étrange démarche. A défaut de mieux, vous m'aviez du moins accoutumée à des procédés.

— Je vous demande pardon, madame la comtesse, d'avoir pu vous déplaire, et je regrette que vous m'y ayez forcé. J'avais besoin de vous voir sans retard. J'ai à vous parler d'une affaire sérieuse.

La comtesse vit que la lutte allait s'engager, et se prépara à la bien soutenir. Elle voulut se donner tout d'abord l'avantage de paraître ne rien craindre, et, avançant elle-même un fauteuil à son mari :

— Voyons, monsieur le comte, lui dit-elle avec la plus grande tranquillité, je vous écoute.

Le comte connaissait bien sa femme. Il

vit une bravade dans cette affectation de sang-froid, et sentit la colère le gagner.

Il chercha cependant à rester maître de lui et commença de la sorte :

— M. Marcel est venu hier vous faire une visite?

— Oui, monsieur, répondit résolument la comtesse.

— Doit-il revenir?

— Je l'espère.

— Vous a-t-il dit s'il comptait faire un long séjour à Paris?

— Mais c'est tout un interrogatoire que vous me faites subir là, monsieur le comte. Songeriez-vous par hasard à devenir juge d'instruction?

Le comte se mordit les lèvres.

— Vous n'avez pas répondu à ma question, madame, reprit-il avec un calme forcé.

— Je trouve, monsieur, que c'est déjà bien assez de vous rendre compte de ma conduite, sans être obligée de vous édifier sur les affaires d'autrui.

— C'est que les affaires de M. Marcel sont un peu les nôtres, madame.

— En quoi, s'il vous plaît?

— En ce qu'il est venu à Paris pour vous, et rien que pour vous.

— Permettez-moi de vous dire, monsieur le comte, que je ne comprends pas ce besoin de questionner les gens lorsqu'on en sait plus qu'eux.

— Ah! vous ignoriez le motif de ce voyage?

— Jusqu'à présent, et je vous remercie de me l'avoir appris.

— Très-bien. Et sans doute je vous étonnerai beaucoup aussi en vous disant que M. Marcel est amoureux de vous?

— Pas du tout. Une femme ne s'étonne jamais de ces choses-là.

Le comte vit qu'il ne gagnerait rien à cette guerre de tirailleurs, et jugea à propos de changer de manœuvre. L'intimidation ne lui ayant pas réussi, il ne lui restait plus à employer que la persuasion ou la

violence. Les mesures extrêmes répugnaient à son caractère insouciant et facile. Il résolut de ne recourir aux moyens de rigueur qu'en désespoir de cause, et de procéder d'abord par la douceur. Il fit quelques tours dans la chambre pour calmer l'irritation de ses nerfs, puis il revint s'asseoir près de sa femme, et, lui prenant la main :

— Voyons, ma chère Agathe, lui dit-il, laissons là ces enfantillages et essayons de nous entendre.

Mais une discussion régulière et paisible ne faisait pas le compte d'Agathe, qui ne voulait pas de transaction. Il lui fallait tout ou rien, c'est-à-dire tout. Décidée à proclamer son indépendance, elle cherchait à rendre tout arrangement impossible, et s'efforça de pousser à la tyrannie l'autorité dont elle désirait secouer le joug, afin de donner un prétexte à sa révolte. Pour ne laisser au comte aucun avantage, elle imita son changement de front, et ce fut de l'air

le plus gracieux, avec le plus aimable sourire qu'elle répondit :

— Vous avez raison, mon cher Arthur. Puisque nous ne pouvons plus être autre chose, tâchons de rester au moins bons amis. Et d'abord, laissez-moi vous donner un sage conseil. Je sais où vous voulez en venir. Eh bien! croyez-moi, renoncez à une entreprise dans laquelle vous me serviriez d'allié contre vous-même, et que nous serions deux à faire échouer. Votre embarras prouve que vous en sentez l'injustice; la connaissance que vous avez de mon caractère doit vous en faire prévoir l'inutilité. Vous savez que j'ai horreur du despotisme.

Il était difficile de ne pas se laisser prendre au piége. Le comte ne s'en tira qu'à moitié.

— Je ne vois pas, dit-il d'un ton aigre-doux, quel despotisme il y aurait à vous demander une concession nécessaire à notre tranquillité, à notre considération, à notre bonheur à tous deux.

— Vous paraît-elle vraiment nécessaire?

— Indispensable.

— Je regrette alors vivement qu'elle me paraisse, à moi, impossible.

— Impossible?

— Absolument. Je ne puis aliéner ainsi ma liberté et me faire l'esclave de vos caprices.

— Mais ce n'est pas de cela qu'il est question, ma chère, répliqua le comte avec impatience : il ne s'agit ici ni de liberté ni d'esclavage.

— De quoi s'agit-il donc alors? Voyons; cessons de jouer sur les mots et expliquons-nous nettement : qu'est-ce que vous voulez?

La question était précise; le comte commit la faute d'y répondre directement.

— Je veux, puisqu'il faut vous le dire en toutes lettres, je veux que vous ne receviez plus M. Marcel.

La comtesse avait réussi à se faire opprimer : elle tenait son prétexte de résistance; elle ne le lâcha pas.

— Ah! vous voulez? reprit-elle en appuyant sur le mot; je ne m'étais pas trompée : monsieur le comte veut; il n'y a plus qu'à obéir!

— Mais, madame, c'est vous qui me forcez à en venir là.

— C'est moi qui vous force à me tyranniser? Voilà qui est plaisant et nouveau!

— Enfin, madame, prenez-le comme il vous plaira! s'écria le comte exaspéré : ordre ou prière, il importe peu!

— Pour vous peut-être, mais non pour moi : j'aurais pu me rendre à une prière; je ne sais pas céder à un ordre.

— Il faudra pourtant bien, madame, que vous teniez compte de ma volonté, quelle qu'en soit l'expression; je vous ferai voir, s'il le faut, que je suis maître chez moi.

— Vous auriez pu dire au moins chez nous, monsieur; si je ne me trompe, je suis ici dans la maison de mon père, et je ne reconnais à personne le droit de m'empêcher d'y recevoir qui bon me semble.

— Même un amant?

— Monsieur!...

— Eh! mon Dieu! ne sais-je pas bien ce qu'il y a sous cet étalage de grands sentiments? ne suis-je pas depuis long-temps au fait de votre romanesque penchant? n'ai-je pas fait le voyage de Bretagne tout exprès pour en prévenir les suites? Et vous croyez que ce que j'ai empêché là-bas, à Kadoré, dans un coin perdu, je le souffrirai ici à Paris, en plein monde? Non, madame. Ni faute, ni scandale, s'il vous plaît. Je ne suis pas un Cassandre; je saurai défendre votre vertu contre vous-même et mon honneur contre tout le monde.

— Quand bien même ma conduite justifierait la témérité de vos suppositions et la crudité de vos paroles, je ne vois pas encore, monsieur le comte, de quoi vous auriez à vous plaindre. Le mariage n'a-t-il de devoirs que pour les femmes et de droits que pour les hommes? Ne vous suffit-il pas de faire de ma fortune l'instrument de vos

folies, sans faire de mon bonheur la litière de votre orgueil? Faudra-t-il que je consume ma vie entre l'espérance et le regret de votre gracieux amour, comme la captive qui attend le mouchoir d'un pacha blasé? Une pareille résignation est trop sublime pour être accessible à tout le monde, et vous trouverez bon, s'il vous plaît, que je ne m'offre pas en holocauste sur l'autel de votre grandeur. Les sacrifices humains sont, Dieu merci! passés de mode. Tout ce que le monde demande à une femme délaissée par son mari, c'est l'observation des convenances : j'y suis toute disposée; j'y ai autant d'intérêt que vous; mais n'exigez pas davantage si vous ne voulez pas tout perdre, et ne me poussez pas au scandale par l'injustice.

— Je ne m'arrêterai pas, madame, à discuter vos théories de femme libre; j'espère que vous y regarderiez à deux fois avant de les mettre en pratique. Vous savez aussi bien que moi ce qu'il en coûte d'entrer en

guerre avec la société : un éclat, fâcheux pour moi, j'en conviens, serait terrible pour vous. Je suis convaincu que vous ne vous perdrez pas de cœur, et je prends vos menaces pour ce qu'elles valent : je persiste donc dans ma résolution.

— Et moi dans mon refus.

— Prenez garde : vous pourriez me forcer à des mesures pénibles, madame!

— N'allez-vous pas recourir à la force armée, ou me livrer aux tribunaux?

— Non, madame ; mais votre résistance, si elle se prolongeait, me mettrait dans la nécessité de divulguer nos dissensions.

— Comment cela?

— En donnant à nos gens les ordres que vous ne consentiriez pas à leur donner vous-même.

— Je serais curieuse de voir cela.

— Votre curiosité sera satisfaite.

Le comte sonna ; la comtesse le regarda faire sans dir un mot.

— Voilà le valet de chambre qui s'appro-

che, reprit le comte au bout d'un instant : cédez, ou je parle!

— Je vous en défie.

— Ah! vous me poussez à bout : tant pis pour vous!

Le valet de chambre venait d'entrer.

— Frédéric, lui dit le comte, toutes les fois que M. Marcel Dugué se présentera à l'hôtel, on lui refusera la porte. Transmettez cet ordre aux valets de pied, et veillez à son exécution; je vous en rends responsable.

— Frédéric, dit à son tour la comtesse d'une voix aussi impérieuse que celle de son mari, si quelqu'un de ma maison ose refuser la porte à M. Marcel Dugué, je le chasse!

Le domestique, confondu, regardait tour à tour son maître et sa maîtresse, ne sachant que faire. Dans ce moment, une heure sonna, et Marcel entra précédé de la femme de chambre, qui avait ordre de l'introduire.

Il n'avait pas encore eu le temps de saluer, quand le comte lui dit :

— Je suis désolé, monsieur, que vous arriviez dans un pareil moment; j'aurais voulu pour tout au monde n'être pas obligé de vous dire moi-même que vous êtes de trop ici.

L'antipathie de Marcel contre le comte s'était changée en haine depuis le moment où il s'était vu supplanté par lui; ce nouvel outrage mit le comble à sa colère, que la prompte intervention de la comtesse empêcha seule d'éclater.

— Veuillez croire, monsieur, s'empressa-t-elle de dire au jeune homme, que je ne suis pour rien dans l'indigne traitement dont vous êtes l'objet : je proteste de toutes mes forces contre l'ingratitude et la brutalité d'un pareil procédé; je n'ai rien oublié de ce que je vous dois, et vous pourrez toujours compter sur ma reconnaissance, mon estime et mon amitié.

— Je vous remercie, madame, répondit

Marcel, du témoignage que vous voulez bien me rendre; mais je n'en dois pas moins demander compte à monsieur de sa conduite envers moi, et je ne sortirai pas d'ici avant qu'il m'ait demandé pardon ou promis réparation de son insolence.

— Mon cher monsieur, repartit le comte avec un dédaigneux sourire, je ne demande jamais pardon qu'aux femmes et ne me bats qu'avec les hommes; quant aux enfants, je ne fais que leur donner des leçons quand ils ne sont pas sages et les renvoyer quand ils font du bruit : retirez-vous donc, si vous ne voulez pas que je vous mette à la porte.

— Me mettre à la porte, vous! s'écria Marcel pâle de colère : venez-y donc!

— A l'instant même.

Une fois engagé dans une pareille voie, il fallait aller jusqu'au bout. Le comte ne voulut pas avoir le démenti de sa fanfaronnade, et s'avança vers Marcel, comptant l'effrayer ou du moins en venir facilement à bout. La comtesse, éperdue, se précipita

vers eux pour les séparer ; mais il était déjà trop tard : un coup imprévu et terrible avait envoyé le comte tomber à l'autre bout de la chambre.

— Voilà, s'écria Marcel avec une orgueilleuse fureur, comment les enfants de ma sorte traitent les hommes de la vôtre.

Tout le monde s'attendait à une lutte ; mais le comte se releva avec le plus grand calme, et, s'adressant à Marcel, qui le provoquait du regard :

— Les rôles sont maintenant changés, monsieur, lui dit-il. C'est moi qui ai reçu la leçon ; c'est vous qui devez la réparation : veuillez laisser votre adresse chez le concierge de l'hôtel ; j'aurai l'honneur de vous envoyer deux de mes amis.

Et il salua Marcel pour prendre congé de lui ; les nobles natures ont l'instinct du bon goût : Marcel rendit au comte son salut, s'inclina profondément devant la comtesse, et sortit sans prononcer une parole.

Le comte et la comtesse gardèrent quel-

que temps le silence, livrés, l'une à une émotion violente, l'autre à de profondes réflexions.

— Veuillez, madame, dit enfin le comte, recevoir mes très-humbles excuses pour l'emportement auquel je me suis abandonné et pour la scène dont je vous ai rendue témoin; ce sera la dernière fois que vous aurez à vous plaindre de moi.

Il salua, se rendit dans son appartement, fit remplir une malle de linge et d'habits, brûla une partie de ses papiers, mit le reste dans son portefeuille, choisit parmi ses bijoux ceux qui dataient de sa vie de garçon, prit chez le concierge l'adresse de Marcel, monta dans un fiacre avec son bagage, et s'en alla sans dire où.

Après s'être assuré qu'on ne l'avait pas suivi, il se fit débarquer dans un hôtel garni, où il loua une modeste chambre; de là il se rendit chez le plus intime de ses amis, et lui raconta mot pour mot tout ce qui venait de se passer. Puis il ajouta :

— Vous concevez, mon cher, qu'il ne peut plus y avoir rien de commun, le nom malheureusement excepté, entre madame la comtesse de Barjols et moi. Il ne me reste pour toute fortune qu'un très-maigre majorat; avec mes goûts et mes habitudes, je n'en aurais que pour deux mois par an : le reste du temps serait embarrassant, vous l'avouerez, pour un homme qui tient à ne pas se déshonorer. Il faut que je fasse quelque chose. Or je ne suis bon à rien qu'à la guerre ou à la diplomatie, et ma position me défend de servir le gouvernement de juillet; je suis donc obligé de m'exiler : je prendrai du service en Russie ou auprès de Don Carlos, selon les circonstances. Voilà pour l'avenir, et je vais m'en occuper tout de suite; quant au présent, je veux dire quant à cette absurde affaire, ayez la bonté de vous en charger.

— Volontiers, lui répondit son ami, quoique je regrette de n'avoir pas un meilleur

service à vous rendre. Quelles sont vos intentions vis à vis de ce jeune fou?

— Les moins féroces du monde; malgré tout le tort qu'il me cause, je ne lui en veux pas : il a sauvé la vie à madame de Barjols, il l'aime, il s'en fait aimer; c'est tout simple. Il a joué son rôle d'amoureux comme j'ai joué mon rôle de mari; seulement le sien valait mieux. J'ai eu la sottise de le provoquer; il s'est posé en héros : rien de plus naturel encore et de plus facile à prévoir. Au diable la colère qui m'a fait perdre la tête! Ce n'est pas la faute de ce garçon; quoique ayant reçu la plus grave offense, c'est au fond moi qui ai tort : je me contenterai donc de la moindre réparation. J'ai assez et trop fait mes preuves pour que l'on attribue ma modération à la lâcheté. D'ailleurs, si quelqu'un n'est pas content, il n'aura qu'à le dire, et je me charge de le satisfaire. Je serais désolé de verser le sang de cet enfant, quoique après tout il ait la poigne rude pour son âge. Voici donc ce

que je vous prie de faire : rendez-vous auprès de lui avec un de nos amis que je vous dépêcherai demain matin, et demandez-lui des excuses. S'il veut en faire, tant mieux; mais j'en doute : il a de l'œil, ce petit bonhomme, et je lui crois du cœur. S'il refuse un accommodement, arrangez l'affaire avec ses témoins pour après-demain matin. Vous avez incontestablement le droit de choisir les armes et le genre de combat; j'ai été frappé : prenez le pistolet. On nous placera à quarante pas, avec la faculté de marcher jusqu'à dix. Il ne connaît pas le terrain et pèchera probablement par le sang-froid; je tâcherai de le faire tirer vite et de loin. S'il me manque, comme je l'espère, je lui souhaiterai le bonjour; voilà l'affaire.

— Mais s'il marche sur vous?

— Oui, à propos. Dame, je verrai. Certainement je ne veux pas me laisser tuer comme un moineau; et s'il s'approche par trop, ma foi, tant pis pour lui; mais je ne

tirerai qu'à la dernière extrémité et à mon corps défendant.

Le comte ne s'arrêta pas aux observations que lui fit son ami sur le danger d'une pareille résolution, et le quitta après avoir pris rendez-vous avec lui pour le lendemain.

Marcel, de son côté, avait fait part à M. Jacquin de ce qui venait de lui arriver, en le priant de lui servir de second. Ce récit et cette proposition excitèrent dans l'âme du vieux militaire une foule de sentiments contradictoires. Il était à la fois fier du courage de son élève, inquiet du péril auquel il s'était exposé, et effrayé de la responsabilité qui allait peser sur lui-même.

— Diable! hum! faisait-il tour à tour, c'est grave, très-grave! Un homme qui a servi, c'est toujours dangereux. Après cela, je sais bien qu'un officier de la restauration ce n'est pas le Pérou; mais enfin!... — Comment! tu l'as renversé d'un coup de poing? Voyez-vous cet enragé-là! — Mais tu as donc le diable au corps, malheureux!

Te battre, à ton âge ! — Il est vrai que moi j'ai eu mon premier duel à dix-sept ans, et me voilà. — Mais dans ce temps-là, c'était différent. — Un coup de poing, ça vaut presque un soufflet. C'est très-grave. — Décidément je ne peux pas te laisser battre avec ce géant. Qu'est-ce que dirait ta mère?

— Ah! commandant! dit Marcel attendri, ne parlons pas d'elle.

— C'est juste, c'est juste; mais, écoute, veux-tu me faire un plaisir?

— De quoi s'agit-il, commandant?

— Laisse-moi régler cela à ta place, hein? Je te promets de t'en rendre compte, de ce grand monsieur; il verra ce que c'est qu'un officier de l'empire.

— Vous battre à ma place, commandant? vous voulez donc me déshonorer?

— Pardon, mon gars; c'est une distraction. Tu te battras, puisqu'il le faut, à moins pourtant que l'affaire ne puisse s'arranger.

— Il n'y a pas d'arrangement possible, commandant; il faut que je tue le comte.

— Ah ! bah ! après tout tu as raison. Le vin est versé, il faut le boire. Tu es jeune, vigoureux, adroit, brave, la chance est pour toi. N'en parlons plus et attendons nos adversaires de pied ferme.

M. Jacquin alla voir un ancien chirurgien-major de ses amis, et le pria de servir avec lui de témoin dans l'affaire. Entre militaires, ces sortes de services ne se refusent pas. Quand les amis du comte se présentèrent le lendemain chez Marcel, ils y trouvèrent les deux vieux officiers qui les attendaient. On passa dans l'appartement de M. Jacquin, et l'on tint conférence. La discussion ne pouvait être longue. Les témoins de Marcel ne voulurent pas entendre parler d'excuses ; il ne restait donc plus qu'à régler les conditions du combat. Ce droit appartenait trop évidemment aux témoins du comte pour qu'il fût possible de le leur disputer. Ils arrangèrent donc les choses comme le désirait leur ami : quinze pas à marcher pour chaque combattant, dix

pas de séparation aux limites, un seul coup de pistolet à tirer. Ces clauses prouvaient, du reste, autant de modération que de fermeté, et furent acceptées sans conteste. M. Jacquin ne désirait qu'une solution honorable à cette querelle, et fut enchanté de voir le danger réduit à ses moindres proportions. On se sépara après s'être donné rendez-vous pour le lendemain matin.

M. Jacquin fit part des dispositions prises à Marcel, qui écouta le détail avec calme et en silence.

— Tu n'as pas d'observations à faire? demanda ensuite le grognard.

— Rien que des remercîments, commandant, répondit Marcel.

Et il serra avec effusion les mains de son vieil ami.

— Et nous sommes bons là, reprit celui-ci en regardant le jeune homme en face.

— Soyez tranquille, commandant, je vous réponds de tuer le comte.

— A la bonne heure! j'aime les jeunes gens qui ne doutent de rien. Tout leur réussit. Cependant, comme disait l'empereur, il ne faut rien négliger pour mettre la fortune de son côté. Nous irons tout à l'heure faire un tour chez Lepage pour nous renouveler la main. Ça me fera plaisir à moi de retourner au tir. Ça me rappellera ma jeunesse. Hé! hé! garçon, — maintenant déjeunons. En campagne, il ne faut pas négliger les vivres.

M. Jacquin avait toutes les qualités qui font les bons témoins : dévouement, expérience, fermeté. Il savait que, le duel une fois décidé, on ne doit plus songer qu'à encourager l'ami qui se bat et à lui mettre, suivant l'énergique expression des troupiers, le feu dans le ventre. Il affectait donc une tranquillité qu'il était loin de ressentir, et prenait à tâche de montrer sa gaieté des meilleurs jours. Ses efforts étaient du reste inutiles. L'intrépidité naturelle du jeune homme trouvait une excitation suffi-

sante dans la haine qu'il portait à son adversaire; et il avait plus de peine à se défendre de l'exaltation que de la faiblesse.

Le déjeuner fini, les deux amis allèrent au tir de Lepage. Ils y trouvèrent le comte, que son ami avait entraîné pour la même raison que M. Jacquin y menait Marcel. Le comte avait déjà le pistolet à la main, et ne voulut point paraître déconcerté par la présence de son adversaire. Il fut même bien aise de déployer son adresse devant lui, espérant l'effrayer et l'amener à un accommodement qu'il désirait toujours. La mauvaise saison rendant les amateurs plus rares, il n'y avait qu'une salle d'ouverte et un seul garçon de service. Force était donc à Marcel de se retirer tout à fait ou d'assister aux exercices du comte. Le sentiment des convenances le faisait pencher pour la retraite, mais un mot du commandant le fit changer d'idée.

— Restons, lui dit celui-ci à l'oreille, ou nous aurions l'air de reculer.

Elle était étrange et terrible, la situation de ces deux hommes qui allaient s'essayer l'un devant l'autre à la mort l'un de l'autre. Mais ni eux ni leurs témoins ne semblèrent faire attention : tant l'emporte sur les sentiments naturels ce sentiment factice qu'on appelle l'honneur !

Le comte tira une demi-douzaine de balles qui lui restaient dans un carton déjà percé en plusieurs points. Quand il eut fini, le garçon alla chercher le carton et compta les trous. Il y en avait douze, juste le nombre des balles envoyées, et tellement rapprochés les uns des autres, qu'ils eussent tenu dans une main. Le comte jeta le carton dans un coin, paya sa dépense et se retira en arrière avec son ami.

— On nous a regardés faire, lui dit celui-ci à voix basse, je crois que nous pouvons regarder à notre tour.

— Ma foi, oui, répondit le comte de même. De cette façon tout le monde saura à quoi s'en tenir.

Pendant ce temps, M. Jacquin disait à Marcel, après avoir demandé au garçon une douzaine de balles :

— Il n'y a pas à tortiller, notre homme tire bien ; il faut le démoraliser en lui montrant qu'on tire mieux que lui. Va en douceur, laisse-toi surprendre par le coup, tu sais ? Surtout, de l'aplomb ; de l'adresse, tu en as de reste. Tire la mouche, c'est ce qu'il y a de plus brillant, et fais-moi une belle plaque.

En effet, l'habitude de tirer en plein air avait donné à Marcel un coup d'œil remarquable, et il ne lui était pas difficile de couper à vingt ou trente pas une baguette plantée dans un champ. Cependant, soit qu'il fût un peu ému, soit que, n'ayant pas touché un pistolet depuis plus de six mois, il eût perdu quelque chose de son habileté, ses premiers coups furent médiocres. M. Jacquin était désolé d'une infériorité qui devait donner confiance à l'adversaire. Mais son découragement ne fut pas de longue durée :

la main de Marcel se remit peu à peu, et sur les six dernières balles, quatre firent mouche.

— Très-bien ! très-bien ! disait M. Jacquin entre ses dents, ça se relève, ça marche.

En sortant, le comte dit à son ami :

— Je commence à craindre que l'affaire ne soit chaude. Ce jeune homme tire trop bien pour que, malgré mon désir de l'épargner, je le laisse approcher beaucoup. Tout ce que je puis lui accorder, c'est la moitié de la distance ; s'il fait un pas de plus, il faudra bien que je le tue.

Marcel allait se retirer, quand un garçon armurier de l'établissement vint lui dire que quelqu'un l'attendait dans une chambre contiguë à la salle du tir. Il se retourna d'un air incertain vers M. Jacquin, qui lui dit en haussant les épaules :

— Je comprends, c'est un mauvais quart d'heure à passer. Vas-y ; mais pas de faiblesse. Je vais courir pour nos affaires. Si

tu rentres avant moi à l'hôtel, attends-moi, nous causerons.

Et il s'en alla. L'armurier ouvrit une porte vitrée que recouvrait un rideau de serge verte. Marcel entra et se trouva en présence d'Agathe.

Après la scène violente qui avait eu lieu dans sa chambre, elle n'avait osé ni parler au jeune homme, ni faire demander son adresse. Mais aussitôt qu'elle eut appris le départ du comte, elle était descendue elle-même chez le concierge. Le comte avait déchiré et emporté la feuille sur laquelle avait écrit Marcel. Le concierge n'avait pas lu et ne savait rien. La comtesse prit un fiacre et alla dans toutes les entreprises de messageries chercher des renseignements. Mais les places avaient été marquées sous le nom de M. Jacquin, dont la comtesse ignorait l'arrivée, et dont elle ne pensa par conséquent pas à s'informer. Elle ne put donc rien apprendre. Elle ne se découragea pas et alla à la préfecture de police,

où on lui promit l'adresse de Marcel pour le lendemain matin, et au cas seulement où il demeurerait dans une maison garnie. Quelque instance qu'elle mît auprès des chefs, quelques promesses qu'elle fît aux agents, auxquels elle voulut parler elle-même, elle ne put obtenir davantage. Elle passa la nuit et une partie de la matinée dans une agitation terrible. Enfin on lui enseigna la demeure du jeune homme. Elle y courut. Il était sorti quand elle arriva. A force de questions, elle finit par tirer du domestique le nom de Lepage, qu'il avait entendu pendant le déjeuner. Elle se fit aussitôt conduire au tir, où elle vit de loin entrer Marcel. Elle y entra à sa suite ; mais en ouvrant la porte de la salle, elle aperçut le comte et se retira vivement. Elle demanda un asile à la maîtresse de l'établissement, qui, accoutumée à voir souvent se jouer des scènes de tragédie dont elle ne connaissait ni le commencement ni la fin, se prêta à son désir et la cacha dans la

seule chambre qu'elle eût de libre. Elle passa là un moment affreux. Tantôt elle allait à la porte et écartait le rideau pour voir ce qui se passait, tantôt elle se rejetait avec épouvante dans le fond de la chambre, près de s'évanouir. Malgré toutes les causes de discorde, malgré tous les ressentiments, la femme la moins sensible ne peut rester indifférente aux dangers que court la vie de l'homme dont elle a partagé la destinée et dont elle porte le nom. Ce n'était pas seulement pour son amant, mais aussi pour son mari, que la comtesse tremblait. Quoiqu'elle sût bien qu'elle n'assistait qu'à un simulacre de combat, chaque coup de pistolet ne l'en faisait pas moins tressaillir, et elle mordait son mouchoir pour ne pas crier. Elle avait la fièvre quand Marcel entra.

Elle se jeta à son cou en pleurant et resta quelque temps sans pouvoir parler.

« Ah! que j'ai souffert, s'écria-t-elle enfin; ah! que j'ai souffert hier, cette nuit, et

tout à l'heure ici! Mon Dieu! quel spectacle! Heureusement, c'est fini. Je vous ai rencontré à temps, tout est sauvé. Ce duel n'aura pas lieu.

— Que dites-vous, Agathe?

— Vous allez comprendre qu'il est impossible.

— Impossible!

— Sans aucun doute. La jeunesse ne réfléchit à rien. Mais écoutez-moi. Vous êtes-vous demandé ce que deviendrait votre famille, si vous mouriez, ce que je deviendrais moi-même?

— Agathe?

— Pour votre famille, un deuil éternel, pour moi, non pas le malheur seulement, mais le remords et la honte aussi. L'on dira et je me dirai à moi même que j'ai fait tuer mon amant. Désormais, vous l'êtes aux yeux du monde. Si c'est mon mari qui succombe, je ne suis pas moins perdue. Ce n'était pas assez, dira-t-on, de l'adultère, cette femme y a ajouté le meurtre. Elle a tué

son mari après l'avoir trahi ; car c'est sur moi, sur moi seule que tout retombera alors. J'ai dit seule, car croyez-vous que je puisse vivre près de l'homme qui aura versé le sang de mon mari ? Mais alors il n'y aurait plus assez de malédictions pour m'en accabler, plus assez de boue pour m'en couvrir ! Et moi-même, supposez-vous que j'aie le courage de ces funèbres amours ? Non, Marcel, je vous le dis, même pour aller à vous, je ne passerais pas sur un cadavre. Je brave les hommes, mais je crains Dieu, Dieu présent dans la mort plus encore que dans la vie. Vous le voyez donc, ce duel, sans parler des dangers que votre courage affronterait tranquillement, mais qui n'en sont pas moins terribles ; sans parler du désespoir où il peut plonger tous ceux qui vous chérissent, ce duel est un arrêt de séparation entre nous. Ai-je donc eu tort de le croire impossible ?

— Je ne puis cependant reculer devant le comte, après l'avoir insulté.

— Que voulez-vous donc? Vous venger du mal que vous lui avez fait. Étrange logique! Et faut-il lui prendre la vie parce que vous lui avez pris sa femme? Oui, désormais entre lui et moi tout est rompu.

— Vraiment?

— Tout. Je ne suis plus à lui, mais à vous. Je vous appartiens et suis prête à vous suivre. Allons en Italie, en Amérique, où vous voudrez. Être libres ensemble et toujours! Une vie d'amour et de bonheur, Marcel, voilà ce que je vous offre. Refuserez-vous?

— Mais l'honneur?

— L'honneur! chimère altérée de sang! Quoi! si l'honneur vous demande de sacrifier et votre conscience et votre félicité, et vous et moi, et tout ce qui vous est cher, vous lui obéirez! L'orgueil a-t-il donc seul son honneur? l'amour n'a-t-il pas le sien? N'y a-t-il pas une voix qui vous crie que vous devez votre vie à vos amis plus qu'à vos ennemis? Et, d'ailleurs, l'honneur,

vertu ou préjugé, dieu ou fétiche, doit-il être plus sacré à l'homme qu'à la femme? Est-ce que je ne vous sacrifie pas ma réputation? De quel droit refuseriez-vous de me sacrifier la vôtre? La fidélité est pour une femme ce que le courage est pour un homme, et plus encore : car l'homme peut se faire absoudre de lâcheté, en faisant ses preuves, quand bon lui semble; une femme n'en appelle pas de l'adultère. Un quart d'heure de courage vous suffit, à vous autres; à nous, vingt ans de vertu ne nous servent à rien. C'est donc un instant de patience que je vous demande, quand c'est tout l'avenir de ma vie que je vous donne. Vous n'hésiterez pas, si vous m'aimez, Marcel; et vous m'avez prouvé que vous m'aimiez. Vous m'avez préférée à votre famille : comment ne me préféreriez-vous pas à un duel?

Le jeune homme essaya en vain de lutter contre cette éloquence mobile et passionnée. Attaqué tour à tour dans toutes les parties

faibles de son esprit et de son cœur, fasciné par la toute-puissante attraction de l'enchanteresse, il descendit d'incertitude en incertitude jusqu'à l'oubli de sa dignité, et finit par sacrifier l'honneur comme il avait sacrifié le devoir. Une fois le pied sur la pente fatale, on ne s'arrête plus.

Il fut convenu que Marcel partirait dans la nuit pour Fontainebleau, où la comtesse devait l'attendre.

Mais ce projet ne devait pas s'accomplir.

En rentrant à l'hôtel, Marcel trouva à son adresse une lettre cachetée de noir et timbrée de Saint-Servan. M. Jacquin avait prévu le cas où l'on aurait besoin de lui écrire sur-le-champ et laissé au Domaine le nom de l'hôtel où il comptait descendre. Marcel brisa précipitamment l'enveloppe et reconnut l'écriture de l'abbé Pascal. La lettre ne contenait que ces mots :

« Ce n'est pas votre mère qui est morte, » elle est réservée à de plus longues souf-

» frances. C'est Eugénie, qui a payé le tri-
» but nécessaire aux passions implacables.
» Votre indifférence la minait depuis long-
» temps, votre abandon l'a achevée.

» — Marcel est parti !... s'est-elle écriée
» d'une voix déchirante en apprenant votre
» fuite. — Et elle est tombée pour ne plus
» se relever.

» Maintenant laisserez-vous votre mère
» pleurer seule l'ange que vous lui avez
» ravi ? »

Marcel resta anéanti ; pendant quelques instants, il ne trouva ni paroles, ni larmes, ni pensée. Enfin la vie revint et amena le désespoir. Ce coup terrible avait arraché le bandeau qui couvrait les yeux du jeune homme, et il vit sa situation dans toute son horreur. Il comprit sa folie et son ingratitude. Il avait commis un crime irréparable ; il avait tué la chère compagne de son enfance, la fidèle amie de sa jeunesse ; il avait plongé sa mère dans une douleur inconsolable et dans un deuil éternel. De

ces deux cœurs où vivait son image, il avait brisé l'un, désolé l'autre. Et son amour lui-même, cet amour qui avait détruit en lui le sentiment du devoir et bouleversé sa conscience, tombait écrasé sous les ruines qu'il avait faites. Le remords élevait maintenant une barrière infranchissable entre lui et le funeste bonheur qu'il avait poursuivi à travers tant de fautes. Lui aussi il devait reculer devant un cadavre.

Il ne restait donc plus à cette vie que l'expiation. Le devoir en devenait désormais la seule ressource et la seule occupation.

Mais, frappé comme l'abbé Pascal, Marcel n'avait pas comme lui la force nécessaire pour se relever. Il recula devant un avenir qui ne pouvait plus être qu'une continuelle et toujours incomplète réparation du passé, et préféra le repos de la mort aux fatigues d'une réhabilitation si longue. Étourdi par la douleur de son im-

mense chute, épouvanté du chemin qu'il aurait à faire pour remonter vers les sommets d'où il était tombé, il ne se sentit ni le courage ni la force d'une telle entreprise, et il aima mieux se laisser aller au penchant qui l'entraînait vers l'abîme.

Décidé à mourir, il trouva dans l'extrémité de sa résolution une sorte de soulagement, et goûta par avance la tranquillité du tombeau.

En revoyant M. Jacquin, il ne lui laissa rien soupçonner de ce qui se passait dans son âme. Une grande pâleur répandue sur son visage était le seul indice qui eût pu le trahir; mais le commandant l'attribua à l'émotion qu'avait dû causer au jeune homme son entretien avec la comtesse, et ne fit pas semblant de s'en apercevoir.

Au dîner, Marcel ne put manger, malgré les observations du commandant; mais il le rassura en avalant quelques verres de vin.

Il lui demanda de bonne heure la per-

mission de se retirer, sous prétexte de prendre du repos, et alla se renfermer dans sa chambre. Au moment de quitter pour toujours ceux qu'il avait aimés, il sentait le besoin de leur dire adieu.

Il écrivit à madame Hubert :

« Pardonnez-moi, ma mère, tout le mal que je vous ai déjà fait, tout le mal que je vais vous faire encore. Quand vous recevrez cette lettre, vous aurez perdu vos deux enfants. J'aurais dû vivre, non pour vous consoler, mais pour vous aider à porter votre douleur. Hélas ! je n'en ai pas la force ; je succombe sous une destinée trop lourde. Ne maudissez pas votre malheureux enfant, qui meurt, l'âme pleine du souvenir de votre bonté et de votre tendresse. »

A l'abbé Pascal :

« Monsieur le curé, je meurs victime de ma folie et de mon obstination. Si j'eusse voulu croire à vos conseils, je n'en serais pas venu à une fin si prompte et si déplorable. Vous m'avez prédit tout ce qui m'ar-

rive, et je ne puis accuser que moi-même de mon malheur. Je vous remercie des généreux efforts que vous avez faits pour me sauver et que j'ai si mal reconnus. Je vous demande pardon de tous les torts que j'ai eus envers vous. Ce pardon, vous me l'accordez, n'est-ce pas? J'ai foi dans votre indulgence et dans votre amitié, et j'ose espérer que ma mémoire vous sera encore chère.

» J'ai une dernière prière à vous adresser, c'est de me faire enterrer près d'Eugénie. Pauvre Eugénie! »

A la comtesse :

« Une fatalité invincible nous sépare, chère Agathe. Ne pouvant vivre près de vous, je meurs. Je meurs en vous aimant. Ma dernière pensée sera pour vous. Mon cœur se fend quand je pense que je ne vous verrai plus. Adieu! Puissiez-vous m'oublier et être heureuse. »

A M. Jacquin :

« Mon cher commandant, je n'ai qu'un

moyen de vous témoigner ma reconnaissance pour votre affection paternelle et pour votre infatigable dévouement, c'est de vous recommander en mourant ma mère, ma pauvre mère, que j'abandonne, moi. Rapportez-lui mes restes, pour qu'elle puisse les réunir à ceux de son autre enfant.

» Adieu, mon vieux, mon excellent ami! Je vous embrasse et vous bénis. »

L'approche de la mort avait rendu à cette âme sa pureté première. Tous les mauvais sentiments, tous les mauvais instincts, toutes les mauvaises pensées s'étaient enfuis à la fois devant la solennité de l'heure suprême. Il n'était plus resté que la justice et la tendresse.

Seul avec lui-même, Marcel ne cherchait pas à lutter contre son cœur. Plus d'une fois interrompu par son émotion, il avait amèrement pleuré ses amis, sa sœur, sa mère, sa maîtresse et la vie elle-même, la vie si belle à vingt ans.

Il vit la nuit s'écouler rapidement dans le torrent de ses pensées. A sept heures, il entendit M. Jacquin frapper à sa porte pour l'éveiller. Il lui répondit qu'il serait bientôt prêt, et se mit à réparer le désordre de sa toilette. Puis il alla rejoindre son vieil ami, qui le força à prendre un verre de madère comme un cordial indispensable en pareille circonstance.

— A ta santé, mon garçon ! dit M. Jacquin en trinquant.

— A la vôtre, commandant! répondit Marcel avec un triste sourire.

— C'est la première fois que tu vas au feu, cela te fait quelque chose, hein? Mais ce n'est rien de près, et, une fois que tu en auras tâté, tu voudras recommencer. Ah! ah! nous en verrons bien d'autres.

En attendant l'heure du départ, M. Jacquin ne cessa de donner à Marcel des encouragements et des instructions de toute sorte.

— Fais bien attention à ceci, lui répéta-

t-il plusieurs fois. Il faut tâcher de faire tirer ton adversaire le premier. Marche sur lui lentement, pas à pas, et en faisant à chaque fois semblant de le viser. Ça l'inquiétera, ça le fera partir. Tu es mince, tu seras bien effacé, tu n'offriras pas de prise. Il te manquera, c'est sûr. Alors, toi, tu tireras à ton aise, sans arrière-pensée, et du diable si tu ne le mets pas en bas. Je parie tout ce qu'on voudra que tu le pinces.

Le jeune homme l'écoutait en silence et d'un air distrait. M. Jacquin se trompa sur la cause de sa préoccupation.

— Ah! çà, dit-il, est-ce que le cœur te bat trop fort?

Marcel lui prit la main sans rien dire et la mit sur son cœur.

— A la bonne heure! reprit M. Jacquin convaincu de son erreur, pas une pulsation de plus qu'à l'ordinaire. Mais qu'est-ce que tu as donc alors?

— C'est que je pensais, commandant, à

vous demander un petit service, et que je n'osais pas, de peur de vous affliger.

— De quoi s'agit-il?

— J'ai écrit cette nuit quelques lettres, et je voulais vous prier de les faire parvenir dans le cas où il m'arriverait malheur.

— Je te dis qu'il ne t'arrivera rien du tout.

— Je l'espère aussi, commandant; mais enfin il faut toujours se mettre en garde contre le hasard.

— Qu'à cela ne tienne. Je me charge d'autant plus volontiers de tes chiffons de papier que je suis sûr de te les rendre. Donne.

— Merci, fit Marcel en lui remettant les lettres.

— Bon, reprit M. Jacquin en les mettant dans sa poche sans les regarder. N'as-tu plus rien à me demander, tant que nous sommes seuls?

— Une chose seulement, commandant.

— Laquelle?

— De m'embrasser.

Le commandant prit le jeune homme dans ses bras et le serra un instant contre son cœur, en proie à une vive émotion. Mais il en triompha bien vite, et repoussant doucement Marcel loin de lui :

— Assez causé, lui dit-il. J'entends sonner; c'est ton autre témoin. Plus de sensiblerie et bonne contenance, morbleu ! Il s'agit de l'honneur.

— Soyez tranquille, commandant.

Le major entra, échangea une poignée de main avec le commandant et un salut avec Marcel, qui lui fit les remercîments convenables. Puis on monta dans une voiture que M. Jacquin avait retenue la veille, et l'on partit pour le bois de Ville-d'Avray, lieu du rendez-vous.

En arrivant, on y trouva le comte avec ses témoins.

— Il n'est pas neuf heures, messieurs, dit M. Jacquin en tirant sa montre. Vous êtes en avance.

— Au moins d'un quart d'heure, répondit poliment le comte.

On s'enfonça dans le bois. L'air était brumeux et froid. Quelques nuages violacés marbraient le fond gris du ciel. On eût dit des taches de sang sur un linceul. Les arbres dépouillés de leurs feuilles ressemblaient à des spectres.

Après avoir marché quelque temps, on s'arrêta dans un carrefour où venaient aboutir quatre larges allées, et l'on s'occupa des préparatifs du combat. Les distances mesurées, on tira au sort le choix des pistolets.

— Pile ou face? dit un des témoins du comte en jetant une pièce de cinq francs en l'air.

— Pile! dit M. Jacquin.

C'était pile. M. Jacquin présenta ses pistolets, qui furent chargés en commun.

— Maintenant, le choix des places, dit le témoin du comte en jetant de nouveau la pièce : pile ou face?

— Face! dit M. Jacquin.

C'était face. M. Jacquin vit dans ces menues faveurs de la fortune un heureux augure. Le soleil étant caché, il n'y avait à rechercher que l'avantage du terrain. L'allée qu'on avait choisie pour lieu du combat allait un peu en montant. M. Jacquin plaça Marcel dans la partie basse. Placé dans la partie haute, le comte était mieux en vue et plus facile à toucher.

Quand on eut remis à chaque combattant son pistolet désarmé, M. Jacquin, qu'on avait, en considération de son âge et de son grade, chargé de conduire l'affaire, dit d'une voix ferme et sonore :

— Rappelez-vous, messieurs, ce que vous avez à faire. Vous armerez et vous marcherez au commandement. Vous tirerez à volonté. Chacun peut aller à sa limite ou s'arrêter à la place d'où il aura fait feu. Attention! — Armez!

Les deux adversaires portèrent la main au marteau de leur pistolet.

— Marchez !

Le comte fit un pas et ajusta Marcel. Celui-ci marcha rapidement sur le comte, tenant son pistolet levé. Le comte fit un second pas et ajustant de nouveau le jeune homme, qui n'en continua pas moins sa marche.

Tout le monde prévit une catastrophe. Le commandant, qui avait assisté sans crainte à cent batailles, pâlit de terreur. Il ne put s'empêcher de crier à Marcel :

— Mais efface-toi donc, au moins!

Marcel ne parut pas l'entendre et avança toujours, présentant la poitrine. Il n'était plus qu'à deux pas de sa limite, et à quinze ou seize pas du comte, qui avait un peu marché de son côté. Celui-ci, croyant que Marcel voulait le tuer, jeta un coup d'œil à ses amis pour les prendre à témoin de la nécessité où il était de se défendre, et fit feu.

Marcel avança encore de deux pas, puis tomba sur ses genoux.

— Mon pauvre enfant! s'écria M. Jacquin en se précipitant sur lui. Où es-tu blessé? à la poitrine? — Major! major!

Le major examina la blessure, secoua la tête, et, se penchant à l'oreille de M. Jacquin :

— Flambé! lui dit-il.

M. Jacquin se cacha avec désespoir le visage dans les mains, et garda quelque temps le silence. Tout à coup il s'élança vers le comte, l'œil enflammé de fureur, et, d'une voix stridente :

— Vous comprenez, monsieur, que ça ne peut pas se passer comme ça. Vous avez tué mon enfant. Il faut que je le venge. J'aurai votre peau ou vous aurez la mienne.

— Monsieur, répondit le comte avec calme, je suis aux ordres de mes témoins.

— Ce duel n'est pas possible, s'écria l'un des amis de celui-ci. Vous n'avez rien à reprocher au comte, monsieur. Il a même

plus fait qu'il ne devait et n'a tiré que pour se défendre.

M. Jacquin allait répliquer avec violence, quand il entendit la voix de Marcel.

— Commandant, lui dit celui-ci quand il se fut rapproché, regardez mon pistolet.

— Il est au repos! s'écria M. Jacquin stupéfait. Tu ne voulais donc pas tirer?

Marcel fit un signe négatif.

— Ah! monsieur, dit le comte qui avait vu et entendu ce qui venait de se passer, vous me donnez des regrets pour toute ma vie.

— Ne regrettez rien, répondit Marcel. Vous m'avez épargné un suicide. C'est un service. Donnez-moi la main, et pardonnez-moi mes torts envers vous, comme je vous pardonne ma mort.

Le comte pressa avec une douloureuse émotion la main du jeune homme. Tout le monde avait le cœur serré. M. Jacquin pleurait à chaudes larmes.

— Adieu, commandant, reprit Marcel d'une voix éteinte. N'oubliez pas mes lettres. Adieu ! Eugénie..... ma mère..... Agathe !

Il expira.

Son dernier vœu a été exaucé. Il repose près d'Eugénie, dans le cimetière de Kadoré : un rosier blanc orne leur tombe.

Leur malheureuse mère ne leur survécut pas long-temps et mourut en prononçant leurs noms. On a réuni ses restes à ceux de ses enfants.

FIN.